RECUEIL

DE

POÉSIES

POPULAIRES,

[illegible]

PAR

ÉTIENNE BARRAUD,

[illegible]

[illegible]

LYON,

[illegible] IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

[illegible]

ATTUS,

[illegible]

1843.

ARD ET JOSSERAND
ue, 13, à Lyon

Poètes ouvriers
02
STAS

RECUÈIL

DE

POÉSIES POPULAIRES

RELIGIEUSES, POLITIQUES ET SATIRIQUES.

PAR

ÉTIENNE BARRAUD,

COIFFEUR A AUTUN.

Facit indignatio versum

LYON.

GIRARD ET JOSSERAND, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

place Bellecour, 21.

AUTUN,

CHEZ L'AUTEUR, GALERIE VITRÉE.

1853

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/recueildeposie00barr

AVANT-PROPOS.

Les poésies contenues dans ce recueil ont été composées, la plupart, au milieu de l'effervescence produite dans les masses populaires par la révolution de février. Elles ont été inspirées par l'indignation que ressent tout homme honnête et sensé, en présence d'orgies révolutionnaires sapant les croyances religieuses et les traditions nationales d'une grande nation comme la France. L'auteur s'est résolument dévoué à combattre les funestes doctrines émises à cette époque par tous

les moyens à sa portée ; non seulement il se tenait constamment au service des défenseurs de l'ordre, en répandant, par une propagande assidue, les publications opposées à l'esprit de vertige qui entretenait l'anarchie, mais, se laissant aller à l'inspiration subite d'une intelligence noble et droite, il flétrissait en face, sans ménagement, les absurdes théories du moment, par des pamphlets, des satires, des poèmes et des épigrammes dont la verve, la spontanéité produisaient le plus heureux effet en ridiculisant les factieux et en ranimant le courage des gens de bien.

Ces vers, éclos du cœur, et allant droit au cœur de tous ceux qui ont conservé le sentiment du bien, l'instinct du devoir, la religion de l'honneur, ont eu un succès réel que les journaux de l'époque ont constaté.

La *Gazette de Lyon*, du 31 janvier 1851, faisait précéder l'insertion du poème le *Tour de France*, de l'appréciation suivante :

« Nos lecteurs se souviennent sans doute d'avoir lu dans « la *Gazette* des vers du poète Barraud, coiffeur à Paray-le- « Monial. Cet honnête ouvrier est maintenant fixé à Autun, « où il a obtenu un bureau de tabac. Il n'a pas cependant « abandonné sa profession première. A côté de son débit, se « trouve sa boutique où, le rasoir à la main, il récite ses vers « avec la meilleure grâce du monde et avec une animation « qui électrise parfois son auditoire. Le dimanche soir, un

« grand nombre d'ouvriers viennent l'entendre et l'applaudir.
« Nous sommes heureux de pouvoir publier un petit poème
« où il donne, en vers faciles et pleins de sentiments, d'utiles
« conseils à ceux qui, comme lui, vivent au jour le jour du
« labeur de leurs mains. »

Le *Journal de l'Ain*, du 5 août 1848, faisait précéder également l'insertion de la poésie intitulée : le *Bon sens de l'Ouvrier*, de ce témoignage non moins flatteur :

« Voici des vers d'un homme du peuple, que nous devons
« à une obligeante intervention. On est heureux de rencon-
« trer, au milieu de tant d'idées de désordre, des sentiments
« de religion, de justice qui peuvent consoler le pauvre tra-
« vailleur. »

Le journal *la Bourgogne*, du 26 avril 1849, n'était pas moins explicite dans ses éloges, en ouvrant ses colonnes au poème les *Dons Quichottes :*

« Nous recevons de M. Barraud, coiffeur à Paray-le-Mo-
« nial, la spirituelle communication que voici.
« Nos lecteurs se souviennent des vers pleins d'énergie,
« adressés par le même auteur à M. Proudhon, comme aussi
« de sa lettre si bien pensée, si chaleureusement écrite, contre

« les empiriques socialistes qui flattent les passions du peuple « et ne font qu'aggraver sa misère ; nous serons toujours heu- « reux d'insérer les sages compositions de notre correspon- « dant qui puise, dans un cœur droit et une imagination gra- « cieuse, les seuls sentiments d'ordre, de droit et de justice, « qui peuvent consoler le pauvre travailleur et réhabiliter les « plus humbles professions. »

Le *Journal des Bons Exemples*, qui se publie à Lyon, ne pouvait passer sous silence la mission pleine de dévoûment du poète d'Autun ; cette revue, ouverte à toutes les bonnes œuvres, à toutes les actions louables dont la France est encore prodigue, s'est empressée, à son tour, d'annoncer les poésies d'Étienne Barraud, en faisant précéder cette annonce de la biographie qui se trouve reproduite en tête de ce recueil.

A toutes ces démonstrations sympathiques dont l'auteur était l'objet de la part des feuilles publiques dévouées à l'ordre, il faudrait joindre les nombreuses et flatteuses lettres qui venaient de tout côté l'encourager à poursuivre sa noble mission, et parmi lesquelles nous remarquons celle du poète distingué dont les vers font suite à l'*élégie* contenue dans ce recueil, page 255.

« Merci, mille fois merci, mon cher monsieur Barraud, « pour les vers pleins de délicatesse et de grâce que vous « avez faits sur la tombe de ma fille, et que vous avez eu la

« bonté de m'envoyer. J'y ai reconnu l'inspiration du poète « élégiaque et l'âme du père de famille, qui sait tout ce qu'a « de douloureux la perte d'une fille bien-aimée. C'est la phi- « losophie du chrétien mêlée à la douce rêverie d'une ima- « gination sensible et pieuse. C'est surtout pour moi un « touchant souvenir d'amitié. Vos trois dernières strophes « sont parfaites, et je vous en remercie encore mille fois. « J'aurais voulu pouvoir vous adresser quelque chose de « passable ; mais l'inspiration qui jadis daignait quelquefois « me visiter, m'a délaissé depuis longtemps. Vous serez donc « assez bon pour vous contenter de ma prose rimée. Toute- « fois, veuillez croire que je n'en apprécie pas moins la beauté « de vos vers, ainsi que le sentiment qui les a dictés. J'aime « la pensée qui termine votre avant-dernière stance ; elle m'a « vivemement ému : « Sur la tombe délaissée, au milieu d'un « peuple étranger, votre main amie ira semer quelques « fleurs, et votre famille ira verser des larmes ! » C'est bien, « c'est très-bien, et lors même que ce ne serait que l'expres- « sion de sympathie du poète ami, je n'en conserverais pas « moins pour vous un long et profond souvenir de reconnais- « sance. Il me semble que la tombe de mon ange sera moins « isolée ; oh ! merci, merci !

« Agréez, mon cher monsieur Barraud, l'expression des « vœux sincères que nous formons pour votre bonheur et « pour celui de votre intéressante famille.

« Votre dévoué,

B .... »

Si l'on ajoute à tous ces témoignages le désir souvent renouvelé par les nombreux amis du poète artisan, de voir publiés et réunis en volume ces vers qui ont le mérite d'avoir une origine recommandable à tous les titres, et d'avoir produit d'heureux fruits, on comprendra cette publication, et elle ne manquera ni d'appréciateurs indulgents, ni de lecteurs reconnaissants.

ÉTIENNE BARRAUD.

ÉTIENNE BARRAUD. (1)

Charles Nodier, le spirituel et délicat écrivain, dont on a dit quelque part *qu'il n'effeuillait pas les roses, mais qu'il les faisait naître,* se trouvait, il y a de cela vingt ans environ, de passage à Agen. Dans une de ses promenades au milieu de la ville, le bruit d'une dispute assez vive attira tout à coup ses regards du côté d'une humble boutique de coiffeur, au fond de laquelle un homme à la figure pleine de verve méri-

(1) Coiffeur à Autun.

dionale riait pendant que criait sa femme; son visage portait l'empreinte d'une profonde résignation; il eût déconcerté l'épouse de Socrate. « Regarde, disait la femme, en voilà encore; je t'avais pourtant fait promettre de n'en plus faire. — Ce sont des dettes, pensa Nodier, maître coiffeur aura été trop prodigue. — Ma bonne amie, ils sont magnifiques, ils ont douze pieds, et ils sont coupés par le milieu. — Diable, fit Nodier, ce ne sont pas des dettes, à ce qu'il paraît. Voyons et entrons; il y a peut-être là une scène de mœurs utile à l'histoire du cœur. »

L'illustre auteur franchit le seuil de la boutique. Aussitôt le coiffeur s'empare de ses cheveux et se met en mesure de les accommoder. La femme continuait toujours à gronder. « Tiens, lui dit-elle, voilà tes bêtises. » Et elle jette aux pieds de son mari un papier... un manuscrit. C'étaient des vers. « Permettez-moi de lire cela, dit Nodier; je suis amateur. — Volontiers, fit le coiffeur enchanté. — Bravo! bravissimo! s'écria Nodier après en avoir achevé la lecture. Qui donc a fait ces vers? — C'est moi, répondit le coiffeur. — Et c'est là ce qui me désole, ajouta sa femme. Il ferait mieux de s'occuper de ses tresses et de ses barbes. — Madame, fit Nodier en se levant, écoutez mon conseil: soyez indulgente pour cette pauvre poésie qui frappe

à votre porte ; ayez meilleure confiance en sa bonne foi ; celui qu'elle inspire est ordinairement un esprit d'élite, doué de nobles sentiments, d'impulsions élevées. Croyez-moi, laissez votre mari faire des vers. »

La femme du coiffeur tint pour sage l'avis du grand écrivain ; elle ne s'en repentit pas.

Ce coiffeur-poète, c'était Jasmin, dont le talent, aujourd'hui célèbre, est toujours resté au service d'un bon cœur.

Cette intéressante découverte de Nodier nous revient en mémoire à propos d'une rencontre semblable, moins toutefois la querelle de ménage, qui nous était réservée plus tard à nous-même dans une petite ville du département de Saône-et-Loire. C'était dans le cours de l'année 1848, année si féconde en évènements burlesques, quand ils ne tournaient pas à des tragédies funestes ; la fièvre était dans les masses, fièvre de lucre et d'appétits grossiers, poussant les multitudes autour de tribunes incendiaires d'où les prédications les plus insensées attisaient les haines, envenimaient les préjugés et soufflaient sur tous les points la discorde et l'anarchie. Au milieu de cette grande déroute morale, on vint nous signaler, pour les livrer à la publicité d'un journal dont

la rédaction nous était confiée, les intelligents et généreux efforts d'un simple ouvrier coiffeur, subitement devenu poète, à force de patriotisme et de foi ; homme de cœur et de dévoûment, puisant dans l'énergie de ses convictions religieuses les plus chaleureuses inspirations, et soutenant, à lui seul, dans la ville qu'il habitait, tout un siége contre les sectateurs furieux du nouvel ordre de choses éclos d'une surprise, sans racine dans le pays, par conséquent sans avenir.

Ce barde, fils de ses œuvres, nous l'avons encouragé à ses débuts ; il ne s'est démenti en rien des principes sévères qui ont dicté tous ses actes à toutes les époques de sa vie ; c'est pourquoi il nous a semblé bon d'esquisser sa biographie, non pour flatter sa vanité d'auteur, encore moins pour le pousser à négliger la profession honorable qui le fait vivre et le jeter dans les hasards douloureux de la vie littéraire, mais pour signaler une bonne conduite qui doit trouver sa récompense dans l'estime générale dont elle est digne, et un talent sérieux que rehausse encore l'usage auquel il est consacré.

Étienne Barraud naquit en 1807 à Digoin, petite ville des bords de la Loire. Son père, modeste tailleur de campagne, ne lui laissa, comme il le dit lui-même,

pour toute fortune, en mourant, que des *souvenirs pieux*, des *exemples de vertu*. C'était un de ces hommes d'autrefois, dont la probité scrupuleuse égalait la franchise et la bonté ; homme d'imagination ardente et de nobles élans, qui sut conserver, au milieu des orgies sanglantes de 93, le dépôt des plus saines traditions, et traversa cette douloureuse époque uniquement occupé à sauver les proscrits et les prêtres, s'exposant lui-même au besoin, avec ce courage d'une bonne conscience qui lui faisait dire souvent à son fils : *Mon garçon, n'oublie jamais que, quel que soit le danger, un honnête homme ne doit pas reculer devant l'accomplissement d'un devoir.*

« Bon sang ne peut mentir.» On comprend qu'élevé à si bonne école, Barraud dut faire ample moisson de ces impressions généreuses dont nous retrouvons la trace à toutes les étapes de sa vie, dans toutes les vicissitudes de sa carrière laborieuse et cruellement éprouvée. Aux exemples déterminants du père il faut joindre la piété solide de la mère, actuellement âgée de 85 ans, et entourée de toute la vénération d'un fils qui se rappelle avec reconnaissance sa sollicitude éclairée, sa sévérité même, tempérée par une tendresse intelligente, telle qu'on doit l'attendre d'une mère qui sait se faire aimer autant que respecter, et

veut dès le berceau inculquer dans l'âme de ses enfants des vertus viriles, résistant plus tard aux défaillances coupables de l'âge mûr.

Ainsi guidé, ainsi fortifié contre les épreuves d'un avenir incertain qu'il fallait se créer, seul, sans autre ressource qu'un travail opiniâtre et assujettissant, Barraud grandit sous l'humble toit de sa famille jusqu'à l'âge de quatorze ans ; il partit à cette époque pour son *tour de France*, après avoir fréquenté pendant trois ans l'école du pays natal, fait sa première communion et accompli deux années d'apprentissage. On sait ce qu'est le *tour de France* pour un pauvre apprenti quittant tout à coup le foyer qui le vit naître, le village où il passa ses plus jeunes années, le clocher de l'humble église où il reçut les premiers enseignements de la foi.

Alexandre Guiraud nous a décrit, avec toute l'émotion qu'elle comporte, cette scène attendrissante de l'enfant de la Savoie quittant ses montagnes, où sa mère ne peut plus suffire à sa subsistance, et allant à l'aventure chercher dans les grandes villes la fortune qui a oublié le chemin de sa chaumière. Barraud a su trouver des accents encore plus vrais, plus émouvants, dans le récit qu'il fait lui-même de cette tournée si fatale pour plusieurs, qui oublient en voya-

geant *leur mère et Dieu*. Des milliers d'ouvriers, en l'entendant déclamer avec l'accent du cœur ces vers pleins de nobles souvenirs, d'adieux touchants, de descriptions saisissantes, de joies pures, pleuraient, applaudissaient, redemandaient avec enthousiasme ces poésies chaleureuses répondant à tous les instincts élevés de leur nature... Mais n'anticipons pas sur notre récit : Barraud n'est pour nous qu'un simple apprenti, nous ne touchons pas encore au poète ; toutefois, nous pouvons déjà le faire pressentir d'avance à nos lecteurs en le laissant raconter lui-même les premiers incidents de son voyage.

« A quatorze ans, nous écrivait-il dernièrement, « je partis pour le tour de France. Lyon fut la ville « où je débutai. Le 11 septembre 1821, j'y arrivai « pédestrement, mon petit bagage sur le dos, dix « francs dans ma poche, et costumé de la manière la « plus grotesque. Ma première visite fut pour le pla- « ceur, qui, le même jour, m'installa chez un maître « dans la rue Lanterne. Oh ! combien j'étais heu- « reux ! je bondissais de joie de me voir si vite placé. « Hélas ! je ne m'attendais pas que ce maître me di- « rait le lendemain : « Mon cher ami, je suis bien « fâché, vous ne pouvez faire mon ouvrage ; il faut « voir ailleurs. » Ces paroles furent pour moi un

« coup de foudre, je fus anéanti. ; cependant il fallut
« partir. Triste et rêveur, je retournai au bureau,
« mais plus de place à prendre pour le moment ; me
« voilà donc sur le pavé. O douleur ! Vainement
« j'attendis huit jours, rien ne se présenta, et le neu-
« vième je n'avais plus un seul sou. Que devenir,
« grand Dieu ! sans argent, sans travail et sans appui?
« Écrirai-je à mes parents? Non, je les rendrais trop
« malheurenx, et, d'ailleurs, mon père ne m'a-t-il
« pas dit en me quittant sur la porte : « Mon ami,
« nous sommes dans une position pénible, tu sais un
« état, en travaillant on peut se suffire, ainsi ne me
« demande rien ; car je sais l'usage que la plupart des
« jeunes gens font de l'argent qu'on leur envoie. »
« J'avais compris, et j'avais du cœur.

« Le matin de ce jour tant redouté arriva. Depuis
« longtemps le soleil dorait de ses rayons les vitres en
« papier du galetas, seul témoin des larmes amères
« que je versais depuis que j'étais loin de parents
« qui me chérissaient, et je ne pensais point encore
« à me lever, absorbé que j'étais dans les réflexions
« les plus poignantes, lorsque j'entendis sonner neuf
« heures ; soudain je me précipitai hors du lit, hon-
« teux d'une paresse dont j'eusse été puni par ma
« mère si elle eût été là. Je m'habillai, puis, après

« avoir fait ma prière, je sortis sans savoir où porter « mes pas.

« Déjà j'errais depuis longtemps, brisé par la « pensée que j'allais donc être obligé de mendier, « quand des sons vinrent frapper mon oreille ; je « m'arrêtai, et, levant la tête, je vis en face de moi « une église : c'était celle de la Charité. J'y entrai. « La grand'messe (car c'était un dimanche) venait de « commencer. Grand Dieu ! qu'ils sont à plaindre « ceux qui, torturés par la douleur, ne peuvent, pri- « vés de la foi, puiser de la force et des consolations « dans notre religion sublime ! Oh ! qui pourrait « peindre le bonheur pur et céleste dont fut inondé « mon cœur par cette musique grave et ces chants « religieux comme jamais je n'en avais entendu ! « Tout mon être était dans un tel ravissement, que, « hors de moi, je tombai à genoux et priai le bon « Dieu avec tant de ferveur, que je n'eusse point « pensé à quitter le lieu saint, si la faim, l'horrible « faim ne m'eût déchiré les entrailles.

« Depuis plus d'une heure le saint sacrifice était « fini ; j'étais seul à l'église. Me levant, je fus à l'autel « de la bonne Vierge Marie, cette douce consolatrice « des affligés, et, déposant dans son cœur de mère « mes cruelles angoisses, je la priai de prendre pitié

« de celui qui avait et aurait toujours confiance dans « son amour et sa bonté ; puis je sortis, emportant « en moi-même je ne sais quoi qui me disait : Enfant, « courage ! Marie n'abandonne jamais ceux qui ont « recours à elle.

« Rempli de cette pensée consolante, je traversai « machinalement la place Bellecour en tirant droit « au pont de l'Archevêché, bien décidé à implorer « la pitié de la première personne qui me paraîtrait « porter sur sa figure le cachet de la bonté. Déjà j'en « avais rencontré quelques unes; mais, sur le point « de leur parler, ma langue restait paralysée dans « ma bouche. Enfin, arrivé en face de la rue du Plat, « je m'y engageai sans trop savoir pourquoi ; déjà « même j'allais en toucher le bout, quand un brouil- « lard me passa devant les yeux, une sueur froide « me couvrit le corps ; j'allais infailliblement tom- « ber, si je ne me fusse assis sur la borne d'une porte « cochère qui se trouvait près de moi. Il y avait vingt- « six heures que je n'avais mangé.

« Après un moment de repos, je me levais pour « aller plus loin, quand une dame, s'approchant de « moi, me dit : « Qu'avez-vous, mon petit ami ? vous « êtes bien pâle ; seriez-vous malade ? » Je voulus lui « répondre, mais il ne s'échappa de mon cœur que

« des sanglots. Alors, me prenant la main, elle me « dit encore : « Pauvre enfant, calmez-vous et venez « avec moi. » Je la suivis chez elle, où, encou- « ragé par sa bonté, je lui fis le récit de mes cha- « grins ; elle fut touchée de ma position, et, depuis, « ô ma noble bienfaitrice, ô doux ange de charité, « que n'avez-vous pas fait pour moi par vos bienfaits « et par vos conseils ? Hélas ! la cruelle mort vous a « ravie aux témoignages de ma reconnaissance dans « ce monde ; mais si, du céleste séjour où le Seigneur « vous a placée pour prix de vos bienfaits et de vos « vertus, vous pouvez lire dans le fond de mon cœur, « vous devez voir combien votre nom chéri y est en- « touré d'amour et de respect. »

Le style, c'est l'homme ; toute une noble intelligence, tout un caractère d'élite se dessine dans ces quelques mots que nous venons de transcrire. Barraud, aux prises pour la première fois avec les plus poignantes nécessités, en triomphe néanmoins par l'énergie morale qu'il tenait de sa première éducation. Placez dans la même situation tout autre homme, sans religion et sans traditions de famille, vous n'obtenez de lui que des découragements honteux, des faiblesses coupables, des mesures extrêmes, illicites, et le plus souvent des haines s'en prenant à la

société tout entière, qui ne doit rien au citoyen paresseux, impie ou débauché. On le prévoit d'après le début de notre jeune apprenti, la paresse et le manque de bonne volonté ne pouvaient avoir accès sur lui, ni le distraire un seul instant du but honorable qu'il s'était proposé d'atteindre, à savoir : la position recommandable d'un ouvrier possédant bien son état, gagnant de quoi se suffire, s'établir au besoin, et élever un jour des enfants qui n'aient pas plus à rougir de leur père que de leur aïeul. Sept années durant, Barraud travailla avec zèle et assiduité; mais une nature comme la sienne ne pouvait borner toute son ambition à la réalisation de ses intérêts matériels. Le poète perçait; une âme aimante, un cœur dévoué, un esprit croyant, une imagination riche et envahissante, en voilà plus qu'il ne faut pour élever un simple ouvrier au dessus des humbles détails de sa profession.

Tandis que les mains travaillaient, l'esprit allait son train; les rêveries s'achevaient pour recommencer encore; les inspirations bouillonnaient, demandaient à se répandre comme la liqueur s'échappant d'un vase trop rempli. Mais à cet essor poétique il manquait ce premier rudiment des arts et des sciences, l'INSTRUCTION. Le poète chante, il est vrai, comme

l'oiseau, sans avoir appris de personne; la spontanéité est son lot, l'originalité son génie; il ne peut être complet néanmoins et surtout utile, s'il ne se présente au public qu'avec des impressions toutes personnelles, des soliloques rêveurs tels que ceux dont on nous a saturés depuis vingt ans, au point de déconsidérer la poésie, ce levier nécessaire de toutes les grandeurs d'une nation. Barraud le comprit, et, avant de donner cours à la sève intérieure qui dévorait son être, il songea à s'instruire. « Pour arriver à « mon but, dit-il, je quittai le magasin où j'étais pour « aller dans un autre, où je savais que le garçon avait « pour coucher un petit cabinet à lui tout seul au « sixième étage. Alors j'achetai des livres, et prenant « sur mon sommeil une heure chaque nuit, sans « compter mes jours de sortie, qui me donnaient un « jour entier de libre par semaine, je me mis à étu- « dier la grammaire, la musique et les mathéma- « tiques. Je confiai ma résolution à un médecin que « je connaissais beaucoup et qui eut la bonté de « mettre sa belle bibliothèque à ma disposition; j'en « profitai alors pour lire les écrivains du grand siècle. « C'est ainsi que je dévorai, si je puis m'exprimer de « cette manière, Bossuet, Fénelon, Massillon, Cor- « neille, Racine, etc. Chateaubriand devint mon au-

« teur chéri ; dix fois je l'ai relu, y trouvant toujours
« des beautés qui m'étaient échappées.

« Quelques romans me tombèrent aussi sous la
« main ; mais quelle différence ! Les images fausses,
« les caractères forcés, les idées absurdes, m'en eurent
« bientôt dégoûté, et, les repoussant, je ne pus m'em-
« pêcher de me dire :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

« En définitive, le roman est à la bonne littérature
« ce qu'est la prostituée à la belle jeune fille à l'âme
« blanche et pure : la première abaisse, corrompt,
« empoisonne l'esprit et le cœur ; la seconde les élève,
« les purifie et les embaume. »

Nous retrouvons dans ces quelques lignes la nature d'élite de cet artisan lettré, qui demande à l'étude non des jouissances fugitives et superficielles, mais un aliment solide et substantiel ; avant tout, les grands maîtres l'attirent, épurent son goût, mûrissent sa pensée, et la petite lampe fumeuse du pauvre ouvrier éclaire, comme celle de Marsile Ficin, des veilles non moins fécondes, non moins sérieusement remplies.

C'est assez de détails préliminaires, pensons-nous, pour établir la vocation littéraire sérieuse du digne

confrère de Jasmin, et sans nous arrêter aux incidents de son voyage à Paris, où il séjourna trois ans, nous avons hâte d'arriver à l'année 1848, qui le trouva fixé depuis dix-sept ans à Paray-le-Monial, et fit jaillir soudain sa verve poétique à l'occasion d'une révolution comme la France seule sait les faire : révolution durant trois jours, déplaçant quelques pavés, troublant quelques cerveaux creux, alarmant quelques existences égoïstes, gaspillant beaucoup d'argent, dépensant beaucoup de paroles, et finissant, comme la fable des grenouilles, par la demande d'un maître qui répare autant que possible les brèches faites à l'ordre et à la morale publique. Barraud, on doit bien le penser, n'était pas d'une nature accessible aux étranges illusions de cette époque néfaste. Bien qu'il partageât d'abord le contentement de ceux qui voyaient avec raison le doigt de la Providence dans la chute honteuse d'un pouvoir usurpateur, croulant sous les mêmes pavés qui lui avaient servi de pavois en 1830, il ne put tarder à comprendre l'impuissance des efforts du seul homme qui représentait au pouvoir un principe d'honnêteté et de modération. Lamartine n'était qu'une digue *provisoire*, comme l'indiquait le nom même de son gouvernement, et, au dessous de lui, les partis exaltés se groupaient de telle

sorte, qu'il n'y avait plus, aux yeux de tout homme sensé, que deux camps nettement tranchés : le camp des hommes d'ordre et celui des hommes d'anarchie.

Le choix de Barraud fut bientôt fait ; une fois rangé sous le drapeau que lui assignaient son honneur, sa conscience, il jura de le défendre, quoi qu'il pût en arriver, jusqu'à la dernière goutte de son sang. C'est le privilége de l'artisan, qui pénètre jusqu'au fond des réalités douloureuses de la vie, de sentir plus vivement que personne, d'épouser une résolution avec plus de force que l'efféminé du grand monde, de pousser enfin la passion du dévoûment d'autant plus loin qu'il a eu plus à souffrir et plus à pardonner. On ne sera donc pas étonné de voir, durant ces jours de crise, Barraud se multiplier, au risque cent fois de perdre la vie ou la liberté, employant tour à tour l'arme de la satire, le style du pamphlétaire, les apostrophes à la Catilina au milieu des clubs frémissants de colère. Tout ce qu'il a dépensé, pendant ces jours malheureux, de verve religieuse, de bon sens pratique, de patriotisme agissant, d'épigrammes portant juste et frappant fort, le recueil que voici nous l'apprend, en mettant sous les yeux de tous l'ensemble de ces inspirations jaillissant tout armées de son cœur, comme Minerve autrefois du cerveau de Jupiter. Ce-

pendant on ne heurte pas impunément de front les passions et les préjugés populaires. Barraud, en présence de tous ces Brutus de carrefour, surgissant tout à coup des plus infimes positions sociales pour se poser en hommes politiques, en législateurs, en pontifes suprêmes, recourait surtout, nous l'avons dit, à l'arme du ridicule ; c'est lui qui, en apprenant les intrigues d'un bottier de l'endroit, faisait circuler aussi cette épigramme :

Fatigué de chausser des pieds,
*** voit dans la lune
Qu'on peut, aidé de tire-pieds,
Gouverner la commune ;
Aussi demande-t-il vos voix.
Si ce choix peut vous plaire,
Il faut un homme de *poix*,
C'est bien là votre affaire.

C'est encore Barraud qui répondait aux manœuvres électorales d'un coiffeur de la même ville :

***, plus menteur que son nom,
Peut, par son bavardage,
Son démêloir et son savon,
Très-bien faire l'ouvrage ;
Oui, sans quitter ses fonctions,

Il peut, grand politique,
Faire des proclamations
En *rasant* la pratique.

La causticité de ces bouts rimés lancés à l'improviste et répandus en grand nombre foudroyait successivement tous ces illustres personnages, en les rendant la risée du pays. Qui les avait faits ? Nul ne le savait d'abord ; mais trente couplets du genre de ceux que nous venons de citer s'étant succédés à peu d'intervalle, on finit par découvrir l'auteur, désigné déjà suffisamment par son audacieuse opposition dans les clubs jusqu'à dire une fois au président d'une de ces assemblées tumultueuses : « La république a le « talent du bon La Fontaine, elle fait parler les ani- « maux, à la différence toutefois que le fabuliste ne « leur faisait dire que des choses spirituelles, tandis « qu'elle ne leur fait dire que des sottises. »

Tant de crimes, on le conçoit, méritaient un châtiment exemplaire ; voici comment Barraud raconte lui-même le guet-à-pens dont il fut victime :

« Dans la journée du 15 mai 1848, des conciliabules secrets furent tenus dans plusieurs maisons ; « il y fut convenu qu'à minuit toute l'armée démo- « cratique se lèverait en masse et marcherait, l'ad- « ministration provisoire de la ville en tête, pour

« aller assiéger ma maison, s'emparer de moi et me
« pendre à l'arbre de la liberté ; ce qui fut exécuté,
« excepté la pendaison, remplacée par les chants et
« la danse de *la Carmagnole*. Le lendemain, les mê-
« mes assiégeants devaient revenir, et j'avais fait des
« préparatifs pour leur faire une réception senti-
« mentale; malheureusement il ne reparurent pas.
« Pendant la nuit, il me vint l'idée de faire des vers,
« et à six heures du matin j'en avais achevé cent
« soixante, sous ce titre : *Un Rêve infernal*. Ce fut
« pour eux tous un coup de massue; car, dès le soir,
« il en existait plus de cent copies par la ville, dans
« les maisons, dans les cafés; chacun les lisait à
« haute voix.

« Mais ce n'est pas fini : n'osant m'attaquer en face,
« on m'attend un soir au coin d'une rue, et l'on
« m'assomme d'un coup de gourdin. Puis il leur
« vint en idée, pour me punir davantage (ces gens-
« là ont tellement l'instinct du beau!), d'accabler
« ma femme et mes petites filles, alors âgées l'une de
« douze et l'autre de quatorze ans, des sottises les
« plus grossières, des injures les plus cyniques; ils
« faisaient battre par leurs garçons plus âgés les
« miens alors tout petits; enfin chaque jour je voyais
« rentrer mes enfants en pleurs, et pendant trois ans

« c'étaient sans cesse nouvelles vexations, nouvelles « vengeances. »

Cependant au milieu des désagréments de toute sorte que Barraud s'était attirés par sa vigoureuse opposition aux saturnales révolutionnaires, de touchantes et précieuses marques de sympathie venaient à chaque instant le consoler et le raffermir. Toute la partie saine de la population de Paray ne négligeait aucune occasion de lui témoigner sa gratitude et sa satisfaction ; les familles notables de l'endroit s'étaient même réunies pour concerter ensemble les moyens de sauvegarder le barde défenseur de l'ordre de tout danger exposant ses jours, et de la misère suite du chômage forcé qui résultait de son dévoûment, jusqu'à ce que le préfet du département, instruit de la position de Barraud et de ses services, lui fit obtenir, pour le sortir de Paray, un bureau de tabac à Autun, où maintenant il réside.

Telle est l'histoire, tels sont par conséquent les antécédents dignes d'éloges du poète-artisan, que nos lecteurs ne nous reprocheront pas de leur avoir fait connaître. Des pérégrinations récentes dans quelques villes, notamment à Lyon, ont commencé à fixer l'attention publique sur ce barde noblement inspiré, joignant aux qualités solides de l'honnête homme le

don précieux d'une élocution chaleureuse et communicative, ce qui ajoute un charme particulier à ses vers, déclamés sans étude, sans attitudes classiques, mais avec cet entraînement du cœur fait pour saisir, impressionner, soulever un auditoire, surtout un auditoire populaire.

Nous avons éprouvé, qu'on nous permette de le dire en finissant, un intérêt tout particulier à esquisser cette notice biographique, non seulement à cause du caractère honorable qu'elle met en lumière, mais aussi parce qu'elle vient à l'appui de l'initiative que nous avons prise nous-même et poursuivie pendant dix ans à Paris. Invité à porter la parole, comme poète, dans des réunions d'ouvriers dont le nombre atteignait un chiffre considérable, nous avons toujours été frappé de l'action sympathique et entraînante de la poésie sur ces masses avides d'émotions choisies et de jouissances intellectuelles puisées aux sources les plus pures du sentiment national et religieux. Convaincu par nos humbles efforts de la puissance heureuse d'un barde chrétien à larges inspirations remuant dans les multitudes tout ce qu'il y a d'honnête et de généreux, par des pensées nettes, des images vives, des récits attachants, des apostrophes saisissantes, ainsi qu'on peut le faire surtout en poésie,

grâce à la forme du rhythme qui aide à condenser merveilleusement les divers éléments d'un discours, nous n'avons cessé d'appeler de nos vœux l'apparition de plusieurs émules poursuivant, chacun dans un certain rayon du territoire, la mission très-imparfaitement ébauchée par nous dans la capitale. Jasmin, le poète agenais, Reboul, le poète de Nîmes, ont déjà fait dans ce sens des tentatives couronnées de succès, et qu'on ne saurait trop louer et encourager : leur parole si noble, si éloquente, est toujours au service des œuvres que le bien inspire. Grâce à leur concours, des quêtes abondantes sont venues consoler bien des infortunes, achever bien des fondations utiles, ranimer bien des dévouements attiédis. Une nouvelle recrue de ce genre se prépare dans la personne d'une jeune actrice (1) récemment convertie à la foi catholique et se disposant à quitter le théâtre pour consacrer *son talent de bien dire* à l'interprétation de tous les morceaux littéraires qui peuvent laisser un auditoire sous l'heureuse impression du bien, du beau et du vrai. Voilà la place de Barraud. C'est dans cette pléiade de poètes ou d'artistes concevant l'usage de leur talent comme une mission dont Dieu leur demandera compte un jour, que nous le

(1) Mademoiselle Siona-Lévy.

verrons constamment se maintenir, repoussant toutes les propositions qui tendraient à l'attirer dans ce grand absorbant qu'on nomme Paris, où sa bonne foi serait cruellement exploitée, ses illusions douloureusement déçues. Il restera le poète d'Autun, l'ouvrier laborieux et modeste, consacrant la plus grande partie de son temps aux devoirs de son état, et ne donnant que ses loisirs à cette douce enchanteresse qu'on nomme la Poésie. Nous le verrons toujours conseiller intelligent des classes pauvres, consolateur de ceux qui souffrent, apôtre des grandes vérités religieuses, propagateur ardent des bonnes doctrines, organe éloquent et persuasif des œuvres de charité ; à ce prix, nous lui prédisons tout à la fois et le bien-être qui résulte d'un métier bien rempli, et la réputation solide due au talent qui ne s'abuse ni sur sa condition présente, ni sur sa portée dans l'avenir.

CLAUDIUS HÉBRARD.

PREMIER LIVRE.

A MES VERS.

SONNET.

Dans le monde, mes vers, vous brûlez de paraître;
Eh bien ! partez : que Dieu vous garde, ô voyageurs !
Des sots et des méchants qui voudront vous connaître
Pour vous poursuivre, hélas ! de leurs vaines clameurs !

Je tremble pour vous; mais vous trouverez peut-être.
Pour vous tendre la main, d'aimables protecteurs,
Anges pieux et doux que le ciel a fait naître
Pour sourire à l'enfance et calmer ses douleurs.

Ah! s'il s'en présentait à vous dans le voyage,
Allez, mes fils, allez de mon sincère hommage
Déposer à leurs pieds le modeste tribut.

Qu'ils le sachent, aucun plus que moi ne les aime;
A mes yeux, des vertus ils sont le pur emblème,
Et de l'humanité le plus bel attribut.

LES DEVOIRS DU POÈTE

DANS LES TEMPS D'ANARCHIE.

A Monsieur ...., qui m'avait adressé des vers.

Le poète a des chants d'amour et d'anathème
Qu'il doit à sa patrie ; il se doit à lui-même
De marcher en avant,
Dans les jours de délire,
Quand des sons de sa lyre
Il peut foudroyer le méchant !

Pour flétrir les faux dieux de la démagogie,
S'il reçut du Seigneur, avec de l'énergie,
Une stridente voix,
Il doit la faire entendre
Sans crainte, pour défendre
Contre eux la patrie et les lois.

Et s'ils lui disent : Viens, viens parmi nous, ô barde !
Pour prix de tes concerts, viens, le peuple te garde
Une place au pouvoir,
Il doit, criant : Arrière !
De la satire amère
Les flageller ; c'est son devoir.

Honte au lâche écrivain dont la Muse spécule,
Et qui, pour un peu d'or, à l'ouvrier crédule
Jette un poison affreux,
Qui trop souvent l'égare,
Et toujours lui prépare
Des jours tristes et douloureux !

Ami, toi qui m'as dit : Oh ! je t'aime, poète !
La bonté de ton cœur en tes vers se reflète,
Et les accords touchants
De ta lyre ingénue
D'une extase inconnue
Me feront tressaillir longtemps.

A MA PATRIE.

I

De mon amour pour toi, France, reçois le gage ;
Si quelque talent perce en mes modestes chants,
Il me semble bien doux d'en présenter l'hommage
A qui sut m'inspirer de nobles sentiments.
Crois-moi, je ne veux pas au temple de mémoire
Briguer un rang qui flatte et séduit un auteur ;
Non, t'aimer, te servir, c'est assez pour ma gloire :
Je ne demande rien, qu'une place en ton cœur.

II

Jamais, dans le passé, la scintillante étoile
Qui brillait sur mon être à chaque instant du jour.
De mon âme de feu n'avait percé le voile ;
Je t'aimais, sans pouvoir te prouver mon amour.
Oui, dans ces lourds moments d'insomnie et de fièvre,
Quand tout Français pour toi sent bouillonner son sang,
Ma pensée arrivait brûlante sur ma lèvre,
Pour s'éteindre soudain, écho faible, impuissant.

III

O bonheur ! une nuit où la démagogie,
Dans son hideux plaisir de tout injurier,
Vint avec ses suppôts, en sortant d'une orgie,
Hurler des cris de mort, à moi pauvre ouvrier.
Ma Muse, faible enfant des célestes phalanges,
M'apparut. Son aspect me sembla radieux :
Sur sa tête brillait l'auréole des anges ;
La bonté, la candeur se peignaient dans ses yeux.

IV

Comme une tendre sœur à mon chevet assise,
Longtemps je contemplai son front épanoui ;
Longtemps son souffle pur, aussi doux que la brise,
Répandit dans mon être un bonheur inouï ;
Et, semblable à l'ami qui caresse et console,
Sa voix jeune et suave avait tant de douceur,
Qu'aujourd'hui même encor le bruit de sa parole
Ainsi qu'un hymne saint retentit dans mon cœur.

V

« Vois, me dit-elle, vois, sanglante, échevelée,
« La révolution, exécrable en son but,
« Déchirer sans pitié la France désolée !
« Eh bien ! pour la flétrir, de mes mains prends ce luth ;
« Qu'il vibre sous tes doigts. Espérance ! courage !
« Unis-toi, pour combattre, à tous les nobles cœurs.
« Des méchants ne crains rien : la sottise et la rage
« De la vertu, du droit, ne seront point vainqueurs. »

VI

Et mon âme soudain d'une lueur secrète
Sembla s'illuminer : France, je vis tes maux.
Ma Muse disparut ; je m'éveillai poète
Pour jeter l'anathème au front de tes bourreaux !
Dès ce moment ma voix osa se faire entendre ;
Plus de paisibles nuits ! plus de tranquilles jours !
Aussi tes ennemis m'ont vu, pour te défendre,
Face à face et sans peur, contre eux lutter toujours.

VII

Des vices de ces misérables
J'avais sondé la profondeur,
Et lu des projets exécrables
Sur leurs fronts exempts de pudeur.
Attaquant leur orgueil superbe,
J'ai dit : Montrez-nous vos exploits ;
Oui, parlez, grands hommes en herbe :

Pour gouverner quels sont vos droits?
Vos droits, n'est-ce pas l'impudence,
Ame de tant de noirs complots?
J'écoutai... Mais toi seule, ô France!
Me répondis par des sanglots.

VIII

Ils disaient : C'est à la patrie
Que nous consacrons nos travaux ;
Oui, c'est pour toi, terre chérie,
Que nous méprisons le repos.
Mais lisons au fond de leur âme :
Était-ce l'amour du pays
Qui les embrasait de sa flamme?
En étaient-ils vraiment épris?
Non; leurs divinités suprêmes
Se nommaient la cupidité,
L'ambition, l'amour d'eux-mêmes,
La haine de la vérité.

IX

Aussi, dans les sanglants mensonges
Au peuple en cent lieux débités
Qu'a-t-on vu? les plus hideux songes,
Par la perfidie inventés.
On a vu des instincts cupides
Dans tous ces êtres gorgés d'or
Dont les mains à nos coffres vides
Faisaient signe : Toujours! encor!
Encor, lorsque dans la détresse
Gémissait l'honnête ouvrier!
Encor, quand, rongé de tristesse,
Pour lui se fermait l'atelier!

X

Honte à moi, si j'étais assez pusillanime
Pour pâlir devant eux au moment du danger!
Non, disais-je, jamais! La faiblesse est un crime
Quand chacun de tes fils, France, doit te venger.

Alors je bravai tout, et bientôt la misère
Me versa lentement le poison douloureux
Dont mes lèvres encor pressent la coupe amère,
Quand tout me promettait un avenir heureux.

XI

Mais bannissons la plainte ; après tout, que m'importe
Si je me vois, hélas! ici-bas dédaigné,
Et si le malheur fait sentinelle à ma porte,
Ne suis-je pas à tout dès longtemps résigné?
Rien ne m'empêchera de flageller le vice,
Ni le sort de Chénier tombant sur l'échafaud,
Ni celui de Gilbert mourant dans un hospice ;
On me verra martyr du devoir, s'il le faut!

———

ÉPITRE A PROUDHON.*

Quoi ! cette bonne mère aux yeux si caressants,
Ce guide, ce soutien de mes pas chancelants ;
Cet être tout d'amour, d'ineffable tendresse,
Qui m'apprit de bonne heure à chercher la sagesse ;

* Cette épître, adressée à M. Proudhon, n'a pas eu de réponse ; mais elle a été reproduite par vingt-trois journaux.

Cet ange qui veillait aux pieds de mon berceau,
Enfin de dévoûment ce modèle si beau,
Ne serait, selon toi... Non, je ne puis le dire ;
Je m'arrête, Proudhon. Cet insultant délire,
Qui blesse en même temps mon cœur et ma raison,
Aux sifflets du public voue à jamais ton nom.
Le bon sens du grand nombre a couvert de son voile
L'horizon qui montrait à nos yeux ton étoile,
Et tes principes faux pâlissent au grand jour,
Comme un langage impur sous un hymne d'amour.
A quoi sert Charenton dans le siècle où nous sommes?
Que ne retient-il pas dans ses murs de tels hommes,
Qui veulent à tout prix être réformateurs,
Et ne sont, selon nous, que des démolisseurs,
Démolisseurs sans frein, que pousse la furie
A détruire, à saper ce qui fait la patrie?
Ce système qui met la famille en lambeaux
Et veut rabaisser l'homme au rang des animaux,
Ce haut fait d'un esprit qui touche à la démence,
Est pourtant le produit d'un député de France!
Les sauvages écrits de ce cerveau gâté,
Poisons qui détruiraient bientôt l'humanité,

Ne nous offrent, parmi leur tissu d'infamies,
De mépris pour le bien, de troubles, d'utopies,
Qu'un imposteur, un fou, qui veut aller s'asseoir,
Grimpé sur des débris, au sommet du pouvoir.
Malheureux! je le vois, tu n'as pas eu de mère;
Jamais tu n'as connu les caresses d'un père.
Ah! s'il en est ainsi, je plains ton pauvre cœur!
N'aurais-tu donc jamais éprouvé le bonheur
De presser sur ton sein cette femme chérie
Qui sans doute mourut en te donnant la vie?
Si pourtant elle existe, as-tu jamais pensé
Au fiel dont l'abreuvait ton système insensé?
Oh! tu forçais son cœur à maudire peut-être
Le jour pour elle affreux, le jour qui te vit naître!
Écoute-moi, Proudhon : c'est un pauvre ouvrier
Qui s'abaisse à vouloir aujourd'hui te parler;
Qui s'abaisse est le mot, car ton système immonde
Au dernier échelon te place dans le monde.
Modeste travailleur, de la terre il n'a rien;
Sa femme, ses enfants composent tout son bien;
Mais ces êtres si chers, il les porte en son âme.
Honte à toi, qui lui dis : La famille est infame,

La propriété vol, Dieu l'auteur de tous maux !
Ces blasphèmes sont nés des esprits infernaux !
L'orgueil n'est point son fait; bien petit en science,
Il n'a pas, comme toi, le don de l'éloquence;
Mais il sent en son cœur brûler un divin feu
Qu'allume son amour pour la France et pour Dieu.
Peut-il voir, sans l'aimer, lui pauvre créature,
L'Être éternel et bon gouverner la nature,
Où l'être le plus humble obtient encor sa part
Des bienfaits que sa main sème de toute part;
Lui prodiguer ses dons, mettre dans sa parure
Les arbres frémissants et l'aimable verdure,
De ces prés émaillés de mille et mille fleurs
Étalant à nos yeux les plus riches couleurs?
Peut-il voir le soleil, ce foyer de lumière,
Chaque jour éclairer, fertiliser la terre,
Se coucher dès le soir sous un brillant rideau,
Revenir le matin et plus frais et plus beau?
Peut-il voir ce beau lac dont le miroir frissonne,
Ces habitants de l'air dont le gosier résonne,
Ce grand tout magnifique et ses peuples divers,
Ce dôme étincelant, voûte de l'univers,

Ce nuage embrasé qui renferme la foudre
Sur la tête des rois qu'il peut réduire en poudre,
Sans s'écrier : Je crois! je ne suis qu'un mortel!
DIEU SEUL, DIEU SEUL EST GRAND, DIEU SEUL EST ÉTERNEL!!!

LES DONS QUICHOTTES

DE LA RÉPUBLIQUE,

POÈME HÉROÏ-COMIQUE EN CINQ CHANTS *.

CHANT PREMIER.

Je chante ces héros dont l'immortelle gloire
Nous fit pendant six mois un bonheur provisoire,
Ces héros de la veille et non du lendemain,

* Toutes les scènes de ce poème historique se passèrent à Paray-le-Monial en 1848.

Qui formulaient des lois la fourchette à la main.
Ah ! qui dirait le nombre immense de futailles.
Et combien de gigots, de pâtés, de volailles,
Sont tombés sous les coups de ces vaillants soldats,
Armés comme Samson, dans ces brillants combats
Où l'on allait chercher jusqu'au fond des bouteilles
De l'art de gouverner les secrètes merveilles?
Seconde-moi, ma Muse, et fais que dans mes vers
Je chante dignement tous les exploits divers
Des illustres seconds du fameux don Quichotte.
L'histoire ne dit pas s'il était sans-culotte,
Mais l'offre pour modèle à tous les chevaliers,
La terreur des caveaux, l'effroi des poulaillers*.

Dans un de ces réduits où l'on se désaltère
Se reposent le soir et font mousser la bière
Bon nombre de ces preux qui, le verre à la main,
Prétendent réformer les lois du genre humain.
Chacun fait le procès du roi Louis-Philippe,

* A cette époque tous les poulaillers étaient pillés chaque nuit.

Ayant soin, avant tout, du culot de sa pipe,
Qu'il humecte du doigt sur son brûlant contour
Pour provoquer le noir, objet de son amour.
On voit autour de lui scintiller les lumières,
Que reflètent les sucs des glandes salivaires,
Et la fumée, au loin poussée en longs sillons,
Se disperse dans l'air en légers tourbillons.

Un soir, près d'une table étendu sur sa chaise,
Le grand-maître hurlait la fière *Marseillaise,*
Et de leurs voix en chœur tous les autres champions
Hurlaient : « Qu'un sang impur abreuve nos sillons! »
Quand on entend des cris du côté de la porte,
Produit peu surprenant d'une aimable cohorte
De gosiers toujours secs, de preux coupe-jarrets,
Vrais enfants de Bacchus, piliers de cabarets.
Ils entrent dans la salle en s'écriant : « Chers frères,
« Quel bonheur de nous voir! Garçon, vite des verres!
« Et qu'avant de partir, au moins deux cents cruchons
« Soient consommés par nous au refrain des *Lampions!* »

Un feu divin alors enflamme le grand-maître,
Peu guerrier, il est vrai, mais fier de le paraître.
Il s'apprête à parler ; grand Dieu ! quel embarras !
En vain sa bouche s'ouvre et se meuvent ses bras,
Rien n'arrive ; et l'on voit sa science profonde
Par un discours muet étourdir tout le monde.
Mais soudain sort des rangs du peuple souverain
Le digne possesseur de l'armet de Mambrin* ;
A son toupet crépu, seul rempart d'une tête
Où loge un grand esprit toujours à la tempête,
A sa pose, à son air terrible, martial,
Tout ce peuple étonné croit revoir Annibal.
Au cri de « Chut ! » soudain chacun prête l'oreille :
Ce n'est pas ce qui manque aux héros de la veille.
Il tousse, crache et dit : « Illustres citoyens,
« Vous avez la puissance, et moi j'ai les moyens.
« Unissons nos efforts ; alors le prolétaire
« Dans peu pourra bien vivre, et cela sans rien faire.
« Par vous, par moi, l'argent peut tomber dans sa main,
« De même que la neige au milieu du chemin.

* Un perruquier.

« Il est juste et je veux que la riche canaille,
« Qui fait de vos sueurs incessamment ripaille,
« Vous remplace à son tour dans vos rudes métiers.
« Répondez : voulez-vous devenir tous rentiers?
« — Nous le voulons! — Eh bien ! que chacun dans son rôle
« Chante le *Ça ira,* danse la carmagnole ;
« Et si pour bien finir il faut bien commencer,
« De ce pas dans la rue allez crier, danser ! »
A ces mots, la cohorte, étonnée et ravie,
Se retire en chantant : « Mourir pour la patrie ! »
Et chacun de ces preux, par la boisson dompté,
Va s'étendre en son lit et dort en liberté.

—

CHANT DEUXIÈME.

Minuit allait sonner ; les chefs de l'assemblée
Ne pensaient point encore à quitter la veillée.
Cependant quelques uns, forcément endormis,
Préservaient, en ronflant, leurs tympans insoumis
De tous ces beaux discours où le public admire
Des salmis de grands mots qui ne veulent rien dire.
D'autres moins engourdis, s'occupant du piquet,
A son aise laissaient manœuvrer le caquet
D'un fameux citoyen à guerrière encolure*,
Type du chevalier de la Triste Figure.

* Un pharmacien.

En vain depuis longtemps ce sublime orateur,
De notre république illustre protecteur,
Frappait l'air de ces cris dont la mâle éloquence
Du délire des sens fait toute sa science;
En vain ses deux grands bras, télégraphe vivant,
Allaient, venaient, marchaient, en arrière, en avant :
Rien, pas même l'écho de cette voix tonnante
Qui t'eût fait frissonner, ô pauvre Rossinante!
Ne put les réveiller. Frappé dans son orgueil,
Il tombe anéanti dans les bras d'un fauteuil.
Bientôt se relevant, l'on voit sur son visage
Les symptômes affreux du plus sinistre orage.
Va-t-il, dans sa fureur, accabler sous ses coups
Ceux qui font naître en lui ce funeste courroux?
Non; ce guerrier prudent et surtout magnanime
Dans le sein d'un cruchon va chercher sa victime.
Et, s'étant arrosé le gosier amplement,
Il reprend son discours par ce simple argument :
« Frères, réveillez-vous! Rien n'est moins politique
« Que de dormir ainsi sous une république.
« Ah! pourquoi vous plonger dans un lâche sommeil
« Qui peut vous préparer un douloureux réveil?

« Connaissez-vous la trame habilement ourdie
« Contre votre bonheur par l'aristocratie ?
« Savez-vous que demain, sans m'avoir consulté,
« Elle prétend dresser l'arbre de liberté ?
« Oui, l'on veut, le plaçant sur le champ de la foire,
« Qu'il n'ait que le bétail pour témoin de sa gloire,
« Et que l'immonde porc de son boutoir affreux
« L'arrache et le réduise en des débris poudreux* !
« Eh quoi ! souffrirons-nous que, pour se satisfaire,
« Ces infâmes tyrans du pauvre prolétaire
« Immolent tous les droits du peuple souverain ?
« A leurs traîtres projets prêterons-nous la main ?
« Non, non ; plutôt mourir ! Citoyens, si je tombe,
« Ayez soin de graver sur ma modeste tombe :
« CI-GIT UN GRAND HÉROS, DIGNE D'UN MEILLEUR SORT ;
« IL FUT ASSASSINÉ... DANS SON LIT PAR LA MORT !
« Pourquoi toujours sur nous cet orage qui gronde ?
« Que voulons-nous pourtant ? le bien de tout le monde.
« Quel est notre désir, et surtout notre but ?
» C'est de mettre au plus tôt les riches au rebut,

* Historique.

« De chasser de nos murs cette maudite engeance
« Que la réaction nomme l'intelligence,
« Et dont elle voudrait se servir à présent
« Pour gouverner le peuple. Ah ! ce serait plaisant !
« Proscrivons les habits, à bas les redingotes !
« Faisons que les humains deviennent sans-culottes :
« Réformons, sans tarder, la génération,
« Et remettons à neuf toute la nation.
« Frère, me direz-vous, la tâche est difficile.
« Je conviens franchement qu'elle n'est pas facile :
« Mais si pour arriver il est de mauvais jours,
« La gloire nous attend: marchons, marchons toujours. »
A ces mots, nos héros, relevant leurs moustaches,
Jurent tous de montrer qu'ils ne sont pas des lâches :
Et, prenant pour témoins de leur engagement
De ces cruchons vaincus le nombreux régiment.
Ils présentent au feu leurs modestes cigares,
Se montrent de fumée on ne peut moins avares.
Et s'en vont au logis conter au traversin
Des exploits projetés le pompeux bulletin.

—

CHANT TROISIÈME.

O Muse, soutiens-moi ; qu'un rayon de ta flamme
Pénètre dans mon cœur, vienne embraser mon âme !
Tu peux dès à présent me prêter tes pinceaux.
Vois, tous nos plus gros loups sont devenus agneaux.
— Ami, me diras-tu, la critique est sévère.
— Peu m'importe ! aux abus je veux faire la guerre,
Et, dût le peuple rouge encor me maltraiter,
Jurons, menaces, coups, ne sauraient m'arrêter.
Ainsi donc, poursuivons notre troupe obstinée
Dans ses exploits divers pendant cette journée.
Parlons brièvement, et qu'en ce faible écrit
On trouve au moins le vrai, s'il y manque l'esprit.

Dans les bras de la nuit le jour dormait encore ;
La terre soupirait après la douce aurore,
Et tous les feux brillants, précurseurs du soleil,
Attendaient pour s'enfuir son radieux réveil,
Quand déjà le grand-maître, en son amour de gloire,
Courait garder sa place au temple de mémoire.
— Eh quoi ! me direz-vous, même avant l'*Angelus*,
Cet illustre guerrier vraiment ne dormait plus ?
— Non ; jaloux d'un pouvoir que sa grande âme rêve,
Il faut qu'il s'en saisisse, ou pour lui point de trève.
Aussi, chaque matin, voyez-le, sans pitié,
Délaisser sa trop tendre et timide moitié,
Couchée entre deux draps et ronflant sur la plume,
Pendant qu'il va chercher... peut-être un très-gros rhume.

A peine une lueur éclairait l'horizon,
A peine un doux réveil rendait à la raison
Tous ces nouveaux Midas, dont le bout de l'oreille
Trahissait, indiscret, ce qu'ils étaient la veille,
Que des ordres partout sont de suite portés,

Et maints projets entre eux aussitôt arrêtés.
D'abord, les uns devaient, dansant la carmagnole,
Apprendre aux aristôs l'art de la cabriole,
Et même les forcer, la cravache à la main,
D'accepter le bonheur de mendier leur pain ;
D'autres devaient créer un cours de politique
Pour démontrer à tous l'aimable république,
Dont la protection, la sainte égalité,
La grandeur, la puissance et la fraternité
Voulaient absolument, par excès de tendresse,
Les charger du pouvoir comme de la richesse,
Et, laissant tout dûment administré par eux,
Nous faire, à coups de poing, passer des jours heureux.

Enfin l'heure est sonnée, et tout le peuple en ordre,
Excepté cependant les agents du désordre,
Se rend près de l'endroit où l'arbre transporté
Par lui pompeusement devait être planté.
Déjà son étendard, agité par la brise,
Faisait battre les cœurs, quand on vit, ô surprise !
Quinze ou vingt chevaliers, les lances en arrêt,

Sortir en chancelant des murs d'un cabaret.
Non, jamais des taureaux menés à la tûrie
(Et qui pourtant mieux qu'eux nourriraient la patrie ?)
N'ont jeté de ces cris, oui, de ces cris affreux,
Capables d'effrayer les gens les moins peureux.
A leur aspect, soudain la foule épouvantée
Recule, et de terreur semble déconcertée.
C'est de la frénésie, un transport au cerveau,
Un mal qui n'atteignit jamais un buveur d'eau.
De leurs lèvres en feu s'échappe la menace,
Et l'arbre est emporté de la superbe place
Où nos petits-neveux devaient le voir fleurir,
Pour aller vivre seul... Oh ! n'est-ce pas mourir ?
Arrêtez, malheureux ! la rage vous égare.
Pourquoi réaliser un projet si barbare ?
Pourquoi, si jeune encor, le jeter au cercueil,
Et célébrer sa gloire en nous couvrant de deuil ?

Mais rien de ces héros n'arrête la furie,
Cet arbre doit mourir aussi pour la patrie ;

Et la fosse, des mains de ces soldats vaillants,
Fut creusée en ce jour, et vit leurs doigts sanglants.

Bientôt à tous les yeux se montre une autre scène :
Autour de lui se forme une bruyante chaîne *
De preux dansant en rond au chant d'un doux refrain,
Pour les honnêtes gens on ne peut plus malsain.
Et puis après ces cris : Le peuple est votre maître !
A bas ceci, cela, jusqu'au garde champêtre !
Devant nous tremblez tous, artistes et richards !
Vous ne fûtes jamais que tyrans et mouchards !

Non, les flots en courroux, soulevés par l'orage,
Menaçant d'engloutir leur paisible rivage,
Non, le ciel déchiré par le brûlant éclair,
Et la foudre sur nous se balançant dans l'air,
Ne peuvent rien offrir de vraiment comparable

* Pendant plus de six mois, hommes, femmes, filles, se levaient à minuit pour danser autour de l'arbre.

A ce tumulte affreux, ignoble, épouvantable.
J'ai vu, de mes yeux vu, ce rouge peuple-roi
Mettre l'intelligence et l'honneur hors la loi,
Et, jetant de côté le respect, la justice,
Mener notre pays comme va l'écrevisse.

CHANT QUATRIÈME.

Enfin nous avons vu nos héros de la veille
Criant, vociférant et dansant à merveille.
Huit jours se sont passés ; retournons à présent
Où se tient le conseil : c'est bien plus amusant.
Du grand-maître jadis la figure fleurie
Est triste maintenant et nous paraît flétrie.
Qu'est-il donc arrivé ? grand Dieu ! quelle pâleur !
Tous ses traits sont empreints d'une vive douleur.
Qui peut, grand citoyen, vous causer tant d'alarmes ?
Veuillez nous rassurer. Quoi ! vous versez des larmes !
Ah ! rappelez à vous ce courage indompté
Plongeant un long poignard dans le sein d'un... pâté !

Songez à nous; songez à notre république,
Qui peut tomber, sans vous, sous le joug monarchique.
Ne l'abandonnez pas dans ce triste moment :
Rien ne peut la sauver sans votre dévoûment.
Levant enfin les yeux sur la triste assemblée,
Qui paraît de ses maux malheureuse, accablée,
Il dit : « O citoyens! venez à mon secours,
« Je suis déshonoré, moi, moi qui tous les jours
« Vous menais dans la rue acquérir une gloire
« Dont le pays, je crois, gardera la mémoire. !
« Apprenez ma douleur... ah ! j'en prends le frisson !
« On a fait contre nous une infâme chanson *,
« Dont l'auteur voudrait bien, en sa haine profonde,
« Nous envoyer tenir nos clubs en l'autre monde.
« — Une infâme chanson ! répètent tous les preux.
« — Oui, reprend le grand-maître. — Oh! c'est ignoble, affreux!
« Qui peut s'être permis ce crime épouvantable?
« Répondez, noble chef! Quand ce serait le diable,
« Soudain nous partirons, malgré qu'il fasse noir.
« Oui, pour être vengé, vous n'avez qu'à vouloir.

* La première que l'auteur ait faite.

« — Bien, bien, mes bons amis! j'aime ce grand courage ;
« Pour notre république il est d'un bon présage.
« Courez, et que ce soir ce traître, ce bourreau
« Soit pendu! pressez-vous de dresser le poteau.
« Le vaincre, pour vous tous, n'est pas chose impossible.
« Prudence! quand il dort, on dit qu'il est terrible.
« Sachez, en l'approchant, l'effrayer par vos cris ;
« Mais d'un vase craignez les perfides débris.
« Ayez soin qu'avec vous se trouvent des matrones ;
« Surtout n'oubliez pas les jeunes amazones.
« De ce pas rendez-vous dans tous les lieux secrets,
« Afin de prévenir nos preux coupe-jarrets.
« Ne leur épargnez pas de nombreux petits-verres ;
« Pour les encourager ils seront nécessaires.
« Aux femmes prodiguez les plus douces liqueurs ;
« Ce stimulant est bon pour de si tendres cœurs. »

La troupe est au complet ; un commissaire en tête *
Provoque le hourra, fait mugir la tempête,

* Le commissaire et les chefs de l'administration étaient en tête du siége de ma demeure ; des cordes furent apportées pour me pendre.

Et l'on entend ces cris : « A bas le Béranger !
« Terre, de ce brigand nous voulons te purger ! »
Un notaire charmant, d'élégante tournure,
Un boulanger nanti d'une horrible figure,
Un gentil cordonnier, un ancien pâtissier,
Un sot tanneur de cuirs, plus un pédant huissier ;
Une douzaine au moins de ces vieilles mégères,
Pesantes de babil, mais de vertu légères ;
Quelques jeunes Manons, dont le timbre puissant *
D'une cloche fêlée avait le son perçant :
En avant le fameux Judas Iscariote,
Pour danser se montrant le meilleur patriote,
Formaient un doux concert dont les touchantes voix
Braillaient, beuglaient, jappaient, hurlaient tout à la fois.
Non, jamais on ne vit de fête plus bizarre ;
L'enfer seul peut offrir un pareil tintamarre.
Et qu'attendre de mieux de la part de ces rois
Qui voulaient parvenir en marchant sur les lois ?

* Toutes les filles de mauvaise vie, les seules dignes alors d'amour et de respect, faisaient partie de la horde des assiégeants.

Le gosier déchiré, notre aimable cohorte,
Ne pouvant plus chanter, au café se transporte,
Et chacun pour sa part ayant bu deux cruchons,
Le chef dit : « C'est assez ! vite, en avant ! marchons !
« Allez dans le quartier de nos aristocrates ;
« Courez, mes bons amis, désopilez vos rates.
« Il est surtout, il est un proscrit étranger * ;
« Forcez-le, par vos cris, vite à déménager.
« De la fidélité je le crois la victime ;
« Frappez ! ce titre seul à nos yeux est un crime.
« Vivent la guillotine et la fraternité !
« A bas les oppresseurs ! vive la liberté ! »
Aussitôt tous nos preux à sa voix obéissent ;
Les femmes à leur suite aussitôt déguerpissent,
Et vont en chancelant, avec tous ces guerriers,
Cueillir, pendant la nuit, de glorieux lauriers.

* Un réfugié espagnol.

CHANT CINQUIÈME.

Pour monter au pouvoir toi qui connais nos peines,
Peuple, sache-nous gré d'avoir brisé tes chaînes;
Regarde avec plaisir comment tes chefs nouveaux
Procèdent jour et nuit à de brillants travaux;
Viens le soir au café, prends sur nous des exemples :
Ce lieu, les cabarets, doivent être les temples
Où l'on doit te trouver adorant tous les jours
De Bacchus, ton seul dieu, les ardentes amours.
A quoi bon travailler? L'homme sur cette terre
Fut placé pour dormir, manger et ne rien faire,
Excepté pour bâcler des révolutions
Et contenter encor toutes ses passions.

Enfin un comité s'installe à la mairie ;
Là doit se décider le sort de la patrie.
Le président se lève ; ayant toussé deux fois,
Il prononce : « Écoutez ! » d'une puissante voix.
« O vous, grands citoyens, seuls appuis de la France,
« Dont le brillant génie et la vaste science
« Attendaient, pour sortir de leur obscurité,
« Les rayons d'une douce et sainte liberté ;
« Vous dans lesquels on trouve un courage indomptable
« S'il s'agit de passer toute une nuit à table,
« Et qui fûtes toujours amateurs d'un brûlot,
« D'une pipe d'écume et de son noir culot,
« Dites-moi si je puis, dans ce moment critique,
« Compter sur vos talents si grands en politique.
« Répondez : dois-je en vous ne voir que des amis
« Toujours prêts à lutter contre mes ennemis ? »

Le vice-président, fier de parler, s'avance,
Tenant de la justice en ses mains la balance ;
Il dit : « O noble chef ! du peuple les destins
« Doivent bientôt sortir de nos joyeux festins :

« Aussi je ne crains pas aujourd'hui que personne
« De ce grand comité jamais vous abandonne,
« A moins que cependant, sans nulle intention,
« Il ne vienne à mourir d'une indigestion. »

Mais un autre après lui, c'est le brave des braves,
Reprend : « Il n'est, je crois, parmi nous pas d'esclaves.
« Vous n'avez point affaire à d'ignobles jongleurs ;
« On ne peut me tromper, je connais les couleurs * !
« Non, notre dévoûment n'est pas chose frivole,
« Nous vous en donnons tous ici notre parole,
« Et nous allons jurer, quel que soit votre sort,
« De vous suivre partout, à la vie, à la mort !
« Mais d'où viennent ces cris ? regardez dans la rue :
« Grand Dieu ! que d'ouvriers ! quelle horrible cohue !
« Que veulent-ils ? ô ciel ! ah ! nous sommes perdus ! »

A ces mots, nos héros semblent tous morfondus.
Le président ** s'enfuit, et toutes vos clochettes,
Messieurs les aristôs, ne furent pas muettes ;

* Un teinturier.

** Le chef de l'administration provisoire, devenu depuis représentant.

« Qu'ai-je entendu? dit-il ; un réactionnaire
« Vient de parler ici ; chassez ce téméraire ;
« Fuyez de ses discours les traits empoisonnés.
« Ou je ne doute plus de vous voir enchaînés. »
Frappé par un fou rire, hélas! il perd la tête,
Et s'enfuit en grondant, comme fait la tempête,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Poursuivi par le peuple ainsi que par ses cris.

O douleur! ô regret! le pauvre provisoire
Allait enfin cueillir les fruits de sa victoire.
Quand il reçut un jour du peuple souverain
L'ordre de déguerpir pas plus tard que... soudain.
Pourquoi l'avoir chassé, trop ingrate patrie?
Il t'aimait cependant avec idolâtrie.
Ah! je vais tous les jours, te reprochant sa mort,
Dire un *De profundis* et pleurer sur son sort.

A MA TÊTE.

SATIRE.

Oui, je veux te gronder, sotte et mauvaise tête,
A médire, à blâmer, malgré moi toujours prête !
Longtemps je me suis tu, craignant de te blesser ;
Mais enfin, aujourd'hui, je vais te dénoncer.
Ah ! tu croyais vraiment, comptant sur ma faiblesse,
Rester l'enfant gâté d'une lâche tendresse ;

Tu croyais que, soumis à ton moindre désir,
Je me ferais tuer pour te faire plaisir.
Non, non, je ne veux plus, écoutant tes paroles,
Barbouiller mon papier de tes contes frivoles ;
Il faut dès aujourd'hui, réprimant tes écarts,
Que mon nom soit exclu du nombre des bavards.
Raisonnons : d'où te vient cette triste manie,
Qui dans tes sots propos va chercher du génie ?
Te croirais-tu déjà rivale de Boileau ?
Ce beau rêve aurait-il détraqué ton cerveau ?
Crains qu'un faux amour-propre, égarant ta pensée,
Ne te fasse bientôt passer pour insensée,
Et que le bon public, pour plus de cent raisons,
Retienne un jour ta place aux petites-maisons.
Écoute, réponds-moi, ce n'est plus raillerie :
De tout voir de travers pourquoi cette furie ?
Ne saurait-on rien faire en ce département,
Sans provoquer chez toi du mécontentement ?
Éloigne de ton cœur la rage de médire,
Des sottises d'autrui laisse les autres rire,
Et ne va pas ainsi parler, sans nul détour,
De l'un, de l'autre, enfin des nullités du jour.

Tu t'ombrages de tout : c'est un apothicaire.
Qui rêve préfecture en donnant un clystère ;
Tu ferais aussitôt voir ce républicain
Poursuivant le pouvoir l'instrument à la main,
Et, sans égard encor pour sa docte science,
Tu nous le dépeindrais comme plein d'ignorance.
Nomme-t-on devant toi notre député Bard,
Il faut que de ton fiel il ait aussi sa part :
Tu dis que du filet sa langue embarrassée
Ne saurait au sénat dévoiler sa pensée,
Mais qu'avec du courage, aidé d'un précepteur,
Il peut dans cinquante ans faire un bon orateur ;
Tu reconnais en lui l'homme doux, agréable,
Joignant à tout cela cette ignorance aimable
Qui veut persuader qu'avec l'égalité
On peut très-bien d'un sot faire un bon député,
La grandeur, les talents, l'esprit et la logique
Ne pouvant compatir avec la république.
Misérable ! dis-moi, peut-on avec plus d'art
Au cœur de l'innocence enfoncer un poignard ?
Le Rouge te déplaît ? eh bien ! laisse le Rouge
Moisir au cabaret ou croupir dans son bouge ;

Tu ne dois rien y voir : chacun a sa couleur.
On t'appellerait blanche, où serait le malheur ?
Te vient-il une idée, il faut prendre la plume ;
Si je te contredis, alors ton sang s'allume,
Tu grondes, et, forcé d'obéir à ta loi,
Je salis du papier, certes, bien malgré moi.
Bien plus, tu veux encor, cédant à tes caprices,
Travestir les vertus, sous ma plume, en des vices :
C'est ainsi que l'on voit le grand Ledru-Rollin
Victime des fureurs de ton esprit malin.
Si je te dis : Lui seul était notre espérance,
Lui seul par ses talents pouvait sauver la France,
Tu réponds aussitôt : Lui, l'effronté menteur,
Le maudit charlatan, l'affreux agitateur !
Et, me montrant partout ses nombreuses victimes,
Cet amour de notre or sous le nom de centimes,
Cette soif d'un pouvoir qu'il voulait à tout prix,
Dût la France crouler sous le poids du mépris ;
Ces tribuns qu'il payait pour semer la discorde,
N'ayant dans leurs discours que guillotine et corde ;
Le mérite proscrit, faisant place aux hurleurs ;
Tous les honnêtes gens accablés de douleurs ;

Ce héros de banquet, recherchant la louange,
Non des hommes de bien, mais d'une ignoble fange :
Ce digne successeur des rêves de Babeuf,
Traversant comme un chat, naguère, un œil-de-bœuf.
Pour mettre en sûreté sa majesté peureuse,
Craignant plus les sifflets qu'une fuite honteuse,
Tu te mets à crier, et cela sur le ton
D'un aveugle sans chien, privé de son bâton !
Mais ce n'est pas le tout : dans ta fureur extrême,
Te voyant sans raison, je tremble pour moi-même,
Et n'ose plus parler de l'illustre Jeannot,
Du sublime Landolphe et du grand Racouchot,
Sans crainte de te voir sur moi verser ta bile,
Et pour un seul juron m'en faire écrire mille.
Si tu pouvais entendre un seul de leurs discours,
Étonnants de beautés, tellement ils sont courts,
Oh ! tu serais ravi de la mâle éloquence
Qui brille en eux surtout par un profond silence.
Eh quoi ! de la Montagne un seul des sénateurs
N'est, malgré ses travaux, digne de tes faveurs ?
Si je vante Bruys, pensant qu'il peut te plaire,
Sa nomination te paraît un mystère ;

Il ne te convient pas, et tu ne saurais voir,
Avec tout son esprit, ce grand homme au pouvoir ;
Et cependant, sans lui, les pipes culottées
N'eussent point au sénat été représentées !
Est-il un seul mortel comparable à Menand,
A Rougeot, à Boysset, au célèbre Rolland ?
Trouve-nous d'un Heitzmann l'esprit et la science ;
Sans Geindriez, dis-moi, que deviendrait la France ?
Ah ! tu mérites bien, pour tes lâches couplets,
Tes poèmes, quatrains et dégoûtants pamphlets,
Que ceux à qui tu fais cette honteuse guerre
Te traitent, jour et nuit, de réactionnaire !
Il en reste encore un : faut-il te le nommer ?
Tu le devines, mais ne va pas t'enflammer.
Déjà je t'entends dire : Il fut légitimiste,
Devint carbonaro, se montra philippiste,
Et, sans rire, à présent se dit républicain,
Et de la veille encor ! que sera-t-il demain ?
J'enrage de t'entendre, et, puisqu'il faut le dire,
Pour la dernière fois, enfin, je me retire.
Mais, avant tout, de moi reçois cette leçon :
Ne fais plus, de ta vie, une seule chanson ;

Ne vois plus la Montagne avec ces regards sombres
Qui changent ses grandeurs en turbulentes ombres ;
Ne te consume pas contre elle en vains efforts :
Ne trouble pas sa paix : c'est le repos des morts !
De tes maux n'attends pas que jamais je te plaigne.
Adieu, car je reprends mes rasoirs et mon peigne ;
Trop longtemps tu m'as fait de nombreux ennemis :
Pour servir tes défauts cherche un autre commis !

———

MA TÊTE A SON MEILLEUR AMI.

SATIRE.

Quoi! tu veux, cher ami, que je cesse d'écrire
Contre ces grands mortels taillés pour la satire!
Est-ce ton dernier mot? réponds-moi franchement.
Faut-il rester muet dans un pareil moment?
Vois ces hommes sans frein, nullités furieuses,
Lancer de tous côtés leurs flèches venimeuses,

Poursuivre jusqu'aux champs l'honnête laboureur,
Semer dans l'atelier le désordre et l'erreur,
Contraindre l'artisan, par de fausses promesses,
Des discours furibonds et de feintes caresses,
A ne voir (et cela dans ses meilleurs amis)
Que de lâches bourreaux, de cruels ennemis,
Et, pour nous ramener l'antique barbarie,
Tuer moralement notre belle patrie,
Diviniser Marat, Robespierre, Danton,
Considérant, Leroux, voire même Proudhon,
Ce fou qui dit pouvoir, malgré l'Être suprême,
De la terre et des cieux changer tout le système,
Oubliant, faible insecte égaré par l'orgueil,
Que son immensité doit pourrir au cercueil!
Mais, voyons, qu'ont donc fait ces montagnards célèbres
Qui devaient, disaient-ils, dissiper les ténèbres
Dérobant à nos yeux ce bonheur des humains
Pétri depuis longtemps par leurs illustres mains?
Les a-t-on jamais vus, en un jour de bataille,
Pour servir leur pays affronter la mitraille,
Ou, Belzunces nouveaux, près des pestiférés
Braver par dévoûment des dangers assurés?

Ont-ils, navigateurs sur de lointains parages,
Planté notre étendard au milieu des sauvages?
Sont-ils grands par le nom, les vertus, le savoir?
Il faut un titre enfin pour monter au pouvoir,
Et je ne vois en eux qu'embryons politiques,
Burlesques orateurs se parant d'airs tragiques,
Heureux et fiers d'avoir une célébrité
Acquise entre le rôt, la poire et le pâté.
Aussi nous leur devons cette immortelle gloire
D'arriver en mangeant au temple de mémoire.
O fortuné pays! grâce à l'invention,
On peut mourir pour toi d'une indigestion!
— Mais tu vas attirer sur toi des flots de haine:
A griffonner dis-nous quelle rage t'entraîne.
— Certes! notre navire est près de submerger,
Et je m'endormirais au moment du danger!
Non, non, je ne puis voir notre belle patrie
Constamment déchirée, accablée et flétrie,
Sans crier aux bourreaux, cause de ses malheurs:
Arrêtez! c'est assez et de deuil et de pleurs!
Mais rien ne calmera leur ardeur furibonde;
Ils veulent régner seuls sur les débris du monde,

Poursuivre jusqu'aux champs l'honnête laboureur,
Semer dans l'atelier le désordre et l'erreur,
Contraindre l'artisan, par de fausses promesses,
Des discours furibonds et de feintes caresses,
A ne voir (et cela dans ses meilleurs amis)
Que de lâches bourreaux, de cruels ennemis,
Et, pour nous ramener l'antique barbarie,
Tuer moralement notre belle patrie,
Diviniser Marat, Robespierre, Danton,
Considérant, Leroux, voire même Proudhon,
Ce fou qui dit pouvoir, malgré l'Être suprême,
De la terre et des cieux changer tout le système,
Oubliant, faible insecte égaré par l'orgueil,
Que son immensité doit pourrir au cercueil!
Mais, voyons, qu'ont donc fait ces montagnards célèbres
Qui devaient, disaient-ils, dissiper les ténèbres
Dérobant à nos yeux ce bonheur des humains
Pétri depuis longtemps par leurs illustres mains?
Les a-t-on jamais vus, en un jour de bataille,
Pour servir leur pays affronter la mitraille,
Ou, Belzunces nouveaux, près des pestiférés
Braver par dévoûment des dangers assurés?

Ont-ils, navigateurs sur de lointains parages,
Planté notre étendard au milieu des sauvages?
Sont-ils grands par le nom, les vertus, le savoir?
Il faut un titre enfin pour monter au pouvoir,
Et je ne vois en eux qu'embryons politiques,
Burlesques orateurs se parant d'airs tragiques,
Heureux et fiers d'avoir une célébrité
Acquise entre le rôt, la poire et le pâté.
Aussi nous leur devons cette immortelle gloire
D'arriver en mangeant au temple de mémoire.
O fortuné pays! grâce à l'invention,
On peut mourir pour toi d'une indigestion!
— Mais tu vas attirer sur toi des flots de haine:
A griffonner dis-nous quelle rage t'entraîne.
— Certes! notre navire est près de submerger,
Et je m'endormirais au moment du danger!
Non, non, je ne puis voir notre belle patrie
Constamment déchirée, accablée et flétrie,
Sans crier aux bourreaux, cause de ses malheurs:
Arrêtez! c'est assez et de deuil et de pleurs!
Mais rien ne calmera leur ardeur furibonde;
Ils veulent régner seuls sur les débris du monde,

Dussent-ils en venir à s'entr'exterminer,
Chacun voulant sur l'autre à son tour dominer,
Jusqu'au dernier de tous, qui, manquant de victimes,
Se lancera lui-même après eux aux abîmes !
Ouvriers, mes amis, mes frères en labeurs,
Comme vous je travaille et vis de mes sueurs,
Comme vous je connais les peines, la souffrance,
Et comme vous encor je chéris notre France !
Au nom de l'amitié, je vous demande à tous :
Qu'ont fait ces insensés? oui, qu'ont-ils fait pour nous?
Leurs esprits transcendants, ces foyers de lumière,
N'ont répandu partout que haine et que misère.
Dites-moi, s'il vous plaît, depuis quatre-vingt-neuf,
Ont-ils rien inventé de sublime et de neuf?
Au contraire, sous eux, l'on a vu l'ignorance
S'ériger en grandeur pour gouverner la France,
Le commerce détruit, et les arts languissants
Écrasés sous le joug des êtres impuissants,
Qui prêchaient chaque jour la guerre à la famille,
S'honorant d'arborer cette rouge guenille,
Opprobre de la France, et teinte encor du sang
Versé, n'importe l'âge et le sexe et le rang,

Pendant l'époque affreuse et d'horrible mémoire
Qui tache et déshonore à jamais notre histoire !
Et voilà les humains platement exaltés
Dans des journaux par eux de notre argent dotés
Pour ériger en saints ces illustres du bagne,
Envoyés pour instruire et former la campagne
Dans l'art de fomenter ces révolutions,
Déshonneur d'un grand peuple, effroi des nations,
Et démontrer encor, niant l'Être suprême,
Que l'homme ne se doit tout entier qu'à lui-même,
Le dégradant au nom d'une fraternité
Qui ne respire et vit que par la charité !
Oh ! quand nous avons vu ces vandales détruire,
Entasser les débris sans jamais rien construire,
Irons-nous, dans leurs mains d'architectes sans art,
Livrer notre pays aux dangers du hasard ?
Non, non, le jour s'est fait, et la vérité brille ;
N'ayons plus qu'un seul cri : DIEU, PATRIE ET FAMILLE !

INVOCATION

INSPIRÉE PAR LES JOURNÉES DE JUIN.

Inspire mes accents, toi qui me donnas l'être,
Dieu, de tout l'univers seul arbitre et seul maître ;
Prête à ma faible voix les sublimes accords
Qui calmaient de Saül les furieux transports ;
Fais naître dans mon cœur cette brûlante flamme
Dont les rayons divins, en éclairant mon âme,

Réfléchissent les maux, les craintes, les douleurs
Affligeant chaque jour notre patrie en pleurs;
Et, pour flétrir encor ces hordes insensées,
Aux coupables projets, aux hideuses pensées,
Permets que je distille, en mes faibles écrits,
Ce que j'éprouve en moi pour elles de mépris.
Car je gémis de voir, sous des formes humaines,
La faiblesse et la peur nous préparant des chaînes.
La fraude se donnant le beau nom d'équité,
L'égoïsme cruel prêchant l'humanité;
L'envie au regard sombre, au teint pâle et livide,
Du talent, des vertus implacable Euménide,
Convoitant le pouvoir pour soumettre à ses lois
Un peuple sourd aux cris de sa perfide voix;
L'orgueil de tous côtés flétrissant le mérite,
Rabaissant la grandeur qui l'efface et l'irrite,
Et, perfide serpent, portant à l'ouvrier
Son venimeux poison jusque dans l'atelier.
Je gémis en pensant aux discours frénétiques,
A tous ces cris hurlés sur nos places publiques,
A notre beau pays dans la fange traîné,
A l'immortel Bréa tombant assassiné,

A ce noble prélat, généreuse victime,
Pieux et saint martyr du plus horrible crime !
Aussi je ne saurais déserter de mon rang
Quand l'hydre semble encor flairer l'odeur du sang ;
Je veux, armé toujours du fouet de la satire,
Fustiger des méchants l'orgueil et le délire ;
Je veux crier sans cesse à tous les ouvriers :
De ces monstres fuyons les conseils meurtriers !
Pour la famille et Dieu, sachons braver la haine,
Les dangers, les travaux, les soucis et la peine,
Et, nobles citoyens, en flétrissant l'erreur,
Payons à la patrie une dette d'honneur !

AU POÈTE COIFFEUR

DE PARAY-LE-MONIAL.

SATIRE.

Je t'ai compris, je viens; donne-moi la main, frère :
Némésis nous unit dans la même colère.
En nos jours malheureux, combien j'aime à te voir,
Délaissant pour le fouet le peigne et le rasoir,
Flageller ces méchants qui, dans leur rage impie,
Déchirent sans pitié le sein de la patrie!

Oui, poursuis-les partout de ton accent vengeur,
Ces lâches artisans de trouble et de malheur,
Qui sous le joug honteux de la démagogie
Tiennent depuis deux ans la France à l'agonie.
Démasque aux ouvriers, aux pauvres laboureurs,
Leurs desseins criminels, leurs discours suborneurs.
Ils présentent à tous le bonheur, les richesses...
Où donc les prendraient-ils, ces faiseurs de promesses?
Ainsi que leurs cerveaux, leurs goussets sont déserts.
Ils veulent, nouveaux dieux, régenter l'univers,
Et, parmi ces héros de la rouge guenille,
Pas un ne sait à bien conduire sa famille.
Ils sont tous besogneux et de dettes criblés;
Aux plus noirs cabarets nuit et jour attablés,
C'est au fond d'un grand broc qu'ils puisent leur science.
Qui doit, selon leurs vœux, régénérer la France.
A leurs propos pervers, l'ouvrier en émoi
Dans son honnête cœur sent ébranler sa foi.
Ami, soutenons-les, ces malheureux qu'entraîne
L'attrait irréfléchi d'une aisance soudaine;
Montrons-leur qu'ici-bas, sans travail et sans Dieu,
L'homme ne peut avoir ni pain, ni feu, ni lieu.

Venez, soutenez-nous dans cette sainte lice,
Riches, pauvres, vous tous qui voulez la justice ;
Il y va cette fois de la société,
Il y va de la paix et de la liberté.
— Des méchants, direz-vous, le règne est peu durable.
— Soit ; mais il faut subir leur joug abominable.
Voyez, voyez un peu, paresseux voyageurs,
Où peuvent vous mener vos coupables lenteurs.
Plus de riches ! partant, ici-bas plus d'ouvrage :
Qui paîrait, lorsque nul n'aurait l'or en partage ?
Alors un beau décret (comme on serait heureux !)
Forcerait les mortels à se faire tous gueux.
A vivre des douceurs de la guerre intestine.
A se plaire aux baisers de dame Guillotine,
Enfin à s'appeler citoyens... Quant à Dieu,
On n'en parlerait plus : Proudhon en tiendrait lieu.
Et vous croyez, Français, qu'une heure, une minute,
Ce ne serait pas trop pour ce règne de brute,
Ce règne qui pourrait, sous sa compression,
Nous faire reculer jusqu'au roi Clodion ?
Gardons-nous, aux rayons de lueurs mensongères,
Gardons-nous d'oublier le progrès de nos pères ;

Avançons plus loin qu'eux, mais ne reculons pas;
Évitons, pour monter, de descendre si bas.
Réveillez-vous, enfants de la même patrie;
Il en est temps, sortez de votre léthargie.
Vous avez dans vos mains la branche de salut.
Et vous êtes encore au joug de Belzébuth!
Verrez-vous plus longtemps de notre belle France
S'éteindre à petit feu la superbe existence?
Pour arrêter le mal en son affreux progrès,
Vous n'auriez que des pleurs, de stériles regrets?
Mais vous pouvez parler, mais vous pouvez écrire;
Vous pouvez avec nous aiguiser la satire.
A défaut d'action, vous avez de l'argent :
Des chaînes de l'erreur rachetez l'indigent;
Instruisez-le; par vous qu'il apprenne à connaître
Le chemin le plus sûr qui conduit au bien-être.
Notre ennemi travaille, et nous ne faisons rien;
Ce qu'il fait pour le mal, faisons-le pour le bien.
Que nos vers, notre prose en tous lieux retentissent;
Qu'aux champs comme aux cités tous les murs s'en tapissent :
Que jusqu'à la chaumière ils parviennent sans frais,
Portant la vérité, la concorde et la paix.

Il s'agit d'arracher aux méchants une proie,
Il s'agit du salut d'un peuple qui se noie,
Il s'agit d'empêcher des flots de sang humain.
A l'œuvre aujourd'hui même! il est trop tard demain.
Vite, petits et grands, que chacun dans sa sphère,
Chacun autour de soi répande la lumière.
Du cœur, amis! et Dieu bénira nos efforts,
Car en nombre, à bon droit, nous sommes les plus forts.

R....., coiffeur à Autun.

REPONSE AU COIFFEUR D'AUTUN.

SATIRE.

Non, la fraternité n'est point une chimère
Pour les honnêtes gens : donne-moi ta main, frère.
Viens, partageons ensemble et la douce amitié
Et l'horreur des méchants ; frappons-les sans pitié !
Des charlatans du jour dévoilons l'imposture ;
Par un profond mépris répondons à l'injure.

Au chemin de l'honneur, tous deux du même pas,
Engageons-nous sans crainte, et n'en dévions pas.
— Ami, me diras-tu, bien souvent il en coûte
Pour combattre l'erreur et le vice. — Sans doute!
Mais faut-il, pour cela, redouter le courroux
Des sots admirateurs des Cabets, des Leroux?
On les dit forts, c'est vrai; je sais que nul hercule
Ne porterait comme eux le poids du ridicule,
Et des mains du dieu Mars je les croirais pétris,
Si la gloire pouvait s'acquérir par des cris!
Cependant qu'ont-ils fait de ce temps où, pimpante,
La Montagne flattait, aimable et caressante,
Ses chers enfants du bagne; où pour son tendre cœur
Une marque à l'épaule était signe d'honneur;
Où, nuit et jour hurlant la fière *Marseillaise*,
Dans les châteaux royaux installés à leur aise,
Les Marats, en vivant dans un mol abandon,
De la guerre civile attisaient le brandon?
Hélas! ce temps n'est plus; maintenant soucieuse,
Si quelque chose encor parfois la rend heureuse,
C'est qu'à défaut de sang abreuvant nos sillons,
Elle a pu tout au moins nous couvrir de haillons,

En attendant le jour où, par de nouveaux crimes,
Ses séides feront de nouvelles victimes.
Dis-moi, toi que j'estime honnête citoyen,
Dont le cœur sacrifie au saint amour du bien,
Peut-on voir les héros de l'horrible phalange
Qui depuis soixante ans souille tout de sa fange
A tout régénérer se croire destinés,
Quand ils sont de l'honneur ennemis forcenés?
Peut-on voir chaque jour salir le nom de frère
Par tous ces artisans de trouble et de misère,
Sans éprouver en soi cette indicible horreur
Qui faisait de Gilbert frémir le noble cœur?
Eh quoi! j'irais courber un front lâche et timide
Devant une ignorance et brutale et stupide!
Et, voyant mon pays dans sa gloire insulté
Par de sots intrigants au cri de liberté,
Il faudrait me résoudre à vous entendre braire,
Recevoir de chacun la ruade, et me taire!
Impossible! Dussé-je aller aux sombres bords
De leur piteuse histoire égayer tous les morts,
Je veux siffler, huer leurs vices à ma guise.
Ils crîront, mais à tort; je les immortalise.

Beaucoup disent : Mon cher, il faut les ménager,
Même les adoucir... Oh ! c'est trop exiger.
Quoi ! j'irais dans Ledru, tout exprès pour leur plaire,
Trouver un patriote officieux, sincère,
Le vanter de ma plume en cent endroits divers,
Quand son nom seul suffit pour dégrader mes vers !
Je conviens qu'au sénat il brillait d'un beau lustre
A côté de Flocon, ce culotteur illustre,
Et nul ne savait mieux, au milieu d'un banquet,
Pour berner l'ouvrier manœuvrer son caquet.
Mais aller en public, lâche panégyriste,
De ses adulateurs grossir encor la liste ;
Lui donner des talents, des vertus qu'il n'a pas ;
Illustrer son passage au fameux vasistas ;
Sans rire, le traiter, comme autrefois la chambre,
De sublime orateur et d'honorable membre,
Serait trop m'abaisser ; je n'y puis consentir.
Ma conscience est là, je ne saurais mentir.
Non, non ! jamais, jamais ! Je hais tout artifice,
Et ne puis déguiser la vertu ni le vice.
J'entends de tous côtés murmurer : C'est trop fort !
Et déjà, je le vois, on me compte pour mort.

Cependant qu'ai-je dit que je ne dusse dire?
Des fourbes maintenant ne pourrait-on plus rire?
Après tout, est-ce à moi qu'ils doivent le défaut
D'estimer chacun d'eux beaucoup plus qu'il ne vaut?
Puis-je empêcher qu'un fou, ridicule, incapable,
Admire son esprit, se trouve incomparable,
Et qu'il aille au sénat, devant les auditeurs,
Faire passer pour sots ses nombreux électeurs?
D'ailleurs, s'il est ainsi, je n'en suis pas la cause.
Tout le monde s'en moque, et moi fais-je autre chose?
Si devant le public il veut toujours parler,
Est-ce moi qui le force à le faire bâiller?
J'aimerais mieux le voir massacrer son pupitre,
Hurler, ou de Vadé dégoiser un chapitre,
Qu'écorcher sans pitié le langage français
En voulant démontrer ce qu'il ne sut jamais.
Il vaut mieux, selon moi (je suis un peu vulgaire),
Passer dans son pays pour un homme ordinaire,
Que d'aller au sénat, par pure vanité,
Passer pour sot aux yeux de la postérité.

AUX NOBLES CŒURS.

Eh quoi ! notre pays, cette noble patrie,
Du génie et des arts dès longtemps le flambeau,
Courberait sous le joug d'une horde flétrie,
De même qu'un martyr sous le fer du bourreau ?

Et tout ce qui sent battre un cœur dans sa poitrine,
Oubliant un passé plein d'horreur et d'effroi,
Verrait sans s'émouvoir une race assassine
Frapper du même coup France, famille et foi ?

Et ce qui porte en soi le cachet du génie,
Ce qui chérit l'honneur, la gloire et les vertus,
Subirait sans frémir pareille ignominie ?
Non, non, jamais, jamais ! non, non, ce temps n'est plus !

Il ne peut revenir, ce temps souillé de crimes,
Où des monstres n'ayant rien que les traits d'humains
Souriaient de bonheur au râle des victimes
Qui tombaient chaque jour sous leurs sanglantes mains !

Oh ! qui voudrait revoir ces horribles sicaires
Poursuivre, massacrer les prêtres à l'autel,
Égorger les enfants sur le sein de leurs mères,
Et dans son culte saint blasphémer l'Éternel !

Oh ! qui voudrait revoir ce temps où des vandales
Réduisaient en débris nos plus beaux monuments,
Où nos temples, souillés d'horribles saturnales,
Ne retentissaient plus que d'affreux hurlements ?

Ce n'est pas l'ouvrier, non, je ne puis le croire ;
Car il porte l'amour des beaux arts en son cœur,
Et sait que dans le monde ils reflètent sa gloire,
Comme famille et foi reflètent son bonheur.

Ce n'est pas notre armée, au devoir si fidèle ;
Non, elle défendrait notre culte et nos lois
Contre les attentats de la horde cruelle
Qui depuis soixante ans tient la France aux abois.

Mais ce sont les enfants de la phalange atroce
Qui, de notre pays changeant le sceptre d'or
En hache de bourreau, mettaient un soin féroce
A verser des torrents d'un sang qui fume encor !

France, je ne sais pas quelle est ta destinée,
Et si mes yeux sur toi doivent verser des pleurs,
Si je verrai bientôt ta tête couronnée
Par la main de tes fils d'épines ou de fleurs ;

Mais si, contre mes vœux, nos discordes civiles
Français contre Français armaient un jour nos bras ;
Si le canon tonnait dans le sein de nos villes,
Pour défendre la France, amis, n'hésitons pas.

Levons-nous et marchons ; notre cause est si sainte !
Ah ! qu'il est beau d'aller, pour la gloire et l'honneur,
Offrir tout à la fois, sans regrets et sans crainte,
Sa vie à sa patrie et son âme au Seigneur !

———

LE DÉMAGOGUE ET L'OUVRIER.

DIALOGUE.

LE DÉMAGOGUE.

Ami, la liberté, cette sublime idole,
Devrait rouler pour toi les trésors du Pactole,
Et pourtant, jusqu'ici, rebut du genre humain,
Tu n'as su du bonheur trouver le vrai chemin.
A toi tout le travail, à toi chagrins et peines;

A d'autres le doux soin de te charger de chaînes!
Le soleil bien longtemps doit-il donc éclairer
Les maux que l'on se plaît à te faire endurer?
Vois là-bas ce mortel berçant son opulence
Dans ce char magnifique, insulte à l'indigence :
A ses yeux, l'ouvrier n'est qu'atome, néant,
Insecte qu'il écrase et qu'emporte le vent :
Il habite un palais, toi la pauvre chaumière;
Du haut de sa grandeur il rit de ta misère,
Oubliant qu'il ne doit qu'à tes nobles labeurs
Ce bien dont il jouit en t'abreuvant de pleurs.
Souffriras-tu longtemps?

L'OUVRIER.

Ce sot et plat dilemme,
Vrai déni de justice, ignoble stratagème,
Vient contre ma raison malgré moi se briser.
Esclave de l'orgueil, crois-tu m'en imposer?
Quoi! ce riche mortel, fût-il même le père,
Le guide, le soutien du pauvre en sa misère,
Chaque instant lui vît-il faire un bienfait nouveau,

Ne serait qu'un barbare, un tyran, un bourreau,
Un Crésus effréné pour qui les arts s'épuisent,
Un tigre dévorant pour qui nos bras produisent,
Un monstre qui ne rêve et n'adore que soi :
Une brute qui fait de son ventre sa loi ?
Mais depuis soixante ans cet odieux système,
Fouetté par la raison, revient toujours le même :
C'est la billevesée offerte aux nations
Par tous les amateurs de révolutions,
Pauvres fous, de ce monde illustres parasites,
Et de l'art de duper professeurs émérites.
Dis-moi plutôt que l'or et l'éclat et le rang,
Le désir de régner, l'affreuse soif du sang,
N'ont jamais dans ton cœur pu trouver une place :
Que ton amour pour moi n'est point une grimace :
Que la Montagne peut, par ses brillants discours,
Nous guérir de tous maux, et cela pour toujours.
Vante-moi tes vertus et ton patriotisme ;
J'y croirai beaucoup mieux qu'à ce feint despotisme
Que tu dis m'écraser, m'étreindre sous sa loi,
Quand je suis moins esclave et plus heureux que toi.
Tu mens !

LE DÉMAGOGUE.

Pauvre insensé, vois donc encor ce prêtre ?
Il voudrait à son joug de même te soumettre.
Fuis-le, car il te dit qu'un Dieu de vérité,
Appelé par les sots puissance, immensité,
A créé dans six jours le ciel, la terre et l'onde,
Et des astres errants la troupe vagabonde ;
Qu'il pourrait écraser sous le poids de sa main
L'univers dont il est l'arbitre souverain ;
Que nul ne le connaît, ne saurait le décrire,
Et que, jusqu'au néant, tout subit son empire ;
Qu'il voit dans ton travail une adoration,
Dans toutes tes douleurs une expiation.
Il te dirait encor qu'en toi réside une âme
Qui doit brûler toujours d'une constante flamme
Pour cet être inconnu, ce roi de l'univers,
Récompense des bons, châtiment des pervers,
Et qu'il est pour le juste une terre promise,
Séjour de la vertu. Quelle absurde sottise !
Tu pourrais écouter un pareil imposteur,
Un fourbe !

L'OUVRIER.

C'est assez. Jamais mon vieux pasteur,
Cet homme vertueux que chacun vénère, aime,
Qui versa sur mon front l'eau sainte du baptême,
Fit briller dans mon cœur les rayons de la foi,
Ma science, ma force et mon guide et ma loi,
Ne fut un fourbe, un traître, un méchant, un parjure;
Tes propos au bon sens font une affreuse injure.
Il est vrai que ternir les vertus, la bonté,
C'est là le grand secret de ta fraternité.
Quoi! celui qui m'a dit si souvent : Sois honnête,
En flattant de sa main ma jeune et blonde tête;
A mon épouse, à moi, prosternés à genoux :
Soyez heureux, bénis; mes enfants, aimez-vous,
Serait mon ennemi? Quelle pensée infâme!

LE DÉMAGOGUE.

Je blâme ta faiblesse.

L'OUVRIER.

Et que me fait ton blâme?

LE DÉMAGOGUE.

On va rire de toi.

L'OUVRIER.

Quels seront les rieurs?
Des hommes dégradés, sots et tristes railleurs.
Va, celui dont je vis se mouiller la paupière
Au dernier des soupirs qu'exhala mon vieux père,
Qui, me voyant pleurer, me dit: Pauvre orphelin,
Viens, je t'adoucirai les ronces du chemin,
Et qui longtemps encor dirigea mon jeune âge
Dans cette vie amère et féconde en orage,
Aura toujours sa place au milieu de mon cœur,
Pour me crier de là: Tout n'est rien sans l'honneur!

LE DÉMAGOGUE

Et tu t'es laissé prendre à son charlatanisme ;
Mais le bien qu'il t'a fait, c'est du jésuitisme.
Lève-toi, malheureux qu'écrasent les travaux,
Toi dont je veux tarir à jamais tous les maux.
De supporter ce joug, frère, tu te dégrades ;
Le peuple est roi : marchons ensemble aux barricades.
Il en est temps encore, apprends à mépriser
Les artisans des fers que je voudrais briser.
Tu résistes ? qui peut te retenir encore ?
Serait-ce la vertu ? Mais l'on te déshonore.
Dieu ? Ce vieux préjugé, contraire à la raison,
Est mort depuis longtemps, aboli par Proudhon.
Ta famille ? Allons donc, quand le riche l'affame !
Il ne te manque plus que de te croire une âme.
Sois un homme, marchons !

L'OUVRIER.

Combien je suis surpris !

LE DÉMAGOGUE.

Craindrais-tu donc la mort ?

L'OUVRIER.

Non, je crains le mépris.
J'ai deviné, tu veux, au nom du prolétaire,
Pour avoir le château désoler la chaumière,
Commettre par ses mains de sanglantes horreurs,
Et de quatre-vingt-treize imiter les fureurs.
Au joug des passions ta vie est enchaînée ;
Rêver pillage, sang, telle est ta destinée.
Va, ne réclame pas de mon bras le secours :
Qui t'écoute et te suit se dégrade toujours.

LE DÉMAGOGUE.

Eh quoi ! tu ne hais pas l'odieux esclavage
De tous ces grands du jour ?

L'OUVRIER.

Je ne hais que ta rage.

LE DÉMAGOGUE.

Peux-tu fuir ton bonheur?

L'OUVRIER.

Mais nul n'est plus heureux
Que l'ouvrier modeste, habile et vertueux.
Riche des seuls trésors de son intelligence,
De l'amour du travail, de sa sainte croyance,
Il ne saurait donner dans aucun des travers
Qui désolent par toi notre pauvre univers.
Chez l'honnête artisan toujours quand la foi brille,
On est sûr de trouver l'amour de la famille,
L'épouse chaste et pure, et d'aimables enfants
Qu'elle entoure de soins assidus et touchants.
La paix et l'union règnent dans le ménage;
L'homme est laborieux, la femme douce et sage.

Simples dans leurs désirs, satisfaits de leur sort,
Ils n'ont qu'un but : le ciel ; Dieu les attend au port.
Quelquefois un vieillard, un aïeul vénérable,
Par l'âge et les vertus doublement respectable,
Règne par le conseil sur toute la maison,
Comme l'astre du jour sur un pur horizon.
Les jeux de ses enfants souvent à sa vieillesse
Rappellent les plaisirs qu'il eut dans sa jeunesse ;
Il s'y mêle toujours le souvenir pieux
D'un bon père, et des pleurs viennent mouiller ses yeux.
J'aime ce patriarche assis auprès de l'âtre,
Tenant sur ses genoux un ange qui folâtre,
Qui saute, danse, rit, babille tour à tour :
Douce image du Temps jouant avec l'Amour.
J'aime le voir encor, héros de la veillée,
Quand tout autour de lui la famille assemblée
Écoute en frissonnant les hauts faits de Jean Bart,
De Turenne, Condé, du chevalier Bayard.
Pour clore la veillée avec le vieux grand-père,
La famille en commun fait la douce prière,
Cet encens des cœurs purs que les anges du ciel
Vont porter tous les soirs aux pieds de l'Éternel.

Avant de le quitter, chacun avec tendresse
Sur son front vénéré dépose une caresse,
En lui disant : Bon père, à demain, au réveil ;
Qu'un songe gracieux parfume ton sommeil !
Comment peindre surtout la bonne ménagère,
Et son âme si belle, aimable sanctuaire
Où toutes les vertus, où le plus pur amour,
Où tous les dévoûments se montrent tour à tour ?
Mon Dieu ! que de douleurs, de peines et de larmes !
Et pourtant dans ses maux qu'elle trouve de charmes,
Pour élever ce fils, idole de son cœur,
Ange dont le regard l'enivre de bonheur !
Qu'il est beau de la voir, se penchant sur sa couche,
Inonder de baisers la gracieuse bouche
D'où sortiront bientôt ces aimables accents,
Premiers mots bégayés, toujours si ravissants !
Oh ! que je plains l'enfant privé dès sa jeunesse
De l'excellente mère, appui de sa faiblesse ;
Point d'heureux souvenirs de ses embrassements
Ne le consoleront dans ses tristes moments.
Hélas ! pauvre exilé dans la tourbe du monde,
Il ne saurait trouver l'affection profonde,

Le tendre dévoûment et le sincère amour
De l'être si chéri qui lui donna le jour.
Une mère ! oh ! ce nom vibre dans la pensée
Comme un cantique saint dans une âme oppressée ;
Rien qu'à le prononcer, on éprouve en son cœur
Un doux frémissement d'amour et de bonheur.
Une mère ! c'est l'ange aux saintes espérances,
Qui sourit à nos jeux, partage nos souffrances ;
C'est l'astre bien-aimé dont le rayonnement
Nous caresse et nous suit jusqu'au dernier moment.
Oh ! l'on peut oublier son pays, sa chaumière,
Ses parents, ses amis, mais jamais une mère !
Et grâce à tes conseils, lâche, j'irai ternir
Ce tableau si riant d'amour et d'avenir !
Va, va, contre mon cœur ta rage est inutile ;
Elle s'y brisera comme un vase d'argile.
Porte ailleurs tes discours insensés, odieux ;
Fuis, et ne parais plus jamais devant mes yeux !

———

AUX OUVRIERS PAR UN OUVRIER.

SATIRE.

Le monde est renversé, tout marche de travers:
Le bon sens aurait-il déserté l'univers?
Non, mais on le croirait en voyant l'arrogance
De tous les plats rhéteurs dont pullule la France.
Fous qui n'eurent jamais pour unique savoir
Que la soif des plaisirs et l'amour du pouvoir.

Entendez-les parler : prodigues de promesses,
Ils veulent entre tous partager les richesses,
Faire que les humains soient égaux en valeur,
En puissance, en talent, voire même en bonheur.
— Allons, me direz-vous, encore une satire !
Quoi ! tu n'es pas guéri de la fièvre d'écrire ?
Quelle rage te pousse à quitter ton métier
Pour gâter vainement de l'encre et du papier ?
Crois-tu par tes écrits remettre sur la route
Tant d'êtres égarés ? Mon cher, tu n'y vois goutte,
Reviens de ton erreur ; et, d'ailleurs, à quoi sert ?
Raisonner telles gens, c'est prêcher au désert.
Au mal qui nous poursuit, va, tu ne peux rien faire ;
Ainsi donc, n'écris plus. — Non, je ne puis me taire ;
Non, tant que je verrai d'infimes charlatans
Vouloir de mon pays être représentants,
Et qu'ils viendront encor sur nos places publiques
Mendier cet honneur dans des discours cyniques,
Je veux siffler, huer par de mordants pamphlets,
Du vice et de l'orgueil ces impudents valets !
A d'autres, s'il vous plaît, pareille raillerie !
Quand chacun doit courir pour sauver la patrie,

N'importe le danger, sans crainte au champ d'honneur
Quand des efforts de tous elle attend son bonheur,
Lâche, je cesserai de parler, de combattre
Des bourreaux qui sur nous semblent vouloir s'abattre
Comme fait du frelon souvent l'essaim cruel,
Pour massacrer la ruche et dévorer le miel !
Mais dans tous ces rhéteurs que le vulgaire prise
Est-il quelque vertu? Parlons avec franchise :
Au lieu de qualités, qu'ont-ils ? des passions ;
L'intérêt avant tout règle leurs actions ;
Du vrai patriotisme ils n'ont que l'apparence ;
S'ils brillent quelquefois, c'est par leur ignorance ;
Enfin, sans notions et du juste et du beau,
Pour servir la patrie ils creusent son tombeau.

— Voyez-vous, dira-t-on, ce frelon du Parnasse,
Plus acharné cent fois qu'un roquet qu'on agace,
Bafouer la Montagne ? — Eh ! mais ses sénateurs
N'ont-ils pas bafoué leurs nombreux électeurs ?
Est-ce ma faute, à moi, si je trouve insipides
Ces effrontés bavards dont les paroles vides

Me dévoilent ce fait, par eux trop avéré,
Qu'un sot ne peut souffrir d'être un sot ignoré ?
Toutefois, je consens qu'un fourbe s'extasie
Devant tous ces brouillons, types d'hypocrisie,
Et qu'il en fasse encor, s'il veut, des immortels :
L'Égypte aux animaux dressait bien des autels !
Mais je ne puis le voir imposer à la France
Les tribuns avortons éclos de sa démence,
Sans lui crier bien haut : Tes soins sont superflus ;
C'est assez d'intrigants, le peuple n'en veut plus !

Quoi ! ces hommes grossiers aux passions fangeuses,
Qui traînent, fainéants, leurs grandeurs crapuleuses,
Le jour au cabaret et la nuit au tripot ;
Ces rois des mauvais lieux, grands professeurs d'argot ;
Ces êtres dégradés dont la bassesse immonde
Voudrait à son niveau rabaisser tout le monde ;
Ces régénérateurs, politiques obscurs,
Dont Charenton attend la présence en ses murs ;
Ces prêtres apostats, ces poètes parjures,
Honteux d'un beau passé qu'ils accablent d'injures.

Voudraient nous gouverner, nous, Français! c'est trop fort!
Mourir plutôt cent fois qu'accepter un tel sort!
C'est assez d'avoir vu l'ignoble provisoire
Souiller de tous ces noms les pages de l'histoire.
Qui montreront un jour à la postérité
La honte d'un pouvoir sans foi, sans dignité ;
Où tout ce qui brillait par de l'intelligence
Subissait, grâce à lui, le joug de l'ignorance ;
Où, frappant la vertu d'un honteux interdit,
Nul n'était rien à moins d'être un affreux bandit ;
Où tout chef avait pris pour unique consigne
D'aider de sa faveur toujours le plus indigne ;
Où le peuple trompé, secondant ses desseins,
Faillit livrer la France aux mains des assassins!
Pourtant ce peuple avait et du cœur et de l'âme,
L'amour de son pays le brûlait de sa flamme,
Il chérissait l'honneur, prisait le dévouement ;
D'où pouvait lui venir un tel égarement ?
Hélas ! pauvre jouet d'une philosophie
Qui tarit dans les cœurs toute source de vie,
Égaré par le doute, il suivait incertain,
Sans guide, sans boussole, un pénible chemin ;

C'est là qu'il rencontra de farouches sicaires
Bafouant ce qui fit la grandeur de ses pères ;
Prêchant publiquement : Pas de Dieu, pas de foi !
Qui vit dans la contrainte est ennemi de soi.
Ne songeons qu'aux plaisirs ; et si tout croule et tombe,
N'importe, il n'est plus rien au delà de la tombe.
Peuple, dès ton berceau jusqu'au jour de ta mort,
Quel est ton lot? souffrir... il faut changer ton sort !
Donne-nous le pouvoir, et bientôt de la terre
Tu verras s'éclipser les chagrins, la misère.
Ainsi que le brouillard aux rayons du soleil,
Et par nous du bonheur sonnera le réveil !

Et le faible d'esprit, jugeant par l'apparence,
Se pâmait aux discours de cette ignoble engeance,
Applaudissait à tout, sans en comprendre un mot,
Et retournait chez lui moins honnête et plus sot !

Malheur à toi, malheur, ô race sans entrailles,
Qui veut de nos grandeurs faire les funérailles !

Malheur ! Mais de ton astre ont pâli les rayons,
Je vois trembler tes chefs sous leurs peaux de lions !
Oui, même en ce moment ta Montagne débile
Doit sentir de ses pieds se dissoudre l'argile ;
Car toujours le bon sens aux faux dieux fut fatal,
Et le peuple des tiens ronge le piédestal.
Dans ton sein il ne voit que d'odieux faux frères.
Et dit en repoussant de honteuses chimères :
Heureux celui qui sait, abjurant ses erreurs,
Vivre paisiblement du fruit de ses sueurs !

———

AUX MONTAGNARDS.

SATIRE.

Vainement, Montagnards, je me romps la cervelle
A chercher du bon sens en vos fameux discours :
Si je lis vos écrits, pas un mot n'en recèle,
Et chez vous, par malheur, il est absent toujours.
Sans doute, à ce début, vous allez me maudire,
Me traiter, sans façon, d'esprit borgne ou bossu.

Et, pour mieux compléter, s'il se peut, la satire,
Me dire d'aristôs en ligne droite issu,
Me prêter un grand nom, surtout de la richesse,
Seul monstre dont le sein vomit tous les tyrans
Que l'on voit exploiter, plongés dans la mollesse,
Les larmes, les sueurs des pauvres artisans!
C'est triste, j'en conviens; mais, ne vous en déplaise,
Je n'eus de vivre ainsi jamais nul embarras;
Aussi, je vous le dis, rengaînez votre thèse :
Je n'ai rien ; ma fortune est au bout de mes bras.
Oui, du matin au soir, dans mon humble boutique,
J'attends que le hasard daigne faire venir;
Homme ou femme, pour moi qu'importe la pratique?
Mon peigne ou mon rasoir savent la rajeunir.
— Toi, travailleur ! ah bah ! direz-vous, raillerie !
Si tu l'étais vraiment, prenant un autre ton,
Tu salûrais en nous l'espoir de la patrie.
— Moi ! je vous conduirais bien vite à Charenton.
Et qui pourrait vous voir déclamer, sans en rire,
Vos systèmes fourchus, vrais attrape-nigauds,
Où l'on trouve partout l'ignorance en délire
Adorant du passé les sanglants oripeaux?

Certes, ce n'est pas moi, je ne saurais le feindre,
Dussiez-vous m'accabler de toutes vos fureurs,
Très-burlesques parfois, mais nullement à craindre,
Du jour où le danger vit vos chefs déserteurs.
Dès ce jour, il est vrai, des bords de la Tamise,
On les entend crier : « Frères, marchez au pas!
« Rendez-nous au plus tôt notre terre promise,
« Nos vingt-cinq francs par jour. » Mais ils n'approchent pas.
Quoi donc! n'auraient-ils plus le sublime courage
Qui les vit affronter, indomptables héros,
D'un étroit vasistas le périlleux passage,
Et joncher le pavé de leurs boucs en lambeaux?
Boucs martyrs, à présent qu'importe à votre gloire
Si vous fûtes blancs, blonds, rouges, droits ou frisés?
Près de ces demi-dieux, au temple de mémoire,
Vous vivrez à jamais, grands, immortalisés?
— Va, direz-vous encor, sache, dans ta démence,
Que, si leur grand courage au loin semble arrêté,
Il n'en répand pas moins la féconde semence
Qui doit faire en tous lieux germer la liberté.
— Et quelle liberté ces grands hommes, vos gloires,
Pensent-ils, après tout, enfin nous octroyer?

Est-elle au monde? est-elle au fond des écritoires,
Prête à souiller par eux des monceaux de papier?
Pour moi je n'en veux pas si vieille et contrefaite,
Sans Dieu, sans foi, sans loi, sans entrailles, sans cœur.
Elle se montre en tout du vice l'interprète
Au lieu d'être une mère aux traits pleins de douceur.
Arrière pour toujours cette horrible mégère,
Furie au front orné du bonnet phrygien!
Monstre conçu, vomi par la fange sur terre,
Pour propager le mal et combattre le bien!
Car cette liberté que de loin je salue,
Sainte fille du ciel, n'est pas le mot bâtard
Que la démagogie en tous lieux prostitue,
Mais la fraternité sans orgueil et sans fard!
Non, non, la liberté que de loin je salue,
Ne m'apparut jamais couverte de haillons
Appelant des bourreaux à chaque coin de rue,
Pour abreuver de sang nos généreux sillons!
Non, non, la liberté que de loin je salue,
N'est point cette tigresse aux sanglantes fureurs
Hurlant à l'ouvrier : Renverse, pille, tue;
Mais le rêve béni de tous les nobles cœurs.

— Ah! traître, scélérat, vile race, faux frère,
Cesse tes sots propos, ou crains notre courroux!
— Eh quoi! vous vous fâchez. Allons, pas de colère:
La paix, la paix! voyons; s'il se peut, calmez-vous.
S'il se peut est bien dit; car votre esprit revêche,
Ombrageux et rétif en tous sens, en tous points,
S'emporte pour un rien. Vous prouve-t-on qu'il pèche,
La réponse aussitôt est au bout de vos poings.
Certes, ce n'est pas là le moyen de s'entendre:
Aussi, croyez-moi bien, je le dis franchement:
Renoncez pour toujours à vous faire comprendre,
Ou ne vous servez plus d'un semblable argument.
Son triomphe tûrait notre belle patrie.
Adieu, vertus, beaux-arts, gloire, génie, accord,
Si jamais l'on voyait l'ignorance en furie
Imposer aux Français la raison du plus fort!
Sans doute, ce système a cela de commode,
Qu'il offre quelquefois au sot, à l'intrigant,
Le moyen d'attraper (mais c'est passé de mode)
Les honneurs, le pouvoir et surtout notre argent.
Car enfin soyez francs, l'amour de la richesse,
Ce monstre horrible, affreux, existe un peu chez vous!

L'on pourrait même encore y trouver la paresse,
Et l'envie et l'orgueil? Il suffit, taisons-nous,
Ou vous allez crier : Tu mens! Lorsque sans loupe,
Cela se voit très-bien par tous les hurlements,
Menaces et jurons de cette ignoble troupe,
Vil reflet de vos vœux et de vos sentiments,
Engeance toujours prête à remplir sur la terre,
Quel que soit le pays, les plus affreux desseins;
Tourbe impropre à la paix, inutile à la guerre,
S'estimant, avec vous, la crême des humains!
Aussi, vous la flattez, cette horde fangeuse;
Libre à vous d'ériger en vertus ses défauts;
Mais ne l'appelez pas la classe travailleuse,
Ou d'innombrables voix vous crîront: Non, c'est faux!
Faux! car cet instrument de la démagogie
Est au peuple ouvrier, sage, bien entendu,
Ce qu'est au meilleur vin la dégoûtante lie,
C'est-à-dire sa crasse ou mieux son résidu.
L'artisan, je le sais, peut s'égarer, sans doute,
Et se laisser séduire, entraîner par l'erreur,
Suivre sans le vouloir une fatale route;
Mais quand il voit le crime, il recule d'horreur!

C'est alors que pensif, interrogeant son âme,
Sa raison, son bon cœur et sa foi de chrétien,
Il retrouve vivante en lui la sainte flamme
De l'amour des vertus qui font l'homme de bien.
Et tournant son regard vers un passé prospère
Qui l'avait vu jadis, heureux par ses travaux,
Défier les chagrins qu'entraîne la misère,
Il cherche à découvrir la source de ses maux.
Et soudain à ses yeux le voile se déchire :
Il voit l'orgueil, l'envie et la cupidité,
Pour infiltrer en lui leur coupable délire,
Se couvrir du manteau de la fraternité !
Il voit encore, il voit l'odieuse imposture
Insultant tour à tour la vertu, la raison,
Prodiguer à sa foi le sarcasme, l'injure,
Et souiller tout, oui, tout, de son affreux poison !
A tant d'ignominie, oh ! son cœur se soulève ;
Sa conscience crie : Amour, patrie, honneur !
Il se réveille enfin, et de ce hideux rêve
Rien ne lui reste plus qu'une indicible horreur !
Non, France, l'ouvrier ne sera pas complice
De ceux qui, le poignard appuyé sur ton sein,

Pour servir leurs projets te traînent au supplice :
Il peut souffrir, mais non devenir assassin !
Non, j'en appelle à Dieu, bien loin d'être transfuge,
Il saura te venger de ces plats dictateurs
Que l'univers entier voit, apprécie et juge,
Et dont tes maux affreux sont les accusateurs !

———

LA VÉRITÉ AUX OUVRIERS

PAR UN OUVRIER.

SATIRE.

Prête-moi tes accents, auguste vérité,
Afin que, revêtus de ta sainte clarté,
Mes vers puissent au loin réveiller dans le monde
Des échos pour siffler la race impure, immonde,
De tous ces charlatans, orgueilleux novateurs,
Qui, du pauvre ouvrier sots et plats corrupteurs.

Jettent la honte au front de ma noble patrie
Par les produits véreux de leur âme flétrie,
Et se font une gloire, un plaisir d'outrager
La justice et le droit que je voudrais venger !
— Mais, dira-t-on, la chose est par trop difficile,
Pauvre poète obscur, crois-nous, c'est inutile
D'entreprendre une tâche où, certes, de plus forts
Pourraient ainsi que toi s'user en vains efforts.
D'ailleurs, pour réussir en semblable entreprise,
Ignores-tu qu'il faut d'abord que l'on te lise ?
Et qui donc te lirait, misérable avorton ?
Dans le monde influent, dis-nous, te connaît-on ?

Ah ! si dans tes écrits, pour charmer le vulgaire,
En grand saint l'on t'eût vu transformer Robespierre ;
Encenser Péthion, Saint-Just, Collot-d'Herbois ;
Blasphémer l'Éternel et conspuer les rois ;
Si, bien loin de flétrir dans tes vers satiriques,
De la soif du pouvoir les goûts démagogiques,
On t'eût vu, romancier démoralisateur,
Mendier dans la fange un vain titre d'auteur ;

Ou, poète, traîner sans pâlir dans la boue
Un glorieux passé qu'en public on bafoue,
Après avoir chanté, timide pastoureau :
« Honneur, ô jeune lys, fleur qui sort d'un tombeau ! »
Alors on aurait pu, non seulement te lire,
Mais encore, à grands frais, te vanter, te produire.
Au lieu de tout cela, qu'as-tu fait, réponds-nous ?
Un travail inutile et dédaigné de tous.
Quel démon te poussait, dans le siècle où nous sommes,
A prêcher la raison quand la plupart des hommes
Pour l'entendre n'ont plus que l'oreille des sens ?
C'était faire en vrai sot la guerre à tes dépens,
Va, Dieu seul de nos maux peut finir la durée.
Et comme notre cause à ses yeux est sacrée,
Contre nos ennemis bientôt il tonnera !
—Soit, mais il faut t'aider et le ciel t'aidera.
Pourquoi donc s'endormir quand l'esprit du mal veille ?
Non, non, frères, debout ; debout ! prêtons l'oreille
A tout ce que l'erreur ourdit de toutes parts :
Vigilance et vertu sont de puissants remparts !
Surveillons jour et nuit partout ces misérables :
Dévoilons, flétrissons leurs projets exécrables ;

Guerre à ces intrigants qui, par cupidité,
Se feraient les bourreaux de la société,
Et, portant au pouvoir leur inexpérience,
Du rang des nations effaceraient la France.
Montrons-nous ! — Halte-là, me diront quelques uns !
Tes conseils maintenant ne sont pas opportuns.
Où donc est le danger? Quoi ! lorsque rien ne presse,
Nous irions, abjurant les lois de la sagesse,
Dûment nous compromettre auprès de ces gens-là ?
Non, certes, nous serons plus prudents que cela.
Il ferait beau nous voir, ennemis de nous-mêmes,
Donnant ainsi que toi dans les partis extrêmes,
Sans rime ni raison, attaquer, irriter
Ces fous. Y penses-tu? ce serait tout gâter.
Il est des temps, mon cher, où l'art de savoir feindre
Devient une vertu; voilà pourquoi, sans craindre
Ni plus ni moins que toi leur coupable fureur,
Nous ne saurions te suivre. — Allons ! vous avez peur.
Vos phrases, vos détours l'attestent, sans le dire;
Bonnes gens, de pitié vous me faites sourire.
Oui, composez toujours avec les passions,
Caressez l'hydre affreux des révolutions;

Laissez grossir en paix le politique orage,
Dormez, n'opposez rien à sa terrible rage.
Mais, quand il tonnera, sa foudre ira frapper
Vous aussi bien que moi, pour ne pas se tromper !
Non, non, je parlerai, non, dût ma voix débile
Vibrer et dans les cœurs s'éteindre, écho stérile,
J'irai crier partout, même au sein des cités :
Redoutez, ouvriers, ces bavards effrontés,
Ignobles charlatans dont les plates chimères
Vous accablent de maux, redoublent vos misères ;
Renversez hardiment leurs projets odieux !
Il en est temps encor, frères, ouvrez les yeux.
Sondez sans passion les rangs de la Montagne,
Partez depuis Ledru, descendez jusqu'au bagne.
Eh bien ! que voyez vous sur tous les échelons :
Des dupeurs, des dupés et plus bas des fripons.
Ah ! s'il vous reste encor de la noble franchise
Qui fut de l'artisan constamment la devise,
Interrogez votre âme, et, la main sur vos cœurs,
Dites-moi : que voit-on parmi tous les dupeurs ?
D'abord, au premier rang, des avocats sans causes,
Et quelques écrivains dont les métamorphoses

Serviront de risée aux siècles à venir.
Beaucoup d'écrivassiers qui, pour mieux parvenir,
Sachant fort bien qu'ils n'ont ni talent ni science,
Proclament au pouvoir les droits de l'ignorance.
Puis après eux des fous, libertins ruinés,
Aux plus hideux excès sans cesse abandonnés,
Orgueilleux, sans argent, sans crédit, sans courage,
Bafouant des vertus l'honorable esclavage,
Et pour grossir encor ce troupeau d'intrigants,
Tout ce que le pays contient de fainéants.

Et voilà cependant les êtres éphémères
Qui nous disent sans cesse (ô Tabarins vulgaires !) :
— Ouvriers, nous pouvons vous rendre tous heureux !
— Ma foi ! convenons-en, s'ils ne sont pas des dieux,
Avouons-nous de sots et bien aveugles hommes,
Si nous ne voyons pas, tous autant que nous sommes,
Quand il nous ont déjà cent fois bernés, pipés,
Qu'ils sont bien des dupeurs et nous, quoi ?... des dupés.
Et quelques uns encor se laisseraient séduire,
Lorsque les faits sont là palpitants pour leur dire :

Garde à vous! Ces rêveurs, écume des cités,
Fondant tout leur espoir sur vos adversités,
Vont revenir armés de discours plats, informes,
Vous prêcher liberté, droits, progrès et réformes;
Sachant bien que jamais, avec ce vain fatras,
Ils n'ont rien réformé, sinon, pourtant... vos bras!

Non, liberté, bonheur, pour tous sont des problèmes,
Dont la raison n'est pas dans l'amour de nous-mêmes,
Comme le dit partout l'égoïste effronté;
Mais bien dans cette aimable et sainte charité,
Dans ces douces vertus qui faisaient de nos pères
Des hommes francs, loyaux, pieux, doux et sincères,
S'aimant du fond du cœur et s'accordant entre eux.
Oh! que sont devenus, frères, ces jours heureux?
Ils ne sont plus, hélas! la fièvre politique
A détruit dans les cœurs cet amour sympathique
Par qui l'on respirait, au sein de l'atelier,
La paix et le bonheur. Maintenant l'ouvrier,
Malheureux, ne rêvant que trompeuses chimères,
Même dans ses amis ne voit plus qu'adversaires

Si, sages et sensés, ils n'ont pas aujourd'hui,
Partageant ses erreurs, les mêmes goûts que lui.
Et voilà les produits des conseils exécrables
De quelques orgueilleux, insensés, misérables,
Qui veulent pour nous, quoi? rien, c'est facile à voir;
Mais pour eux les honneurs, l'argent et le pouvoir.
Oh! désormais crions, par un effort suprême,
A tous les charlatans : Anathème! anathème!

RÉFLEXIONS D'UN OUVRIER POÈTE,

OU L'INFLUENCE DES SOUVENIRS.

SATIRE.

S'il est parfois des jours de fièvre et d'insomnie
Où l'âme du poète, en stridente harmonie,
Épanche l'amertume à grands flots dans ses vers,
Pour flétrir des projets insensés et pervers;
Il en est bien aussi de bonheur et de fête,
Où du Seigneur pour lui la bonté se reflète ;

Jours heureux dont le grand et pieux souvenir
Le console et lui crie : Espère en l'avenir !
S'il te parut jadis et bien triste et bien sombre,
Alors que de l'orgueil les sicaires dans l'ombre
Tramaient contre nos jours ces complots odieux,
En horreur à la terre et maudits par les cieux ;
Il n'en est plus ainsi ; non, non, la Providence,
Bonne mère, a permis, pour sauver notre France,
Que l'élu de son choix pût, et d'un bras vainqueur,
Foudroyer des méchants l'audace et la fureur !
Leur tête, nous dit-on, par moments se relève ;
Oui, mais de la justice elle aperçoit le glaive !
Et leur meute vaincue, en plus de cent combats,
Tremble et fuit à l'aspect de nos vaillants soldats !

Et qu'était, dis-le moi, cette tourbe éphémère
Qu'en un jour un seul homme a brisé comme un verre,
Sinon de la démence un lâche et vil troupeau,
Sans système, sans foi, sans lois et sans drapeau ?
Qu'étaient ces chefs, sinon des monstres pleins de rage,
Ne rêvant qu'incendie, assassinat, pillage,

Heureux s'ils eussent pu, gorgés d'or et de sang,
Sur des corps entassés grimper au premier rang !
Et de tels forcenés ont pu, dans leur furie,
Pendant trois ans entiers déchirer la patrie !
Quelle honte, grand Dieu ! comme elle a dû souffrir !
Trois ans sous un tel joug : n'était-ce pas mourir ?
Ainsi donc en avant, en avant, du courage
A tous les cœurs bien nés de venger son outrage !
Paix aux hommes, mais guerre aux lâches passions.
Vers rongeurs attachés au sein des nations.
Barde ami, les combattre est digne de ta lyre.
Flétris-les sans pitié ! Qu'en tous lieux ta satire
Les poursuive, les scalpe, et que tes vers brûlants
S'enfoncent comme un glaive aux cœurs de ces tyrans !
Va, qui sert son pays, son Dieu, n'a rien à craindre,
Pour vaincre les méchants, quand son front a pu ceindre
Les lauriers du héros, les palmes du martyr ;
Il tombe d'autant grand qu'il eut plus à souffrir !
Ainsi la douce voix d'un souvenir que j'aime
Me parle constamment et toujours en moi-même,
Fait vibrer ces concerts où l'on m'entend crier :
Chrétiens, serrons nos rangs ! riche ou pauvre ouvrier

Il faut, dès aujourd'hui, qu'à bien remplir sa tâche
Chacun avec ardeur dans sa sphère s'attache.
Plus d'êtres défaillants, de faibles entre nous!
Marchons ! notre devise est dévouement pour tous !
Montrons que nul ne peut être un seul jour transfuge,
Quand l'honneur est son but et la foi son refuge,
Et qu'enfin les vertus et la fraternité
Ne sauraient être ailleurs que dans la charité.

A l'œuvre, mes amis, vous le savez, la France
Compte encor dans son sein, ô coupable démence !
Bien des cœurs égarés. Le pauvre, corrompu
Par le vice et l'erreur dont on l'a trop repu,
Cherche loin de la foi, dans tel ou tel système,
A trouver du bonheur l'impossible problème ;
Il s'agite, il calcule, et la solution
C'est toujours désespoir et révolution.
Aussi voyez, voyez comme il est triste et sombre,
Constamment inquiet, défiant de son ombre ;
Il souffre, et sans savoir quelle vague douleur
Le torture, l'étreint : l'enfer est dans son cœur!

A nous, Chrétiens, à nous de raviver la flamme
De ce flambeau divin où s'éclairait son âme,
Lors de ses premiers pas au terrestre chemin !
A nous, ses vrais amis, de lui tendre la main !
Quels suaves transports et quelle gloire immense,
Si, lui rendant un jour la paix et l'espérance,
Nous pouvions le revoir avec nous au saint lieu,
Plein de foi te bénir et t'exalter, mon Dieu !
O vous dont la pensée est le vaste domaine,
Écrivain qui, du sol de la sagesse humaine,
Travaillez à fouiller les plus secrets replis,
Vous aviez des devoirs : les avez-vous remplis ?
Avez-vous employé la noble intelligence
Dont vous dota le Ciel, à défendre la France ?
Hélas ! si quelques uns ont élevé la voix,
Lorsque des factieux violaient tous les droits ;
Combien, dites, combien ont, pour un lucre infâme,
Un lambeau de pouvoir, trafiqué de leur âme ?
Et combien ont jeté, dans leurs écrits brûlants,
Les vertus en pâture aux vices arrogants,
Pour briguer les faveurs d'une race maudite,
Par l'honneur, la raison, repoussée et proscrite,

Et que la foi nous dit d'aimer, de pardonner?
Puissions-nous dans son sein un jour la ramener !
Et vous encor, et vous dignes fils de Voltaire,
Ouvrirez-vous enfin les yeux à la lumière ?
Répondez franchement : étaient-ce des chrétiens
Qui vous ont fait trembler naguère pour vos biens ?
Non, non, mais ceux à qui vous avez, sur la route,
Jeté l'impiété, le sophisme, le doute ;
A qui vous avez peint notre religion
Comme un tissu d'erreurs, une aberration,
Un vieux corps décrépit qui roule vers la tombe,
Enfin un culte usé, ridicule et qui tombe,
Par le temps, le savoir et la raison proscrit !
Ce qu'entendant, chacun en soi-même s'est dit :
Mais s'il n'est pas de foi, pourquoi toujours, sur terre,
Aux riches les plaisirs, aux pauvres la misère ?
Est-ce juste ? Non, non, j'ai du cœur, un bras fort,
Ainsi donc, à mon tour, la fortune ou la mort !

Dès-lors sur le pays s'amoncela l'orage ;
Les révolutions devinrent son partage,

Et contre elles depuis il lutte, se débat,
Triomphe, mais toujours sort brisé du combat !

Oui, je le dis, s'il fut suspendu sur l'abîme,
Vaincu par l'anarchie, envahi par le crime ;
S'il connut le mépris, l'opprobre et les douleurs :
A l'impiété seule il dut ses longs malheurs :

Oh ! j'en appelle à vous, philosophes célèbres,
Si je suis dans l'erreur, dissipez mes ténèbres...
Dites-moi : l'ouvrier sans la religion,
Seule source de force et d'abnégation,
Pourrait-il supporter le fardeau d'une vie
Où sa triste existence en tout temps asservie
Aux chagrins, aux soucis, aux travaux les plus lourds,
S'use sans cesse et doit ainsi s'user toujours ?
Pourrait-il un instant ne pas sentir sa lèvre
Se dessécher au souffle ardent de cette fièvre
D'acquérir, à tout prix et pour briller, de l'or,
Quand l'honneur en haillons n'est plus qu'un vil trésor

A qui l'on jette au front l'insulte, l'anathème?
Quand il n'est plus d'amour que l'amour de soi-même,
De culte que celui des riches vêtements,
Qu'ils recouvrent ou non d'ignobles sentiments ?
Parlez, parlez ; mais non, vous n'oseriez répondre,
Quand les faits palpitants sont là pour vous confondre
Et crier chaque fois : Vous errez, insensés !
Soixante ans de malheur vous le prouvent assez.

Oui, quel que soit son rang, un homme sans croyance
Est un être déchu tombé dans la démence.
Pour guide n'ayant plus que l'œil des passions,
Il perd honneur, bonté, mœurs et traditions.
L'aspect de la vertu toujours est un supplice
Pour son cœur gangrené torturé par le vice ;
Sans espérance au ciel, il est sans charité,
Ennemi de lui-même et de l'humanité;
Qu'un émeute surgisse, on verra ce faux brave,
Devenir aussitôt son plus soumis esclave;
Et dès ce jour marchant au sentier du mépris,
Ce héros ignoré, ce grand homme imcompris,

Ridicule bavard, nullité politique,
Sans honte jettera la fortune publique,
Comme une proie, aux mains des dilapidateurs,
Lâches qui, des pervers ardents spéculateurs,
En feront, le poussant aux plus horribles crimes,
Un bourreau pour frapper leurs nombreuses victimes!

Et c'est ainsi, grand Dieu! qu'un peuple s'avilit,
S'affaisse lentement, agonise et périt!

Mais tournons nos regards vers le chrétien fidèle.
Riche ou pauvre, à la loi fut-il jamais rebelle?
L'a-t-on vu, déserteur des plus sacrés devoirs,
Conspirer lâchement contre tous les pouvoirs?
Porte-t-il sur son front le sceau du régicide?
Fut-il jamais l'auteur d'un complot fratricide?
A-t-il, de saint Denis violant les tombeaux,
Des restes de nos rois dispersé les lambeaux?
Qui donc l'a vu, les mains par le meurtre rougies,
Assister, cannibale, aux sanglantes orgies

Dont le souvenir seul fait tressaillir son cœur,
Son cœur de bon français, de dégoût et d'horreur?
Est-ce lui qui, naguère errant de ville en ville,
Colportait le mensonge et la guerre civile,
Pour servir ses projets d'infâmes trahisons?
Est-il allé fouiller la fange des prisons
D'où surgirent ces preux, valets démagogiques,
Qui roulaient l'œil en feu sur nos places publiques,
N'attendant qu'un signal pour courir, vils brigands,
De la patrie en pleurs massacrer les enfants?
Enfin, serait-ce lui qui jeta l'anathème,
Sans honte, à la famille, au pays, à Dieu même,
Dans le sein d'un sénat qui ne l'a pas flétri
Et cloué, misérable, infâme, au pilori?

Non, non, ce n'est pas lui, bon époux et bon père,
Honnête citoyen, ami tendre et sincère,
Qui du malheur d'autrui pourrait se rendre heureux:
Son cœur est pour cela trop grand, trop généreux.
D'ailleurs, ne sait-il pas qu'en ce monde tout passe;
Que, semblable à l'oiseau qui vole dans l'espace,

L'homme après lui ne laisse ici bas nul sillon
Sans qu'il soit effacé soudain par l'aquilon !...
Non, non, ce n'est pas lui, car de la Providence
Il bénit les décrets et vit dans l'espérance
D'aller jouir en paix, pour prix de ses vertus,
D'un bonheur immortel au séjour des élus !...

Non, non, ce n'est pas lui, guidé par l'Évangile,
Lui qui sait que son corps, vase pétri d'argile,
Sur terre est animé par le soufle divin,
Qui d'aussi noirs forfaits voudrait souiller sa main !...

Non, non, jamais ! jamais ! interrogez l'histoire !
Vous le verrez, courant à tous genres de gloire,
Tomber pour sa patrie ou son culte ou la loi,
Victime du devoir ou martyr de sa foi !

Chrétiens, restons toujours la tête de colonne,
Marchant contre l'erreur que le vice aiguillonne.

De l'honneur, des vertus, donnons partout l'éveil.
Honte à qui s'oublîrait dans un lâche sommeil !
Il faut par la pensée ; il faut par le génie
Et par l'exemple enfin, que la foi rajeunie
Triomphe dans les cœurs, et que la charité
Sous ses ailes encor couve l'humanité.
Frappons l'impiété ; qu'arrêté dans sa course,
Ce fleuve immonde, affreux, remonte vers sa source,
Et pour le retenir à jamais dans son lit,
Malheur, malheur à tous, si notre bras faiblit !

SECOND LIVRE.

LE BON SENS DE L'OUVRIER.

Oui, l'âme sans la foi me paraît vacillante
Comme un feu réfléchi dans une onde mouvante;
En vain sur les grandeurs je voudrais m'appuyer,
En vain sur de grands mots je cherche à m'étayer,
Je n'aperçois jamais le sentier qu'il faut suivre
Et je vis sans savoir comment je devrais vivre.
Imprudent voyageur, comme ces matelots
Qui voguent sans boussole aux caprices des flots,

Je ne vois que danger : le plus léger nuage
Tourmente mon esprit et lui montre l'orage
Qui peut, à chaque instant, foudroyer mon esquif,
Ou le faire sombrer sur le premier récif.
O toi dont la grandeur suscita les prophètes,
Dieu puissant, prête-moi les accents des poètes,
Et verse dans mon cœur l'amertume ou le miel,
Quand je voudrai parler de la terre ou du ciel :
De la terre où l'on veut que ton règne s'efface,
Où quelques insensés voudraient prendre ta place,
Où la lampe qui meurt, de ses rayons blafards,
Croit cacher le soleil qui brille à nos regards ;
Où de faibles humains, à ta bonté suprême,
A ton nom révéré prodiguent le blasphème,
Honteux, dans leur orgueil qu'écrase ta grandeur,
De ne pouvoir briser un Dieu dont ils ont peur !
Du ciel où le malheur place son espérance,
Rivage bienheureux, terme de la souffrance,
Séjour où l'âme va, belle de pureté,
Sur l'aile de son ange, à l'immortalité !
Dans ce siècle égoïste, où trône le mensonge,
On dit à l'ouvrier : ton beau ciel n'est qu'un songe

Et l'enfer un vain mot, sublime invention
Qu'enfanta, pour régner, la superstition.
Ne nous étonnons plus de voir des misérables
Commettre les excès les plus épouvantables,
Et si le bagne étreint, gémissant dans les fers,
Tant d'êtres égarés par ces discours pervers
Qui font naître en nos cœurs et la haine et l'envie,
Source de tous les maux qui consument la vie.
Quoi donc! on veut que moi, dont les rudes labeurs
Gagnent à peine un pain trempé de mes sueurs,
Je ne convoite pas la grandeur, les richesses,
Quand on m'ôte d'un Dieu les sublimes promesses;
Quand on me dit : ta foi n'est qu'une absurdité,
Ton Christ un imposteur, dont la divinité,
L'étonnante sagesse ainsi que les miracles
Nuisent à tout progrès par de honteux obstacles?
Le croire, insulterait à ma faible raison
Qui repousse loin d'elle un funeste poison!
Malheur à l'ouvrier s'il trouve sur sa route
De ces êtres déchus qui professent le doute!
Ils détruisent en lui ce qui fait le bonheur,
Et flétrissent sa vie en dégradant son cœur.

Il est bientôt perdu, celui dont la misère
Ne cherche plus l'appui de la douce prière !
Sans foi, vous le voyez, jouet des passions,
Devenir l'instrument des révolutions ;
Rien n'est sacré pour lui : Dieu, famille, patrie,
Ne trouvent plus d'écho dans son âme flétrie ;
Le plus froid égoïsme et la brutalité
Remplacent dans son cœur la sainte charité !
Mais, Seigneur, tu n'as pas à notre intelligence
Voilé les doux bienfaits de cette providence
Qui veille en bonne mère, et donne à ses enfants
Tant de preuves d'amour par ses soins vigilants ?
Tu n'as pas délaissé l'homme dans sa misère,
Sans autre contrepoids qu'un bonheur éphémère ?
Non ; mais cet orgueilleux se refuse de voir,
Dans son propre néant, ton suprême pouvoir !
Et pourtant sur ta main, tu balances le monde,
De même que la brise un navire sur l'onde ;
Tous les globes errants sont soumis à ta loi ;
Le temps, l'immensité, se résument en toi ;
Les siècles à venir, comme celui qui passe,
Sont pour toi le ciron qui se meut dans l'espace :

Rang, fortune, beauté, tout descend au néant,
Toi seul reste debout, impérissable et grand !
Mais dis-moi, mon bon sens, d'où me vient la lumière ?
D'où me vient la raison qui me guide et m'éclaire ?
Je voudrais bien savoir s'il est un seul humain
Sûr de ne pas fléchir sous le poids de la main
De ce Dieu de bonté, que toujours on offense,
Et dont on méconnait la grandeur, la puissance ?
En est-il parmi nous qui disent au soleil :
Sois du jour qui t'attend le gracieux réveil ;
Va, quitte le berceau de la brillante aurore ;
Monte, monte, descend, pour remonter encore ;
Répands sur l'univers ces rayons généreux
Qui portent l'abondance et l'amour avec eux ?
Et le bon sens me dit : Il n'est pas de tels êtres ;
Vois tous ces conquérants qui se disaient nos maîtres,
Et dont les beaux exploits font encor notre orgueil,
Que sont-ils devenus?... Ils dorment au cercueil !!!

Depuis dix-huit cents ans un glorieux symbole
Plane sur l'ouvrier, le soutient, le console :

C'est l'humble crucifix, cet unique rempart
Le seul port de salut qui brille à son regard ;
Lit d'angoisses du Christ, il a pour la souffrance
Des paroles de foi, d'amour et d'espérance ;
Il est le confident de toutes les douleurs,
Le conseiller, l'appui du pauvre dans les pleurs ;
C'est encore à ses pieds que va l'hospitalière
Puiser le dévouement, les vertus d'une mère,
Dont l'âme noble, pure, et le cœur généreux
Sont constamment ouverts à tous les malheureux.

Ah ! si, pour t'adorer, je sens vibrer ma lyre,
Ce n'est pas que là-haut, mon Dieu, je puisse lire ;
Mais il est en moi-même un doux rayon d'espoir,
Une voix qui me dit, quand j'ai fait mon devoir :
Sache bien que la vie est une épreuve dure,
Qu'au creuset des douleurs, il faut qu'elle s'épure ;
Que chacun doit payer son tribut ici-bas,
Que la ronce est semée en tous lieux sur tes pas ;
Si le malheur te suit constamment sur la route,
Si la misère est là, distillant goutte à goutte

Toute son amertume au mileu de ton cœur,
Regarde cette croix où mourut ton Sauveur;
Ce symbole divin te dira : prends courage,
Le soleil n'est-il pas, après un long orage,
Plus pur et plus brillant, le ciel plus radieux,
La nature plus fraîche et plus belle à tes yeux?

LE TOUR DE FRANCE.

POÈME.

Ouvriers, mes amis, de coupables rêveurs,
Moins propres à grandir qu'à dégrader nos mœurs,
Pensent faire de nous, qu'ils supposent sans âme,
Des instruments soumis à leur pouvoir infâme :
Et, pour y parvenir, ils sapent à la fois
L'amour de la famille et le respect des lois :

Même ils osent, du haut de leurs chaises curules,
Menacer l'Éternel. O tribuns ridicules,
Qu'êtes-vous ? répondez ! de sots audacieux
Se flattant de pouvoir escalader les cieux.
Quand nous vous avons vu de culbute en culbute
Faire depuis deux ans chaque pas une chute !
Arrière, mirmidons ! le bon sens vous le dit :
Nul ne peut sans honneur acquérir du crédit ;
Et tout règne abrité sous l'aile du mensonge
S'écroule et disparaît comme un pénible songe,
Dont il ne reste rien, quand il vient à finir,
Qu'une vague douleur, un triste souvenir.

Debout, frères, debout devant ces vaines ombres
D'hommes qui n'ont jadis produit que des décombres !
Apprenons-leur qu'il est, dans tous les ateliers,
D'honnêtes citoyens, de pieux ouvriers,
Qui respectent les lois, reconnaissent pour maître
Du passé, du présent, de tout ce qui doit être,
Un Dieu dont les bienfaits attestent la grandeur,
Et dont tout l'univers reflète la splendeur.

Debout! mêlons nos voix à celles des phalanges
Qui chantent à ses pieds jour et nuit ses louanges;
De la foi parmi nous ranimons le flambeau;
La vertu survit seule au néant du tombeau!
Laissons donc ces mortels, pleins de fiel et de haine,
Du vice et de l'orgueil porter la lourde chaîne,
Et jouissons enfin du trésor précieux
De cette paix du cœur dont la source est aux cieux.
Qu'il est beau, mes amis, de voir une famille
Où dans sa pureté la religion brille!
Là, dès longtemps, l'honneur a fixé son séjour;
Là règne, avec la foi, l'espérance et l'amour;
Sa vie est une source où l'on puise sans cesse,
Comme en un livre saint, des leçons de sagesse;
Tout reflète en ses traits cette sérénité
Qui répand autour d'elle un parfum de bonté.

Frères, si parmi nous, cheminant sur la route,
Il s'en trouvait un seul assailli par le doute,
Qu'il remonte à ces jours, à ces heureux instants,
Où la foi de ses fleurs embaumait son printemps;

A ces tendres baisers d'une mère chérie,
Vouant dès le berceau son enfant à Marie.
A Marie ! oh ! ce nom si doux à prononcer,
Une fois dans le cœur ne s'en peut effacer,
Et quand son culte saint a rayonné dans l'âme,
Rien ne saurait jamais en éteindre la flamme !

Qu'il se rappelle encor son serment solennel,
Ses rêves de bonheur, le jour où l'Éternel
Daigna s'unir à lui dans son amour immense ;
Son âme, jeune alors et belle d'innocence,
Tressaillait du plaisir pur et délicieux
Dont jouissent les saints et les anges aux cieux.
Oui, je le dis, s'il songe au temps où ses pensées,
Comme un lien de fleurs l'une à l'autre enlacées,
Formaient, chastes en lui, le plus pieux concert,
A la foi, de nouveau, je vois son cœur ouvert.

Dites-moi, devons-nous à la philosophie
Un seul de ces beaux jours qui marquent dans la vie ?

Où donc est son pouvoir, et qu'a-t-elle produit?
Pas une étoile encor ne brille dans sa nuit.
Je cherche vainement en elle cette essence
Qui dit à ma raison : immensité, puissance;
Et rien ne m'apparaît, sinon son sot orgueil,
Qu'attendent le néant et les vers du cercueil.

Amis, quand à quinze ans la vie au loin flamboie,
Pleine d'illusions, d'espérance, de joie,
L'ouvrier part, bercé par un charme inconnu,
Tout est songe riant pour son cœur ingénu.
Mais en quittant, hélas! cet abri tutélaire
Où, jeune, il grandissait sous l'aile de sa mère,
Il va dans les cités, immenses tourbillons;
Là, les vices partout ont tracé leurs sillons.
Des passions sur lui gronde bientôt l'orage;
C'est alors que la foi lui crie : Enfant, courage!
Lutte, lutte, mon fils, le monde sous les fleurs
Cache pour l'innocence un océan de pleurs.
Ne m'abandonne pas, oh! conserve sans cesse,
Comme un dépôt sacré, l'amour de la sagesse;

Fais de moi ton conseil en ce terrestre lieu,
Seule je puis t'instruire et t'inspirer de Dieu.
Ainsi parle la foi ; mais, lancé dans la foule,
Candeur, bonté, vertus, dans son cœur tout s'écroule ;
On le voit des plaisirs chaque jour plus épris,
Victime de l'erreur, affronter le mépris.
Et pourtant il avait emporté du village
Un cœur pur et naïf, parure du jeune âge,
Les joyeux souvenirs de son riant pays,
Et les tendres conseils d'un bon père à son fils.
Mais comment résister, quand des êtres perfides,
Orgueilleux, faux esprits, de débauches avides,
Blasphèment l'Éternel, insultent tour à tour
Notre culte et nos lois devant lui chaque jour,
Et cherchent, connaissant son peu d'expérience,
A détruire du ciel en lui cette espérance,
Promesse d'une foi dont le divin flambeau
Éclaire l'avenir au delà du tombeau !
Oh ! qui lui dit d'aimer chaque homme ainsi qu'un frère,
Le guide, le soutient, adoucit sa misère ?
Répondez, insensés, vous qui d'un tel poison
Osez flétrir sa vie et troubler sa raison.

Mais l'orgueil les rend sourds; on le frappe, il chancelle
Résiste, enfin succombe. Oh! faiblesse cruelle!
Sa conscience en vain parle, il n'écoute pas;
L'abîme est entr'ouvert, il y court à grands pas!
Voyez-le maintenant sur la route du vice,
Il sacrifirait tout au plus léger caprice;
Et qui le retiendrait? déserteur de sa foi,
Il n'a plus d'autre Dieu que l'égoïste *moi!*

Déjà, j'entends gémir la mère de famille
Dont il a dégradé la malheureuse fille,
Et le père, courbé sous le poids des douleurs,
Maudissant dans lui seul la source de ses pleurs!

Cependant, par moments, condamnant sa conduite,
Il voudrait, pour calmer le remord qui l'agite,
Voyageur égaré, revenir sur ses pas;
Mais le respect humain lui dit : Je ne veux pas.
Alors, pour s'étourdir, se plongeant dans l'ivresse,
On le verra marcher de bassesse en bassesse;

Il traînera sa vie en ces bouges hideux,
Dégoûtantes maisons, repaires vils, affreux,
Où l'homme, en se faisant du vice tributaire,
Pour acheter la honte arrive à la misère ;
Trop heureux s'il n'y perd, avec sa dignité,
Son repos, son honneur, sa vie ou sa santé !

Et c'est à vous, à vous, apôtres misérables
D'une philosophie aux dogmes exécrables,
Qu'il doit d'abandonner les plus sacrés devoirs,
Et d'être en guerre ouverte avec tous les pouvoirs.
Et que vous fait, voyons, ou qu'il croie ou qu'il doute?
Pour oser d'athéisme ainsi salir sa route.
Je devine : avec Dieu meurent les passions
Qui fournissent des bras aux révolutions ;
Voilà, voilà, pourquoi tant de lâches sophistes.
Qu'importe le bonheur du peuple aux égoïstes!

Mais, las de respirer sous l'étroit horizon
Dont l'atmosphère impur étouffe sa raison,

L'ouvrier songe, après une trop longue absence,
A revoir le pays témoin de son enfance.
C'en est fait, il est prêt, et dès le lendemain,
Sa gourde à son côté, son bâton à la main,
Il part. Voyez là-bas, voyez comme il chemine :
Enfin il a gravi la dernière colline.
Son regard plonge au loin, avide de chercher,
Du village chéri le rustique clocher.
Soudain il l'aperçoit, ô suave allégresse !
Son cœur bondit d'amour, de joie et de tendresse,
Et des pleurs malgré lui viennent mouiller ses yeux
Dans cet instant si pur et si délicieux !
Non, celui qui n'a pas vécu loin de son père,
Privé des soins pieux, des conseils de sa mère
Au milieu des dangers d'un monde suborneur,
Ne connaîtra jamais l'excès de son bonheur !

Sur sa route, à présent, tout semble lui sourire ;
Tout pour le rendre heureux et s'unit et conspire ;
Chaque pas dans son cœur éveille un souvenir.
Voici le bois, dit-il, où j'aimais à venir

Folâtrer quelquefois avec mes camarades,
Dans les sombres détours de ses vertes arcades.

Pauvres petits oiseaux, hélas! malheur à vous,
Si, fuyant effrayés, vous sortiez devant nous,
De ces épais massifs qui cachaient vos couvées;
Elles étaient par nous aussitôt enlevées.
Alors on vous voyait, errants et malheureux,
Faire gémir l'écho de vos cris douloureux;
Et nous, sourds aux accents d'une amère détresse,
Nous emportions les fruits chers à votre tendresse.

Un peu plus loin, là-bas, c'est le joli château
Dont l'aspect gracieux couronne le côteau;
Sous son toit bienfaisant où la charité brille,
Règne un père béni d'une aimable famille.
Là, jamais on ne voit se plaindre le malheur,
Sans qu'un écho réponde au cri de sa douleur.
Salut, pieux asile, oh! que Dieu te bénisse,
Qu'à tes vœux les plus chers il soit toujours propice,

Et répande ici-bas le bonheur et la paix
Sur tes hôtes chéris, pour prix de leurs bienfaits !

Mais j'aperçois l'étang, au-dessous les prairies,
Dont souvent j'ai foulé les pelouses fleuries,
Quand avec mes amis, enfants vifs et joyeux,
De Pâques nous allions faire sauter les œufs.

A présent, de nos pas il n'est plus nulle trace ;
Car sous l'aile du temps tout naît, croule et s'efface,
L'homme, ainsi qu'un vaisseau poussé par l'aquilon,
Creuse et voit disparaître en marchant son sillon.

Oh ! combien d'entre vous, chers compagnons d'enfance,
Ont quitté cette vie au seuil de l'existence,
Ne pensant point, hélas ! quand j'ai quitté ces lieux,
Me faire en m'embrassant pour toujours vos adieux !
D'autres ont survécu ; maintenant, au village,
Je viens chercher près d'eux le calme après l'orage,

Respirer l'air si pur de mon pays natal,
Revoir ma belle Loire au limpide cristal,
Et mon père et ma mère ; oh ? quel moment approche !
A ces mots, il entend au loin vibrer la cloche ;
Il s'arrête, soudain tout son être a frémi :
De même qu'un captif à la voix d'un ami,
Ce son, dont il connaît la plaintive harmonie,
Le jette dans des flots d'une extase infinie.
Il s'écrie : O mon Dieu ! j'ai, désertant tes lois,
Pu t'oublier longtemps ; mais pardonne... je crois !

LES DANGERS DU TOUR DE FRANCE.

Amis, écoutez-moi, comme vous, ouvrier,
Bien jeune je quittai mon premier atelier.
Il me souvient encor de ce jour ou mon père
Me dit : tu vas partir et ma douleur amère
Est de ne te pouvoir épargner le danger
D'aller vivre sans guide en un monde étranger,

Où t'attendent l'orgueil, l'impiété, le doute,
Comme un voleur attend un passant sur la route.
Sauras-tu résister à leur souffle pervers?
Pour nous corrompre, ils ont tant de poisons divers.
Fuis ces vices affreux dégradant la nature,
Ils te mettraient, mon fils, bientôt à la torture;
Avec eux plus de beaux, de nobles sentiments,
Mais dans l'âme toujours les plus cruels tourments.
Oh! j'ai vu ces bourreaux, sur nos places publiques,
Exhaler leur fureur en discours frénétiques.
Je les ai vus crier : Peuple trop malheureux.
Tu souffres, et nous seuls pour toi formons des vœux.
Le riche te poursuit de sa froide ironie,
Les grands osent sourire à ta lente agonie.
Lève-toi, frappe! il faut qu'à la fin de ce jour,
Sur leurs débris sanglants tu sois maître à ton tour!
Qu'ont fait pour toi ce Dieu, ce culte qui t'abaissent,
Ces rois, ces magistrats, vils tyrans qui t'oppressent?
A qui sont ces châteaux où l'immoralité
Conspire jour et nuit contre ta liberté,
Et non contente encor de centupler tes peines,
Travaille à te forger d'ignominieuses chaînes?

Oh ! c'est par trop longtemps te laisser dégrader :
A toi force, à toi nombre, à toi de commander !
Et le peuple trompé se lève et prend les armes :
Furieux il lui faut et du sang et des larmes.
O cruelles douleurs ! ô funeste courroux !
Il massacre, détruit, tout tombe sous ses coups !
Tel on voit en fureur un animal farouche,
Les yeux étincelants et l'écume à la bouche,
Semer partout l'effroi, la désolation ;
Tel est, hélas ! un peuple en révolution !
Le fils trempe ses mains dans le sang de son père :
Le frère, à bout portant, assassine son frère !
Oui, le peuple poursuit jusqu'à ses bienfaiteurs,
Et du troupeau sacré les bien-aimés pasteurs.
Oh ! je l'ai vu, mon fils, horrible dans sa joie,
Jusqu'aux pieds de l'autel aller frapper sa proie !
J'ai vu de toutes parts des échafauds dressés,
Le mérite proscrit, les vices encensés,
Des bourreaux entassant victime sur victime,
Enfin, partout la mort et la honte et le crime !
Et le peuple toujours sera tel, selon moi,
Dès qu'on aura chassé de son cœur cette foi

Qui lui dit chaque jour, dans son amour extrême :
Sache aimer ton prochain à l'égal de toi-même.
Qu'elle est belle, pourtant, cette religion
Qui prêche, avec l'amour, la paix et le pardon ;
Abri de tous les temps, abri de tous les âges,
Pilote dans le calme et pendant les orages,
En elle tout est grand de l'un à l'autre bout ;
Sous ses rayons sacrés, l'espérance est partout.

Mais ce n'est pas fini, mon fils, écoute encore
Où peuvent nous mener ces vices que j'abhorre.
O jour cent fois affreux, je n'ai pu te bannir
Jusqu'ici de ma vue et de mon souvenir ;
De toute ton horreur tu pèses sur ma vie,
Et tu jettes la honte au front de ma patrie !

Ce jour, dis-je, on avait fermé les ateliers,
Et sans travail, ainsi que tous les ouvriers,
J'errais nonchalamment attiré par la foule,
Comme un esquif brisé vers le torrent qui roule.
Et nul ne me disait : où portes-tu tes pas,

Arrête, un crime affreux se prépare là-bas.
Près d'arriver, pourtant, une rumeur soudaine
Vint me glaçer d'horreur; je recule, on m'entraîne :
Je veux fuir, impossible! un flot toujours croissant
Me poussait, me pressait, me portait en avant,
M'étreignait, enchaîné dans la cohue immense,
Où bien des nobles cœurs gémissaient en silence.
Quand tout à coup, grand Dieu! j'en tremble encore d'effroi,
Un homme à tous les yeux, paraît : c'était ? le Roi!
Oui, mon fils, oui, le Roi si riche d'une vie
De bonté, de vertus, d'amour de la patrie,
Comme un vil criminel à l'échafaud traîné,
Allait, le croirais-tu, mourir assassiné!
Mais je n'ai pu la voir cette scène terrible,
Je perdis la raison pendant ce meurtre horrible :
Et quand je la repris, ô regrets superflus!
Son grand cœur pour la France, hélas! ne battait plus!
Pourtant qu'avait-il fait? peuple, réponds toi-même!
Il t'aimait, tu l'as vu dans cet instant suprême,
Où le fer régicide allait trancher ses jours,
Pour toi de l'Éternel implorer le secours.
Oh! mon noble pays, qu'il en coûte à ta gloire,

De ne pouvoir rayer ce crime de l'histoire !
Toutefois, ne crois pas que ce fut l'ouvrier
Dont le cœur généreux voulut t'humilier.
Non, non, ce sont toujours ces hommes sanguinaires,
Tribuns de carrefours, ambitieux vulgaires,
Esclaves de l'orgueil, êtres vains, odieux,
Qui pour mieux le tromper lui fascinent les yeux !
Va ! si désabusés sur cette ignoble engeance,
Tes enfants tous unis te reviennent, ô France !
Tu sais par qui tes maux peuvent se réparer :
J'attends, oh ! laisse moi le bonheur d'espérer !

Et j'écoutais encor lorsque parut ma mère,
Des pleurs en ce moment innondaient sa paupière ;
Cher enfant, me dit-elle en me tirant à part :
Je songeais dès longtemps à ce triste départ,
Tiens, prends ce peu d'argent, bien mince économie
Prise sur mon travail. — O ma meilleure amie !
O ma mère ! comment pourrai-je désormais
M'acquitter envers vous de tant d'amour... jamais !
Alors, je l'embrassai, puis prenant mon bagage,

Mon père me guida jusqu'au prochain village.
Et là, me dit, bien triste en me serrant la main :
Enfant, voici mon but et voilà ton chemin.
Je t'ai fait de ce monde une bien faible esquisse,
Prends garde, si tu veux que le ciel te bénisse,
De conserver toujours avec soin dans ton cœur,
La foi dont le flambeau conduit seul au bonheur !
Sur ton sort bien souvent dissipe nos alarmes.
Écris-nous. — A ces mots, je vis couler ses larmes !
— Adieu, dit-il enfin, adieu, mon fils, adieu !
Je te laisse, voyage à la garde de Dieu !
— Oh ! ce que j'éprouvai dans cet instant suprême
Ne saurait s'exprimer ; saisi, hors de moi-même.
Je m'écriai : Mon père ! arrêtez, quel besoin
De me quitter sitôt ! il était déjà loin.
Et moi je restai là, seul, cloué sur la place,
Le suivant du regard bien longtemps dans l'espace.
Quand enfin je le vis, toujours en le cherchant.
Se perdre à l'horizon comme un soleil couchant !

Et je partis alors, surmontant ma tristesse,

Me disant : il le faut, marchons, pas de faiblesse ;
Depuis, j'ai voyagé pendant dix ans entiers,
Comme font en tout temps grand nombre d'ouvriers,
Qui sur tous les chemins se rencontrent, se croisent,
Et de loin en riant se regardent, se toisent.
Les uns partant pensifs et les larmes aux yeux,
Les autres revenant empressés et joyeux,
Souriant au bonheur de retrouver un père,
De l'étreindre en leurs bras, d'embrasser une mère,
Un bon frère, une sœur, laissés petits enfants,
Et qui sont devenus raisonnables et grands ;
Des parents, des amis, vieillis pendant l'absence,
Et leurs pays enfin, ces petits coins de France,
Où naguère ils cherchaient avec les yeux du cœur
Tous ceux qu'ils vont revoir avec tant de bonheur !
Et moi, je l'ai goûté, ce bonheur plein de charmes ;
Oh ! qui pourrait ne pas verser de douces larmes
En pensant à ce jour si grand, si solennel,
Où l'on revint s'asseoir au foyer paternel,
Alors que, dès longtemps, un bon père, une mère,
Des frères et des sœurs, au seuil de la chaumière,
Attendaient, palpitants d'angoisses et d'amour,

D'un être bien chéri le trop tardif retour.
Heureuse la famille en ce beau jour de fête,
S'il rentre dans son sein le cœur pur, l'âme honnête !
Elle pourra le voir bientôt, dans son pays,
Bon citoyen, bon père. Il fut toujours bon fils.

LA FAMILLE DE L'HONNÊTE OUVRIER.

PREMIÈRE PARTIE.

Illustres beaux esprits! quelle tendresse extrême
Vous force absolument, c'est par trop de bonté,
A vouloir pour nous tous résoudre le problème
De reconnaître ou non une divinité?
Merci pour moi, je dis que celle que j'adore.
Malgré Pierre Leroux, règnera dans mon cœur.

Beaucoup n'en veulent pas, Proudhon même l'abhorre ;
Peu m'importe, je l'aime et crois à sa grandeur.
Je leur vois à tous deux une philosophie
Qui me paraît obscure ; aussi, je suis certain
Que je l'étudirais le reste de ma vie,
Quand j'irais à cent ans, pour y trouver quoi... rien.
Cessez de plaisanter sur un sujet si grave,
Sujet, pour l'artisan, ou de vie ou de mort.
De la religion vous le dites l'esclave ;
Erreur ! moi je soutiens qu'elle adoucit son sort.
Mon Dieu ! combien de fois, aux pieds du sanctuaire,
As-tu vu l'artisan t'apporter ses douleurs ?
Mon Dieu ! combien de fois, usant de la prière,
Dans ton sein paternel a-t-il versé des pleurs ?
Accablé sous le poids de ta grandeur suprême,
Des fragiles humains il subissait la loi.
Humiliant son cœur, il disait en lui-même :
Le plus grand des mortels, qu'est-il donc devant toi !
Alors, il te quittait, consolé, plus tranquille ;
Le travail à ses bras paraissait plus léger,
Il apportait la paix au sein de sa famille,
Satisfait d'un bonheur si doux à partager.

Ah ! laissez-lui sa foi, c'est la seule lumière
Qui conduise ses pas au chemin du bonheur ;
Laissez-lui son soutien, laissez-lui sa prière,
C'est là le seul rayon qui ravive son cœur.
Vous craignez, je le vois, cette foi qui vous juge,
Éteignez, s'il se peut, un flambeau qui vous nuit.
Frappez toujours, frappez, c'est là le seul refuge
Des orgueilleux humains que le remords poursuit.
Chacun de vos discours résonne à son oreille,
Comme un vain bruit qui va frapper l'immensité,
Répété par l'écho que votre voix réveille,
Pour porter votre honte à la postérité.

Jamais vous n'avez vu d'une famille honnête
Le spectacle touchant que bénit l'Éternel ;
Qui peindrait ton angoisse et qui peindrait ta fête,
Instant si désiré par le cœur paternel ?
Où l'on voit son épouse écrasée et mourante,
Déchirée à la fois de douleur et d'amour,
S'écrier : Je me meurs... je ne suis plus souffrante,
Le Seigneur soit béni ! notre enfant voit le jour.

A cette scène alors succède une autre scène,
Qui déroule à nos yeux le sublime tableau
D'un enfant adoré, seul anneau d'une chaîne,
Qu'à des époux bénis le ciel donna si beau.
Chacun veut à son tour lui porter sa caresse,
Que de souhaits heureux viennent l'environner!
Que de soins assidus il faut à sa faiblesse!
Sa bonne mère est là, pour les lui tous donner.
Le père courageux travaille sans relâche,
Il voudrait pour ce fils un bien doux avenir;
Voyez-le, chaque jour, pour lui doubler sa tâche
Et demander encore au ciel de le bénir!
Heureux de peu, jamais un désir éphémère
Ne saurait attrister ses pénibles travaux;
Vertueux, toujours gai, même dans la misère,
Dieu n'est-il donc pas là pour soulager ses maux?
— Dieu! mais vous plaisantez, s'écrie un philosophe:
Ce mot vide de sens est contre la raison!
— Monsieur, je vous croirai quand vous ferez l'étoffe
Qui sert à fabriquer l'aile d'un moucheron!
Vous qui parlez si bien, venez voir la sagesse
Que met à diriger un fragile arbrisseau,

Ce père qui n'a pas, pour guider la jeunesse,
Étudié les lois de Jean-Jacques Rousseau.
Son code, à lui, le seul qui le guide et l'éclaire,
Fut promulgué du haut de la sublime croix,
Hymne d'amour sans fin, qui, du mont du Calvaire,
Soumet à ses décrets les peuples et les rois!

—

SECONDE PARTIE.

Heureux celui qui sait, abjurant les erreurs,
Vivre paisiblement du fruit de ces sueurs.
Sans regrets il arrive au bout d'une carrière
Qui finit au palais comme dans la chaumière.
Toujours prêt, il attend le moment solennel
Qui doit porter son âme aux pieds de l'Eternel.
Comme le nautonnier, battu par un orage,
Attend le doux moment de toucher au rivage.
Le ciel fut son espoir, il est juste qu'enfin,
Le prix de ses vertus soit un bonheur sans fin.
Sainte religion, quel est donc ton empire
Sur l'être vertueux que ta morale inspire?

Ses œuvres sont toujours d'accord avec ta loi,
Il ne fait jamais rien sans consulter sa foi,
Cette foi qui lui dit, dans son amour extrême :
Sache aimer ton prochain à l'égal de toi-même :
Ne parle jamais trop ; fais qu'en tous tes discours.
L'aimable vérité se rencontre toujours;
Sois bon, pieux et doux, poli sans flatterie :
Inspire à tes enfants l'amour de la patrie ;
Sois exemple, précepte, et donne par tes mœurs.
Sans être rigoureux, des leçons à leurs cœurs :
Que tes paroles soient toujours sages, sensées.
Un mot seul peut flétrir d'aussi chastes pensées.
Mais enfin, revenons au modeste ouvrier
Qu'un travail assidu retient à l'atelier.
Dans son joli ménage, on respire l'aisance,
Fruit d'une activité que le ciel récompense.
Là, rien de superflu, pas un meuble élégant :
Tout est bien ordonné, simple, propre et brillant.
L'on chercherait en vain dans ce lieu la paresse.
Elle n'habite pas où règne la sagesse.
J'aperçois quatre enfants, comme ils ont l'air joyeux !
Leur allure est si vive, ils sont si gracieux !

La fille, encor bien jeune, aide, malgré son âge,
Une mère attentive aux doux soins du ménage;
La récréation de l'aîné des deux fils
Est auprès de son père, et déjà les outils,
Dans ses petites mains, paraissent avec grâce
Commencer un travail qu'à lui-même il se trace.
La mère auprès du feu berce sur ses genoux,
En le couvant des yeux, le plus jeune de tous;
Un autre est encor là, sa blonde chevelure
Ruisselle sur un cou dont la blancheur si pure
Attire à chaque instant le baiser maternel.
Oh! cet instant, Proudhon, te montre bien cruel;
Mais ce tableau si doux, que tu voudrais détruire,
Imprime à tes écrits le cachet du délire!
Enfin, à l'ouvrier, le dimanche, à propos
Offre un jour de bonheur utile à son repos;
Vous ne le verrez pas aller, pour se distraire,
Fréquenter ces réduits, vrais tombeaux du salaire,
Où tant de malheureux jettent, en s'enivrant,
Le pain qu'une famille attendait en pleurant!
Famille infortunée, avant le temps flétrie,
Tes enfants n'auront pas de printemps dans la vie.

Hélas! ils deviendront comme la pauvre fleur
Qui monte sans soleil, sans guide, sans tuteur,
Languissante et sans force, au moindre vent livrée!
Elle fléchit, succombe et meurt décolorée!
Non, l'honnête ouvrier ira dès le matin,
Avec tous ses enfants, à l'office divin;
Heureux ils rentreront, le beau jour les rassemble,
C'est le seul jour entier qu'ils passent tous ensemble:
Il ne sortira plus, il trouve pour son cœur,
Au sein de sa famille, un pur et vrai bonheur.
Toutefois, transigeant avec son habitude,
De lire ou dessiner il aime aussi l'étude.
Il dira: Mes enfants, je veux vous divertir,
Allons à la campagne, il faut vite partir.
Qui peindrait leur bonheur et leur joyeuse ivresse?
Chacun danse, va, vient, court, bondit et se presse,
Et voit trop lentement arriver le départ;
Attendre une minute est un bien long retard!
Mais les voilà partis, suivons-les sur la route;
Tout est nouveau pour eux: cette chèvre qui broute,
Cet oiseau dont le chant réjouit le vallon,
Cette fleur que caresse un joli papillon,

Ce ruisseau transparent, dont le cristal murmure.
Ce grillon qui s'enfuit sous son toit de verdure,
Ce champ dont les épis balancés par les vents
Imitent de la mer les sillons ondulants,
Cet ensemble parfait où déborde une vie
Qui se répand en flots d'amour et d'harmonie,
Révèle dans ces cœurs un Dieu seul éternel,
Qui laisse chaque jour de son sein paternel
Tomber tous les trésors où sa magnificence
Permet que nous puisions la vie et l'espérance.
Dans ce voyage heureux, combien de questions,
De réponses, d'avis et d'observations!
Le père se saisit de ce moment où l'âme
Brûle pour le Seigneur d'une bien douce flamme.
De ce moment enfin si grand, si merveilleux,
Où tout n'est pour l'esprit qu'un chant harmonieux.
Pour parler de la foi, ce conducteur sublime,
Ce guide de nos pas sur le bord de l'abîme.
Il fait, par des récits et simples et touchants,
Pénétrer dans le cœur de ses jeunes enfants
Ces préceptes sacrés puisés dans l'Évangile,
Qui rendent du bonheur le chemin plus facile

A celui qui les suit jusqu'à son dernier jour,
Et l'entourent encor de respect et d'amour.

Oui, tu seras béni, mortel pieux et sage !
Tes exemples aux tiens passeront d'âge en âge.
Et, bien longtemps après que tu ne seras plus,
Ils parleront encor de tes nobles vertus !

UNE BONNE MÈRE.

Dédiée à Madame L***.

Une mère, une mère, oh! ce nom nous caresse.
Il rappelle à lui seul tant de jours de bonheur.
Et de ces souvenirs d'ineffable tendresse
Dont l'écho ne saurait s'éteindre dans le cœur.

Pour son fils une mère a toujours un sourire,
Et de ces doux accents qui savent le charmer,
Un parfum de bonté qu'avec joie il respire ;
Son cœur est plein d'amour, comment ne pas l'aimer ?

Oh ! voyez-la prier : sa prière est si pure,
Quand son regard ému s'élève vers le ciel ;
Quand son âme de feu sur sa lèvre murmure
Pour un fils bien-aimé son hymne à l'Éternel !

Entendez-la chanter : sa voix tendre et légère
Lentement s'affaiblit, tandis que le sommeil
Aux yeux de son enfant dérobe la lumière,
Comme la nuit au jour les rayons du soleil.

Nul autre le matin ne vient près de sa couche
Entr'ouvrir sa paupière aux premiers feux du jour,
Et déposer encor sur sa charmante bouche,
Pour un sourire, un mot, mille baisers d'amour.

Ange envoyé du ciel sous l'humble nom de femme,
Elle guide son fils, rêve à son avenir,
Fait naître dans son cœur la douce et sainte flamme
De l'amour des vertus qui le feront bénir.

Mais aussi, qui peindrait ses délices suaves,
Quand elle voit, pour prix de ses soins vigilants,
Sur le sein de ce fils briller la croix des braves,
Signe de la valeur ou de nobles talents ?

Et quand plus tard il sait, planant sur le vulgaire,
Dans le rang qu'il occupe honorer son pays ;
Si de l'homme de bien il est l'ami sincère,
Qui plus qu'elle est heureuse et fière de son fils ?

Non seulement elle est la source où la jeunesse
Puise à longs traits l'amour, la foi, le dévoûment :
Mais l'âge mûr encor puise dans sa tendresse,
Pour calmer ses douleurs, le plus saint aliment.

Bonnes mères, toujours, toujours ma faible lyre
Exhalera pour vous ses sons les plus touchants ;
Heureux si vous daignez payer d'un doux sourire
L'hommage de mon cœur et celui de mes chants !

LA MÈRE ET LE BERCEAU.

Dédiée à Madame la comtesse de F***

Une bien jeune et tendre mère,
Près du berceau de son enfant,
Disait à Dieu dans sa prière :
Protége cet être charmant.
C'est l'étoile douce et bénie
Qui doit briller sur mon chemin ;
C'est une voix de l'harmonie
Qui chante ta grandeur sans fin.

C'est une source d'espérance
Où je m'enivre chaque jour ;
C'est la faiblesse et l'innocence,
C'est un ange inondé d'amour.
Et la légère balancelle
Allait et venait sous la main
Comme va la douce nacelle
Sous une brise du matin.

Alors, alors, fière et joyeuse,
Elle disait : Il grandira,
Dans peu sa bouche gracieuse
A mes doux accents répondra.
Oui, bientôt, pour une caresse,
Je le verrai marcher, courir,
Tomber... alarmer ma tendresse,
Oh ! mon Dieu, s'il allait mourir !

Mais non, dans ta bonté suprême,
Tu le protégeras, Seigneur !

Ainsi que moi, je veux qu'il t'aime,
Ton amour conduit au bonheur.
Et toi, bonne vierge Marie,
Sois son guide, sois son secours;
Demande pour lui longue vie,
De la sagesse et des beaux jours !

A DE BEAUX PETITS ANGES.

Dédié aux petites filles de M. et Madame Du

Gentilles fillettes,
Bijoux gracieux,
Jeunes blondinettes,
Anges aux doux yeux!
Oh! vous êtes belles,
Quand vives gazelles,

Votre pied mignon
En courant effleure,
Mille fois par heure,
Le soyeux gazon.

Votre gaîté folle,
Quand la corde vole,
Me ravit toujours;
Avec quelle aisance,
Vos sauts en cadence
Marquent tous ses tours.

J'aime vos figures,
Si fraîches, si pures,
Vos cheveux charmants,
Vos regards limpides,
Vos âmes candides,
Beaux petits enfants!

Quoique à peine écloses,
Déjà fraîches roses,
Votre douce odeur
Embaume la terre,
Et brise légère,
Caresse le cœur.
Oui, jeunes fillettes,
Pour l'âme et les yeux,
Ici-bas vous êtes
Un présent des cieux.

A LA SOCIÉTÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL.

Quand la France en émoi, languissante, éperdue,
Sur un abîme affreux dès longtemps suspendue,
Voit le peuple trompé, mais toujours inconstant,
Se préparer le joug odieux qui l'attend.
Quand de l'hydre du mal les cent têtes coupées
Renaissent tour à tour sous le fil des épées,

Et que l'on voit encor l'impiété, l'orgueil,
Semer partout la haine et la honte et le deuil,
L'homme pieux n'a plus, dans sa douleur immense,
Qu'à gémir, et du ciel implorer la clémence.

Mais bientôt la foi parle, et des sociétés
Surgissent parmi nous dans toutes les cités.
Pour conserver encor, comme en une arche sainte,
Cette fraternité dans nos cœurs presque éteinte.
Du jour où l'égoïsme en son aveuglement
Voulut tout de la force et rien du dévoûment.

Seigneur, entends ma voix, échauffe ma pensée,
Pour la jeter brûlante à la foule glacée,
Coudoyant le malheur où tout espoir s'enfuit,
Quand le dédain le frappe ou la faim le poursuit.
Fais grandir parmi nous ces pieuses milices,
Remparts contre lequel se briseront les vices,
Qui voudraient, détruisant en nous la charité,
Dans un gouffre fangeux traîner l'humanité.

Sainte société, la lyre du poète
En voyant tes bienfaits ne peut rester muette.
Que ne puis-je en ce jour par des accents vainqueurs
Du beau feu qui t'enflamme embraser tous les cœurs !
Que ne puis-je montrer tes ressources minimes,
Ta foi, ton dévoûment et tes efforts sublimes,
Pour arracher l'enfance au désordre moral
D'un monde à l'orphelin presque toujours fatal !
Ah ! si partout ta voix pouvait être entendue !
Elle implore, gémit ; ira-t-elle, perdue,
Comme un son répété par un écho lointain
Qui frappe notre oreille et s'efface soudain ?
Non, non, tout me le dit, dans notre belle France,
S'il est des cœurs fermés aux cris de la souffrance,
Beaucoup viendront, crois-moi, comprenant ta douleur
Déposer en tes mains leur tribut au malheur

Donnons, frères, donnons pour que Dieu nous bénisse !
Donnons pour que chacun au jour de la justice,
Quand planeront sur lui les ombres de la mort,
Puisse espérer du ciel bientôt toucher le port.

Hâtons-nous, dit saint Paul, car la charité presse,
Hésiter un instant serait de la faiblesse ;
Portons sans plus tarder, avec la paix, l'espoir,
Le pain dans la famille où la faim va s'asseoir.

Donnons, oh ! la pitié sincère, douce et tendre,
Part du cœur, et jamais ne sut se faire attendre.
Hélas ! nous savons tous combien est douloureux
Le sort de l'ouvrier forcément malheureux,
Qui voit de chers enfants, les seuls êtres qu'il aime,
Souffrants, demi-vêtus, pâles comme lui-même,
Crier à chaque instant : O mon père ! j'ai faim !
Quand il n'a ni travail, ni ressources, ni pain.

Donnons, car de la terre où tout croule, où tout tombe
Nul n'emportera rien. Heureux qui dans la tombe
Va, regretté du pauvre, et riche de bienfaits,
Jouir au sein de Dieu d'une immortelle paix !
Aux pauvres orphelins sans appui, sans asile,
Délaissés dans un monde en dangers si fertile,

Déjà de nobles cœurs tendent partout la main,
Heureux de leur montrer des vertus le chemin.
Aidons-les, mes amis, dans cette œuvre si sainte ;
Faisons que de nous tous elle porte l'empreinte ;
Mettons-nous dès ce jour, au moins pour la moitié,
Dans leur saint dévoûment et leur douce amitié ;
Du grand Vincent de Paul imitons tous le zèle,
Prenons-le pour patron, qu'il soit notre modèle ;
Pratiquons ses vertus, afin que l'avenir
Garde à notre mémoire un pieux souvenir.
Oh ! ne nous privons pas du bonheur plein de charmes
D'adoucir des douleurs, d'essuyer quelques larmes ;
Il en est temps encor : sauvons l'humanité
Par la foi, l'espérance et par la charité !
Prions, faisons du bien, combattons l'égoïsme !
Montrons à l'univers que le catholicisme
Fut et sera toujours, et du faible et du fort,
Le secours et l'égide, à la vie, à la mort !

L'AVEUGLE DE LA MONTAGNE.

Enfant, donne ton bras, montons à la chapelle,
Aux pieds de la madone allons tous deux prier ;
De ce jour, me dis-tu, la matinée est belle,
L'écho redit cent fois le chant du chevrier ;
La nature est partout riante de jeunesse ;
Et, comme des rubis, au sein de chaque fleur
Scintillent de la nuit les larmes de tendresse,
Et mes yeux sont voilés : comprends-tu ma douleur ?

Le père chemine
Conduit par l'enfant;
L'insecte lutine,
Et, concert touchant,
L'oiseau chante, prie.
L'hymne solennel
D'amour et de vie
Monte à l'Éternel.

Ils arrivent bientôt, et dans le sanctuaire
Chacun eût pu les voir prier d'un cœur fervent.
L'un disait : Vierge sainte, oh ! conserve mon père !
L'autre : Exauce mes vœux, veille sur mon enfant ;
Sans lui que deviendrais-je en ma triste détresse ?
Tendre Mère, à tes pieds l'on ne me verrait plus.
Et le fils répétait : Marie, à ma faiblesse
Il faut encor longtemps l'appui de ses vertus.

La douce prière,
Comme un encens pur,
En quittant la terre
Monte au ciel d'azur.

Puis elle s'achève ;
Chacun du saint lieu
Emporte un doux rêve
D'amour et de Dieu.

Partons, enfant, partons, descendons la montagne,
Le soleil est brûlant et le temps est si lourd.
Nul souffle ne caresse aujourd'hui la campagne,
Au loin j'entends rouler un bruit sinistre et sourd.
Dis-moi, ne vois-tu pas déjà quelques nuages
D'un long et sombre voile obscurcir l'horizon ?
Je sens naître en mon cœur de funestes présages ;
Hâtons-nous, ô mon fils ! regagnons la maison.

Le père s'appuie
Au bras de l'enfant.
La grêle, la pluie
Tombent à torrent ;
La foudre résonne,
Éclate, et l'éclair
De ses feux sillonne,
Comme un glaive, l'air !

Et bientôt l'onde roule en débris vers la plaine,
Sur ses flots écumeux, l'espoir du laboureur.
Et le vieillard, courbé, se soutenant à peine,
Marchait près de son fils qui tremblait de frayeur.
Courage, disait-il, enfant, notre chaumière
Sous son toit protecteur nous reverra dans peu.
Combien il se trompait... ô douleur trop amère !
Il n'en restait, hélas ! plus qu'un monceau de feu !

Horrible détresse !
Brisé, torturé,
Le vieillard s'affaisse.
Le fils attéré
En vain pleure, crie,
Déplore son sort,
Tombe à genoux, prie :
Son père était... mort !!!

LE CRI DU POÈTE.

Espérance, flambeau qui rayonne dans l'ombre,
Astre qui rend la vie et moins triste et moins sombre,
Quand par toi vers le ciel nous jetons un regard,
Dis à mon pauvre cœur brisé par l'indigence :
L'heure qui doit finir ma trop longue souffrance
Mettra-t-elle à sonner bien des jours de retard?

Mon travail promettait, dès sa première aurore,
A ma famille, à moi, le plus doux avenir;
Cet avenir, hélas! je le voyais éclore
Honnête et courageux, Dieu semblait me bénir:
Mais de notre pays les sinistres orages
De mon beau ciel d'azur ont terni les couleurs:
J'ai vu mon horizon se voiler de nuages,
Et mes yeux malgré moi se sont mouillés de pleurs!

Aux vents des mauvais jours j'ai résisté sans plaintes,
Et si par eux des maux j'ai subi les étreintes,
Sous leur souffle jamais on ne m'a vu plier;
Des ennemis du bien j'ai su braver la rage,
De les combattre encor je me sens le courage:
L'honneur, l'honneur le dit à mon cœur d'ouvrier!

Oui, j'ai crié: Malheur à la race parjure,
A la haine, l'envie et surtout l'imposture,
Par qui, talents, vertus, bonté, tout est flétri!

Oh! n'est-ce pas servir la cause de la France,
Que d'employer son temps et son intelligence
A mettre chaque jour le vice au pilori?

Et quand des factieux voudraient dans leur furie
D'un fleuve de malheurs inonder la patrie,
Si, bravant toute crainte et d'un accent vengeur,
L'écrivain jette au front de lâches qui pâlissent.
La malédiction du peuple qu'ils trahissent:
N'a-t-il pas d'un soldat le courage et l'honneur?

MON FAUTEUIL.

Salut! ô meuble centenaire,
Fauteuil où jadis mon grand-père,
Fatigué parfois de mes jeux,
Dormait d'un sommeil bienheureux.
J'aime à te voir dans mon ménage,
Modeste et pieux héritage
Que m'ont légué mes bons parents:
Dans tes bras vermoulus je veux finir mes ans!

Qu'un autre en un plus beau se mire,
Se complaise et même s'admire,
Sur ses coussins moelleux et doux :
Je n'en serai jamais jaloux.
Qu'il aime sa riche parure,
Son élégance, sa tournure,
Et son brillant extérieur,
Soit ; mais de tout cela rien ne séduit mon cœur.

Que m'importe, après tout, la mode?
Mon vieux, je te trouve commode ;
Tu sais, quand, fatigué le soir,
Entre tes bras je viens m'asseoir,
Eveiller en moi des pensées,
Où je vois les scènes passées
Qu'idolâtre mon souvenir ;
De ceux que j'aime, enfin, tu sais m'entretenir.

Tu me rappelles ma jeunesse,
Et de mon grand-père l'ivresse,

Dans les moments pour lui si doux
Où, folâtrant sur ses genoux,
Il posait sa lèvre tremblante
Sur ma bouche fraîche et riante,
Pendant que mes doigts caressants
Jouaient avec amour dans ses beaux cheveux blancs.

Et tu me parles de sa fête,
Quand nous allions tous en toilette
Heureux lui présenter des fleurs;
Alors, les yeux mouillés de pleurs,
Il disait dans sa joie extrême :
Soyez bénis, ô vous que j'aime!
Puisse le Ciel à vos vieux ans
Conserver comme à moi d'aussi tendres enfants!

Et tu me dis les jours prospères,
Où plus sages que nous, nos pères.
Sans être peuple souverain,
Jouissaient d'un bonheur certain;

Et traversaient gaîment la vie,
Sans haine, comme sans envie,
Aimant mieux esclaves des lois,
Être sujets heureux, que ridicules rois !

Au doux foyer de ma famille,
Vieil ami, repose tranquille,
Sans avoir, de tous respecté,
A rougir de ta vétusté;
Car ton grand âge fait ta gloire,
Et ta présence à ma mémoire
Retrace l'amour, les vertus
De tant de bons aïeux qui pour moi ne sont plus.

Cependant, mon vieux, quelques hommes
Voudraient, dans le siècle où nous sommes,
Détruire, pour de vains plaisirs,
Le beau culte des souvenirs.
Adorateurs de la matière,
Dieu lui-même est une chimère

Pour tous ces orgueilleux sans foi,
Qu'un égoïsme impur tient courbés sous sa loi.

Ils disent, dénigrant l'histoire,
Outrageant notre antique gloire :
Pour les rois, trève de regrets!
Dans le sang marchons au progrès;
Mais le peuple, dans le silence,
Sondant tes blessures, ô France!
Dit, fatigué des intrigants :
Votre règne s'efface, un autre luit... J'attends!

CANTATE A LA VIERGE.

Le parfum de la fleur qui s'entr'ouvre à l'aurore.
Le souffle de la brise au déclin d'un beau jour.
La voix du rossignol dont le timbre sonore
Au silence, à la nuit dit ses soupirs d'amour ;
Tout ce qui pour me plaire ou s'agite ou sommeille,
De l'harmonie humaine enfin le plus doux son
N'offre rien à mon cœur et rien à mon oreille
D'aussi suave et pur, Vierge, que votre nom.

Avec les saints anges
Chantons ses louanges :
Prions. Qu'il est doux
D'implorer Marie
Pour notre patrie !
Chrétiens, à genoux !

Oui, votre chaste nom est tout une prière,
Un hymne ravissant d'ineffables accords.
S'il vibre, je tressaille, un charme involontaire
Remplit mon être ému des plus pieux transports.
En vain l'impiété de son sinistre voile
Cherche à me dérober sa divine splendeur.
Marie, oh ! n'est-ce pas le beau nom de l'étoile
Qui veille sur la France aux jours de la douleur ?

Avec les saints anges, etc.

Qu'il scintille à jamais et trône dans mon âme,
Comme un astre éclatant dans les champs de l'azur.

Cet auguste et saint nom, ce doux nom dont la flamme
Sait embraser mon cœur d'un feu céleste et pur !
Et pour que mon encens aux sphères éternelles
Monte avec mes concerts les plus mélodieux,
Aimables séraphins, portez-les sur vos ailes,
Comme un tribut d'amour, à la reine des cieux.

Avec les saints anges, etc.

Vase aux divins parfums, étoile d'espérance,
Mère des affligés, soyez notre secours ;
Demandez que longtemps la belle et noble France
A l'abri du danger coule en paix d'heureux jours ;
N'êtes-vous pas sa reine et sa sainte patronne ?
Votre Fils bien-aimé ne peut-il à la fois
Donner la force au faible et, du haut de son trône,
Briser le diadème au front des plus grands rois ?

Avec les saints anges, etc.

Surpris par l'ouragan dans une nuit profonde,
Le vaisseau de l'État roulait vers un écueil :

Il y touchait déjà, tout craquait, bientôt l'onde
Allait l'environner comme un vaste linceul ;
Mais de tout l'équipage, à genoux, en prière,
Le cri de : Sauvez-nous, Vierge, s'est élevé !
Vous avez entendu sa voix, ô bonne Mère !
Et, grâce à vous, soudain le vaisseau fut sauvé !

Avec les saints anges
Chantons ses louanges ;
Prions. Qu'il est doux
D'implorer Marie
Pour notre patrie :
Chrétiens, à genoux !

L'ÉCHO DU COEUR.

A Madame de ***.

O toi qui de ton cœur me verses l'ambroisie,
Viens, mon ange, descends de ton ciel radieux ;
Pour chanter aujourd'hui, divine poésie,
Il me faut tes accords les plus mélodieux.
Ne les refuse pas à ma reconnaissance,
Et qu'ils soient doux et purs comme la bienveillance

Dont je fus honoré le soir de ce beau jour
Où j'étais palpitant de respect et d'amour :
Où mon âme, en mon sein à peine retenue,
Se plongeait dans les flots d'une extase inconnue,
En recevant l'accueil gracieux et flatteur
Que me fit une dame au pur et noble cœur.
Et j'ai pu voir son front où son âme scintille !
Et sa lèvre, sa lèvre, où tant d'esprit pétille,
A daigné me parler, à moi, barde sans art,
Pendant que ses beaux yeux m'honoraient d'un regard !
Et depuis, de sa voix et si fraîche et si pure
Bruit à mon oreille en tous temps le murmure,
Pieux et chaste écho d'un cœur plein de vertu,
Que l'on voudrait saisir, même quand il s'est tu.
Pourtant on m'avait dit : Va, les grands de la terre
Dédaignent le talent qu'ombrage la misère ;
A leur porte, crois-nous, l'égoïsme, l'orgueil
Pour t'éloigner viendront t'attendre sur le seuil.
Grand Dieu ! comme ils mentaient ! Non, non, rien de semblable
Ne se rencontre ici. La bienveillance aimable,
Ainsi qu'au bon vieux temps, daigna tendre la main
A l'honnête ouvrier, au modeste écrivain,

Oh! Madame, merci; que mon nom reste ou passe.
Qu'il occupe en ce monde étroite ou large place,
Je n'y tiens pas, pourvu que, dans sa pauvreté,
Je le lègue à mes fils, honnête et respecté,
Et qu'il puisse un seul jour vivre en votre mémoire :
Cet honneur me suffit; il suffit à ma gloire,
Puisque, chacun le sait, votre cœur ne s'éprend
De rien qui ne soit beau, tant il est noble et grand!

PROMENADE NOCTURNE

AUTOUR D'UNE CHAPELLE DE LA SAINTE VIERGE.

Combien le silence
Au cœur attristé
Plaît, quand l'innocence,
Un beau soir d'été,
Fait par sa voix pure
Monter du saint lieu,
Suave murmure,
Sa prière à Dieu.

Un soir, pensif et solitaire.
J'errais triste et silencieux,
Quand d'un modeste sanctuaire
Retentirent des chants pieux.
En ce moment, comme dans l'onde.
La lune au front pur, argenté,
Semblait se mirer, fraîche, blonde,
Dans les flots de l'immensité.

Nulle brume sombre
Ne voilait aux yeux
Les astres sans nombre
Qui brillaient aux cieux :
Et la tiède brise
M'apportait des fleurs,
Sur son aile grise,
Les douces odeurs.

Alors, soudain ma rêverie
S'enfuit, et ces accords touchants

Livrèrent mon âme attendrie
Aux transports les plus ravissants.
Oh! disais-je, chastes voix d'anges,
Traversez les sphères du ciel;
Montez, montez, saintes louanges,
Jusqu'au trône de l'Éternel.

Et, purs dans l'espace,
Les sons cadencés
Vibraient avec grâce,
Gais, lents ou pressés.
Dans sa joie immense,
Mon cœur exaltait
Ces chants qu'au silence
L'écho répétait:

Marie,
Patrie,
Avec Dieu soyez nos amours;
Patronne
Si bonne,
Toujours, toujours.

On trouve en votre nom, Marie,
Le parfum des plus douces fleurs,
Et des sons dont la mélodie
A des échos dans tous les cœurs :
Ce saint nom est une croyance
Qui rayonne du plus beau feu ;
C'est tout un trésor d'espérance,
Un soupir exhalé de Dieu.

Marie, etc.

Ce nom est un nom tutélaire,
Un abri dans les mauvais jours,
Il est une seconde mère
Dont l'âme nous sourit toujours.
Pour les enfants, purs et frais anges,
Il est un souffle protecteur,
Le chant des célestes phalanges,
Et le plus doux écho du cœur.

Marie, etc.

Il est l'espoir de l'équipage,
Quand l'esquif, battu par les flots,
Lutte en vain ; et, pendant l'orage,
La prière des matelots.
Il est pour l'orphelin qui pleure
Un consolateur gracieux,
Et, même à notre dernière heure,
La clef qui nous ouvre les cieux.

Marie, etc.

Aujourd'hui, nous venons, ô Mère !
Remettre en vos mains notre sort.
Au chêne en s'attachant, le lierre
De faible peut devenir fort ;
Et nous voulons sans lassitude,
Dans le plaisir ou les douleurs,
Dans le monde ou la solitude,
Vous faire un temple de nos cœurs.

Marie,
Patrie.

Avec Dieu, soyez nos amours,
Patronne
Si bonne,
Toujours, toujours.

Les chants cessent, j'écoute encore,
Et mon cœur attend frémissant,
De ces voix au timbre sonore,
Un dernier hymne ravissant :
Mais tout se tait ; vaine espérance !
Rien ne trouble plus ici-bas
De la nuit le profond silence,
Que le bruit vague de mes pas !

AUX JEUNES ÉCONOMES,

Bienfatrices des orphelins de Châlon-sur-Saône[1]

Pieux anges de cette terre,
Qu'embrase le souffle divin,
Jeunes vierges au cœur de mère,
Providence de l'orphelin,
A vous cette blanche auréole
Qui brille au front de chaque élu!

[1] Société de jeunes demoiselles qui prennent soin des orphelins

A vous le beau ciel, seul pactole
Qu'ambitionne la vertu !

Orgueil de vos saintes familles,
Tout respire en vous la bonté.
Vous êtes belles, jeune filles,
Belles de foi, de pureté;
La charité qui vous inonde
Reflète un éclat immortel,
Et votre piété profonde
Fait ici-bas rêver du ciel.

Oh! qu'elle est douce, la prière,
Lorsque de vos âmes de feu
Elle s'envole, et de la terre
Monte, parfum suave, à Dieu;
A Dieu, qui de loin vous contemple,
Et, de son radieux séjour,
Verse en vos cœurs, comme en un temple,
Tous les trésors de son amour.

Restez constamment dans la lice
Où la vertu, par votre main,
Arrache à la misère, au vice,
A chaque instant, un orphelin ;
Et des concerts doux, poétiques
S'élèveront harmonieux,
Tous les jours, dans de saints cantiques.
Douces vierges, pour vous aux cieux.

LE DÉSESPOIR D'UNE MÈRE,

SUR SON FILS ASSASSINÉ *.

ÉLÉGIE.

Ah! si du haut du ciel, ange, tu vois ton père
Succombant sous le poids de ses vives douleurs;
Si tu vois le chagrin qui consume ta mère,
Au séjour éternel tu dois verser des pleurs!

* Historique. Le fils de M. de Saint-C... fut assassiné par son instituteur

Car déjà, cher enfant, dans ton âme candide
Se reflétait pour nous le plus sincère amour ;
De tes tendres baisers ma lèvre était avide,
Quand nous t'avons perdu sans espoir de retour !

Sans espoir, ô mon Dieu ! cette affreuse pensée,
Comme un funèbre glas retentit dans mon cœur ;
Sans cesse elle rappelle à mon âme oppressée,
Qu'en te perdant, mon fils, j'ai perdu le bonheur

Seigneur, il est tombé, cet ange d'innocence,
Un monstre en le frappant m'a déchiré le sein.
La bonté, la candeur, les grâces de l'enfance.
Rien n'a pu désarmer le bras d'un assassin !

Beau lis étiolé sur cette plage aride,
D'amour et d'espérance il embaumait mes jours ;
Ma vie en rêves d'or pour lui coulait limpide,
Comme un flot transparent respecté dans son cours.

De même qu'au printemps se flétrit une branche
Tombée aux aquilons et veuve de ses fleurs,
Son pauvre père, hélas! courbe sa tête blanche,
Veuve de tout espoir, sous le vent des douleurs!

Et moi, les yeux fixés vers la route éternelle,
Pensive, je me dis, avec un long soupir :
Mon fils, mon fils m'attend, sa douce voix m'appelle
Pour le revoir, Seigneur, oh! je voudrais mourir!

Autrefois, j'espérais avec ses espérances,
Mes désirs dans les siens se reflétaient toujours;
Je pensais ses pensers, souffrais de ses souffrances,
Dormais de son sommeil et vivais de ses jours.

Maintenant, quand le soir a bruni la colline,
Du champ des morts je foule en pleurant le gazon,
Et là, près d'une croix, tristement je m'incline,
Pour t'offrir, ô mon Dieu! ma funèbre oraison.

LE POÈTE.

Barde obscur, un frisson a couru sur ma lyre,
Au récit de vos maux ses cordes ont frémi ;
Parents infortunés, vos yeux pourront-ils lire
L'hymne de vos douleurs dont mon cœur a gémi.

Pardonnez, si ce chant est bien triste, bien sombre,
Je ne pouvais l'orner d'harmonie et de fleurs.
Hélas! c'est un soupir sur vos peines sans nombre,
Une larme, un sanglot jetés parmi vos pleurs!

ELÉGIE

SUR LA TOMBE D'UNE JEUNE FILLE

Au cimetière d'Autun.

Un jour, triste, et rêvant aux passions, aux haines
Qui de la charité ternissent le flambeau,
Dans le champ des regrets, sur les choses humaines,
J'errais, interrogeant tour à tour un tombeau.

La vie, oh! qu'est-ce donc? me disais-je, une lyre,
Dont la corde gémit et se tait aussitôt,
Une page où nul être ici-bas ne sait lire,
Une énigme pour tous, dont la clef est là-haut.

Ici tout est néant; homme pétri de terre,
Viens, contemple, et dis-moi si tu seras demain
Un être palpitant, ou ce peu de poussière
Qu'un enfant pèserait dans sa débile main?

Là, du même sommeil dorment l'enfant, la femme,
Le vieillard, le jeune homme au brillant avenir,
La jeune fille; eh quoi! tu tressailles, mon âme!
Mais nul ici de toi n'attend un souvenir?

Je disais, quand je vis sur une simple pierre
Une modeste croix portant un écusson:
J'en approchai, je lus, je lus; mais, pauvre mère,
Un sanglot s'échappa de mon cœur à ce nom!

Car ce nom parfumé de candeur, d'innocence,
Était celui de l'ange, objet de vos douleurs;
Alors je répandis sur sa tombe en silence,
Pour son père et pour vous une larme et des fleurs.

Et je dis : douce vierge, enfant de ma patrie,
Pour tous ceux dont le cœur au loin porte ton deuil :
Je viendrai, tu verras ma famille chérie
Entourer de regrets et d'amour ton cercueil.

Oh ! pouvais-tu, si bonne, en ce monde exilée,
Tremper ta lèvre pure à la coupe de fiel
D'un siècle corrompu ? non, Dieu t'a rappelée,
Et, doux ange, tu pris soudain ton vol au ciel !

Le 2 novembre 1851, me promenant dans le cimetière d'Autun, le hasard me conduisit auprès de la tombe d'une jeune fille, douce fleur enlevée, à l'âge de 17 ans et loin de son pays, à un père et une mère dont elle faisait les délices, non seulement par sa bonté, sa candeur et son innocence, mais encore par les talents dont le ciel semblait s'être rendu prodigue envers elle.

Enfant de ma patrie, j'ai dû lui payer le tribut de mes regrets par cette élégie.

Or, je croirais faire un vol à mes lecteurs, si je les privais de la réponse qui y fut faite, réponse dans laquelle perce, avec la sensibilité d'un noble cœur, la bonté du père de famille, de l'excellent mari et du chrétien, puisant dans la foi des espérances qui seules peuvent nous faire supporter les peines de la vie.

RÉPONSE A L'ÉLÉGIE.

Quelle est cette lyre amie
Dont la plaintive harmonie
A fait tressaillir mon cœur ?
Ainsi qu'une voix de femme,
Elle a versé sur mon âme
Un baume consolateur.

Depuis quatre ans que je pleure
L'ange que Dieu m'a ravi,
Nulle voix, dans ma demeure,
N'avait charmé mon ennui.

Je conservais dans moi-même,
Comme l'avare un trésor,
Ce regret intime, extrême,
Funèbre legs de la mort !

Cachant ma douleur amère
Sous un front calme et serein,
Je dérobais à la mère
L'aspect de mon noir chagrin.

Dans cette horrible contrainte,
J'ai passé tous mes moments,
Sans permettre qu'une plainte
Trahît mes secrets tourments.

Et pourtant, Dieu le sait, quand la douleur cruelle,
Ainsi qu'un fer aigu, me transperçait le sein,
Quand d'une épouse en pleurs l'angoisse maternelle
Assiégeait mon chevet le soir et le matin,
Par un suprême effort je refoulais les larmes
Qui dans mes yeux battus surgissaient malgré moi,
De pleurer en commun je repoussais les charmes.
Et je fuyais alors plein de crainte et d'effroi !
Je fuyais pour ne pas irriter sa souffrance
Par l'aspect du supplice auquel j'étais livré.
Pauvre père !... j'osais simuler la constance
Avec un œil humide et le sein torturé !...

Tels, aux pieds du Vésuve où la lave bouillonne,
On voit fleurir le pampre et la riche moisson ;
Mais bientôt de ses flancs que la foule sillonne
S'élancent l'épouvante et la destruction !...

Ah ! quand de ses regrets elle était accablée,
Et que rien ne pouvait mettre un frein à ses pleurs,

Elle a pu croire alors, la mère désolée,
Que mon cœur n'avait point d'écho pour ses douleurs !
Toi, ma fille, du haut de la voûte éthérée
Tu peux, sans altérer ton éternel bonheur,
Voir combien ici-bas ton père t'a pleurée,
Et quel vide ta mort a laissé dans son cœur !
Va, bientôt réunis dans le meilleur des mondes,
Nous nous retrouverons près du Dieu de bonté ;
Là, plus de noirs chagrins, plus de douleurs profondes.
Ta présence fera notre félicité.

A MADEMOISELLE B...,

Jeune poète.

Oui, je vous ai comprise, ô douce jeune fille !
J'ai compris le bonheur dont jouit la famille
Qui respire en son sein, comme un parfum pieux,
D'un ange de candeur les pensers gracieux.
Et j'ai compris encor le cœur de cette mère
Qui vous couvait des yeux, ô colombe légère !

Car j'y lisais cet hymne écrit en lettres d'or :
Ma fille est mon amour, ma fille est mon trésor.
Alors, vous admirant toutes deux en silence,
Je disais : D'un côté, les grâces, l'innocence ;
De l'autre, les vertus ; quel tableau radieux !
Tout est donc fait ici pour le cœur et les yeux ?

A MADAME P...

Un soir je fus admis sous votre toit, Madame,
Et ce doux souvenir s'est gravé dans mon âme
En traits qui ne sauraient jamais s'en effacer;
Aussi, depuis ce temps ma muse humble et candide
Module des accords que, modeste et timide,
Elle n'ose vous adresser.

Mais, triste, impatient, j'ai crié : Du courage !
Va, mon ange, dépose aujourd'hui mon hommage
Aux pieds du noble cœur, dont l'aimable bonté
M'honora, ce beau soir, de tant de bienveillance,
Qu'il me semblait, heureux, veiller en sa présence,
Sous l'aile de la charité.

Dis-lui que chaque jour je mêle ma prière
Aux voix des orphelins dont sa main tutélaire,
Sans jamais se lasser, daigne sécher les pleurs,
Et que je bénis Dieu, qui m'inspira sans doute
Des chants à la vertu, pour avoir sur sa route
A répandre aussi quelques fleurs.

Oh ! je crois que le jour où le Ciel la fit naître
Fut radieux et pur comme on en voit paraître
Dans la saison si belle, où, tiède, le soleil
Sourit à la nature à peine parfumée,
Ainsi qu'un tendre époux à la compagne aimée
Dont il attend le doux réveil.

Je crois encor, je crois qu'elle vint sur la terre
Belle de ton amour, Seigneur, et que sa mère
Des plus saintes vertus sut embaumer son cœur ;
Puisqu'en ce siècle affreux, d'égoïste démence.
L'on entend exalter sa noble bienfaisance
Par toutes les voix du malheur.

Et ma muse soudain, dans un brûlant délire,
En sons harmonieux exhala sur ma lyre
Des hymnes qui pour vous montaient à l'Éternel :
Et mon âme attendrie à sa voix ingénue
Tressaillit bien longtemps d'une extase inconnue,
Pure comme un rêve du ciel.

A MADAME DES ***,

Sur son Album.

Vous le voulez, Madame, aujourd'hui, pour vous plaire,
Le plus mince avorton de tous les rimailleurs
Va de son lourd talent mêler l'encens vulgaire
A ce que votre album contient de fraîches fleurs.
Et comment refuser? toujours l'obéissance
A votre sexe aimé fut ma plus douce loi.
Vous parlez, me voici: je n'ai pas de science;
Mais vous avez un cœur, il plaidera pour moi!

J'ai chanté la bonne famille,
La France, la gloire et l'honneur,
Et la suave jeune fille
Au front rayonnant de candeur.
Maintenant, muse secourable,
Je vais, il faut, et je le dois,
Chanter la bienveillance aimable.
Prête-moi ta plus douce voix.

Ta voix, afin que d'un sourire,
Un cœur noble et plein de bonté
Accueille les chants de ma lyre,
Enfant de la simplicité.
Si dans votre fraîche parure,
Mes vers, vous n'avez rien de l'art,
Vous ne devrez qu'à la nature
Son doux et bienveillant regard.

Allez, qu'importe la science ?
Au cœur, quand il arrive pur,
L'hymne de la reconnaissance
Plaît comme à l'œil un ciel d'azur.

ÉPIGRAMME.

Un jour, nous dit l'histoire,
Samson, dans Israël,
Aidé d'une mâchoire,
Sut se rendre immortel.
Voyez la différence :
Aidés d'un nombre immense,

Tous nos célèbres Montagnards
N'ont su, ridicules bavards,
Que dégrader la France.

ÉPIGRAMME

CONTRE LES MONTAGNARDS.

Qu'on ne nous vante plus les grands travaux d'Hercule
Et Samson enlevant les portes de Gaza,
Quand on voit parmi nous, plus forts que tout cela,
Les Montagnards porter le poids du ridicule.

UN PORTRAIT.

Au monde il est un être, orgueilleux, fourbe et lâche,
Qui vous frappe sans bruit et dans l'ombre se cache.
Sa langue est un poignard, et ce vil assassin,
Fussiez-vous cuirassé, peut vous percer le sein !
Oh ! voyez comme il aime à torturer sa proie,
Quand pour la déchirer sa rage se déploie !

Rang, sagesse, bonté, tout tombe sous ses coups !
Dieu lui-même n'est pas exempt de son courroux.
S'il parle, un mot lancé toujours avec adresse
Répand sur l'honnête homme un reflet de bassesse.
S'il écrit, il fait naître un crime affreux de rien,
Et, pour flétrir le mal, empoisonne le bien ;
Sait couvrir la vertu, si douce et si candide,
Du poison qu'il distille en son âme perfide ;
Enfin, comme un reptile horrible, impur, abject,
Il rend tout ce qu'il touche odieux et suspect !
Voilà le monstre affreux, plein de fiel et de rage,
Qui, n'ayant que l'envie et la haine en partage,
Ne saurait supporter rien de grand, rien de bon.
De ce portrait, lecteurs, pour connaître le nom,
Des suppôts de l'orgueil ouvrez le catalogue,
En tête vous lirez : écrivain démagogue...

ÉPIGRAPHE

A mettre sous le portrait de plusieurs sénateurs de la Montagne.

O toi qui dessinas cette superbe tête,
De te gronder vraiment j'éprouve le besoin :
Pourquoi n'as-tu pas mis, en la sachant si bête,
Près d'elle une botte de foin ?

IMPROVISATION.

Aux démagogues qui niaient que je fusse l'auteur de plusieurs satires qui déjà avaient parues sur les journaux, signées de mon nom.

Eh quoi! vous voudriez, me privant de génie,
Refuser à mon cœur un peu de l'harmonie
Qui fait de tout poète un instrument du ciel,
Pour fustiger les sots ou chanter l'Éternel;
Et que je sois muet, voyant l'extravagance
S'ériger en grandeur pour gouverner la France?
Je ne puis le souffrir, toujours prompt à blâmer.
Je vois une sottise, il me faut la rimer.

AUX AUTUNOIS.

Autunois, parmi vous je viens planter ma tente,
Comme un frère, un ami, veuillez me recevoir ;
Je rêve un doux accueil, remplissez mon attente,
Car d'être aimé de vous je caresse l'espoir.

Ainsi qu'un naufragé luttant contre l'orage,
Je ramais incertain de découvrir un port ;
Un bon vent m'a poussé près de votre rivage ;
Oh ! tendez-moi la main quand je touche le bord !

Je n'apporte en vos murs ni grandeurs ni richesse ;
Mais un peu de talent, un cœur simple et loyal,
Une bonne famille, une âme sans faiblesse,
Le désir de vous plaire, et la haine du mal !

TABLE.

Pages.

Avant-Propos I

Étienne Barraud IX

PREMIER LIVRE.

A mes vers 3

Les devoirs du poète dans les temps d'anarchie 5

A ma patrie 9

Épître à Proudhon 17

Les Dons Quichottes de la République 23

A ma tête 49

Ma tête à son meilleur ami. 57

Pages.
Invocation inspirée par les journées de juin 63
Au poète coiffeur de Paray-le-Monial 67
Réponse au coiffeur d'Autun 73
Aux nobles cœurs 79
Le démagogue et l'ouvrier. 83
Aux ouvriers par un ouvrier 95
Aux Montagnards 103
La vérité aux ouvriers par un ouvrier 111
Réflexions d'un ouvrier poète 119

SECOND LIVRE.

Le bon sens de l'ouvrier 133
Le tour de France 141
Les dangers du tour de France 153
La famille de l'honnête ouvrier 163
Une bonne mère. 175
La mère et le berceau 179
A de beaux petits anges 183
A la société de Saint Vincent de Paul 187
L'aveugle de la montagne. 193
Le cri du poète 197
Mon fauteuil. 201
Cantate à la Vierge. 207
L'écho du cœur 211
Promenade nocturne autour d'une chapelle de la sainte Vierge . . . 215
Aux jeunes Économes, bienfaitrices des orphelins de Châlon-sur-Saône. 221
Le désespoir d'une mère, sur son fils assassiné 225
Élégie sur la tombe d'une jeune fille 229
Réponse à l'élégie 235
A Mlle B..., jeune poète. 239
A Mme P... 241

Pages.
A Mme Des***, sur son album 245
Épigramme 249
Épigramme contre les Montagnards 251
Un portrait 253
Épigraphe à mettre sous le portrait de plusieurs sénateurs de la Montagne. 255
Improvisation 257
Aux Autunois. 259